

Alexandra Reynaud

LES TRIBULATIONS D'UN PETIT ZÈBRE



Épisodes de vie
d'une famille à **haut**
potentiel intellectuel

Le livre du blog !

EYROLLES

LES TRIBULATIONS D'UN PETIT ZÈBRE

Le mot « zèbre » a été créé par la psychologue Jeanne Siaud-Facchin pour désigner les enfants intellectuellement précoces, c'est-à-dire à haut quotient. Aujourd'hui couramment utilisé par la communauté de surdoués, il souligne sans la stigmatiser la différence dont peuvent souffrir les personnes dont le quotient intellectuel est supérieur à 130.

Alexandra Reynaud est la maman d'un petit zèbre dont le THPI (Très haut potentiel intellectuel) est découvert lorsqu'il a quatre ans.

Son blog « [Les Tribulations d'un Petit Zèbre](#) », témoigne du quotidien et du parcours de son fils, et devient une référence sur le sujet du surdouement.

Cet ouvrage retrace l'histoire de son fils Elijah depuis le diagnostic posé en 2008 jusqu'à aujourd'hui : ses passions, sa formidable soif de découverte, ses joies, sa sensibilité. Mais aussi ses peines, ses difficultés au sein de l'institution scolaire face à certains enseignants ou enfants qui ne comprennent pas ses différences et sa douceur.



www.editions-eyrolles.com

Les Tribulations d'un Petit Zèbre

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Également dans la collection « Histoires de vie » :

Pauline Aymard, « *Elle s'appelait Victoire* »
Philippe Cado, « *Le jour où je me suis pris pour Stendhal* »
Mathilde Cartel, Carole Richard et Amélie Rousset, « *J'ai aimé un pervers* »
Karine Fleury, « *Seule contre tous...* »
Mary Genty, « *Non, je ne suis pas à toi* »
Angèle Martin « *Mon fils, victime de Happy slapping* »
Dany Salomé, « *Je suis né ni fille ni garçon* »
Les filles du calvaire, « *Le ventre vide, le froid autour* »

Avec la collaboration d'Anne Bazaugour

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2016
ISBN : 978-2-212-56358-0

Histoires de vie

Alexandra Reynaud

Les Tribulations d'un Petit Zèbre

Épisodes de vie d'une famille
à haut potentiel intellectuel

EYROLLES

Sommaire

Préface d'Arielle Adda	IX
Préface du Dr Gabriel Wahl	XIII
Où tout commence par un test de QI... ..	1
Mais de quoi parle-t-on ?.....	13
Et maintenant, que fait-on ?	21
De l'enthousiasme de la première rentrée des classes à l'ennui... ..	25
Les petits surdoués et l'école	37
De la grande diversité des surdoués.....	43
Nouveau bilan et premier saut de classe	47
Le jeune (T)HPI au quotidien	55
Avec le jeune zèbre, jamais un instant de répit !.....	63
La rentrée en CE2	69
Les surdoués, des clichés à la querelle des termes.....	77
Fin du primaire et début de nouveaux combats	89
Du rôle et de l'utilité des référents académiques précocité	101

Les Tribulations d'un Petit Zèbre

La douance en grandissant	107
L'arrivée au collège : 2 ans d'avance et une grande soif d'apprendre.....	113
Un voyage de fin d'année angoissant	121
Faire face à la souffrance de son petit zèbre	127
Le défi de l'adolescence	133
L'épisode de l'éclipse	139
Où nous décidons de la scolarisation à la maison : la seule option désormais envisageable	151
À côté de l'école	159
Et aujourd'hui ?.....	163

Préface

Tous les enfants de mon entourage sont doués...

C'est une remarque qu'on entend souvent : il est vrai que si l'on s'en tient à une description hâtive, plutôt superficielle, jusqu'à devenir pratiquement extérieure au sujet à cerner, un enfant un peu vif peut apparaître doué. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'un test évaluant le QI reste indispensable, bien qu'il soit nécessaire de savoir interpréter correctement les chiffres obtenus quand ils sont hétérogènes.

On pourrait alors imaginer que nombre de parents pensent reconnaître leur enfant dans ces descriptions généralistes, soulagés de trouver une explication à tous les décalages observés : une intégration scolaire aléatoire – « Dame, il s'ennuie » –, un désintérêt trop rapide pour un sujet qui avait semblé le passionner – « Il en a fait le tour, ça ne l'intéresse plus » –, des réactions trop vives à des événements anodins – « Il est tellement sensible ! » Parfois, une dextérité tout à fait impressionnante dans le maniement de l'ordinateur avec toutes ses applications éblouit des parents qui ont eu toutes les peines de monde à en saisir les possibilités : c'est alors une question de génération et non pas de don intellectuel.

Dans la réalité, il est extrêmement rare de recevoir pour un examen psychologique un enfant qui ne se situerait pas dans cette extrémité de la courbe de Gauss – cette définition semblant plus appropriée à cette approche particulière du sujet.

Tout d'abord, il s'agit d'un véritable parcours du combattant pour les parents qui l'entreprennent, surtout depuis que le sujet est plus largement abordé et que des conseils judicieux sont dispensés par Internet. Ils savent désormais qu'il est préférable de faire pratiquer le test par un psychologue averti de ces caractéristiques, sinon le résultat risque d'être décevant et même frustrant : des chiffres dont on ne sait que faire. Jamais ils ne disent au téléphone « Je pense que mon enfant est doué », ils seraient même gênés de mentionner cette éventualité, ils disent simplement « Je sens que mon enfant n'est pas tout à fait heureux, je voudrais en avoir le cœur net, je ne crois pas qu'il soit "doué", mais j'aimerais mieux le comprendre... » Ils ajoutent dans un murmure : « Je ne voudrais pas passer à côté de quelque chose. »

Ils précisent qu'il est tentant pour eux de reconnaître leur enfant dans le portrait qu'on en donne, mais nombre de parents doivent sans doute réagir de la même façon, ce serait finalement plutôt un ressenti qu'ils aimeraient préciser. On le sait, le ressenti ne trompe jamais, d'autant plus, dans ce cas, que les parents sont le plus souvent également doués, même s'ils n'y songent pas, et que le ressenti des personnes douées est toujours juste. On pourrait même penser que cette quête menée par des parents attentifs est renforcée par une recherche plus floue, pratiquement inconsciente, de leur nature propre, sensible aux échos lointains de leur enfance résonnant de façon imperceptible quand ils comprennent si bien leur enfant et les mouvements de son cœur et de son esprit.

Ce sont d'imperceptibles signes qui alertent ces parents à l'écoute, d'infimes décalages par rapport aux autres enfants. Même s'il a des copains, s'il ne paraît pas s'ennuyer en classe, s'il est un sportif accompli et s'il a appris à lire comme tout le monde à 6 ans au CP, sans passer son temps à accabler ses parents de questions nécessitant

Préface

une nuit de recherches pour y répondre convenablement, il présente tout de même de subtils signes, difficiles à cerner avec précision : une finesse dans ses analyses, une étonnante perspicacité s'agissant de personnes qu'il connaît à peine, un langage raffiné avec des mots toujours justes et précis, un humour désinvolte et comme négligemment manié, puisqu'il sert à exprimer avec élégance des sentiments profonds.

Les parents ne s'y trompent pas, les sentiments profonds à peine dévoilés révèlent une sensibilité extrême, presque inimaginable dans sa perception des émotions des autres, d'où une apparente fragilité. On conçoit bien qu'une évocation trop sommaire ne puisse rendre compte de ces signes ; à l'opposé, une description plus subtile est seulement comprise par ceux qui s'y reconnaissent. Néanmoins, l'assertion « tous les enfants de mon entourage sont doués » n'est pas forcément fausse : on choisit pour amis des semblables, leurs enfants héritent le plus souvent des caractéristiques des parents. Les enfants des amis les plus proches sont également doués...

Les personnes douées se reconnaissent entre elles, l'impératif dicté par leur besoin de cohérence est fondamental, avant même la confirmation par un examen – malgré tout nécessaire pour lutter contre les doutes toujours dévastateurs, quel que soit l'âge de celui qui en subit l'assaut.

Arielle Adda

Préface

La forme entière de l'humaine condition

Montaigne

Dans le petit monde de la précocité intellectuelle, le blog *Les Tribulations d'un Petit Zèbre* est devenu une institution. Un tel titre pouvait laisser craindre que ne vienne s'assombrir un peu plus l'image austère de la précocité, car les « tribulations », au sens strict, signifient chagrins et tourments. Mais, depuis des années, le journal partagé d'Alexandra Reynaud nous offre autant de joies qu'il dévoile de peines.

S'il peut s'épanouir dans un cadre bienveillant et si liberté lui est laissée d'être lui-même, un enfant précoce peut connaître et la passion et la légèreté d'être. Je taquine parfois mes patients qui craignent soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants, que le surdon ne s'accompagne toujours de tourments, en leur posant cette question : « Peut-être êtes-vous trop intelligent pour prendre la vie avec simplicité ? » Après cette question, je prends un petit temps d'arrêt, j'attends qu'ils savourent cette sentence et j'ajoute une autre question : « Mais peut-être ne l'êtes-vous pas assez pour la prendre avec légèreté ? » C'est ma petite façon, un peu maladroite j'en conviens, d'inciter ceux qui « souffrent » de haut potentiel à prendre la mesure heureuse de leurs talents. Einstein ne dit rien d'autre quand il nous tire la langue.

Le succès du blog *Les Tribulations d'un Petit Zèbre* tient aussi au talent de son auteur. Alexandra Reynaud n'a pas son pareil pour nous faire partager ses tendresses et ses colères, ses coups de cœur et ses... coups de gueule. Le mot est sec ou fleuri, sévère ou indulgent mais il tombe toujours au plus juste. Elle sait ainsi nous révéler ce qu'il y a d'universel dans son singulier, à la manière d'un Montaigne qui écrit dans les *Essais* : « Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice » avant de préciser que celui « qui se connaît, connaît aussi les autres, car chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ». Je ne doute pas qu'un jour les blogs et leur ambition d'agiter l'intime et le didactique seront considérés comme un genre littéraire à part entière.

Mais, pour ma part et toutes louanges confondues, je dois avouer le sentiment d'un petit manque si une belle idée ou même seulement un bon mot vient à s'enfouir dans la mémoire perdue de la Toile, sans s'imprimer sur du papier. Le livre est là, bel et bien là, et il tient ses promesses d'authenticité et d'émotion. Nous partageons pour le meilleur, le bonheur de ce petit garçon à découvrir le monde et à lui donner de l'intelligibilité, mais aussi, pour le pire, ce même bonheur meurtri car malheureusement il est encore des professionnels de l'enfance pour confondre précocité intellectuelle et élitisme parental et parfois même, poursuivre de leur incompréhension les destins de ces écoliers. Le héros de ce récit est confronté à ces violences. Ce sont les pages les plus sombres et les plus belles de ce livre, elles peuvent embuer les yeux. Le lecteur est averti.

Dr Gabriel Wahl

Où tout commence par un test de QI...

Un samedi après-midi d'hiver, me voilà assise pour la deuxième fois de ma vie sur le divan d'une psychologue. La première fois remonte à tout juste un mois, et cela me semble pourtant une éternité. Déjà, je me fais l'impression de ne plus être tout à fait la même. Celle qui vient de s'installer à ma gauche dans un large fauteuil club flambant neuf, à l'allure confortable, relit ses notes, fouille dans ses papiers. Elle affiche une mine préoccupée, préparant son intervention avec soin comme un doctorant qui se dispose à soutenir une thèse devant un jury dont il appréhende quelque peu la réaction et les questions.

J'observe cette répétition générale exécutée dans un mutisme monacal, non sans émoi, alors qu'Elijah, 4 ans et toutes ses dents (de lait !), me fait face. Il gigote, beaucoup ; il est joyeux, toujours. Et depuis qu'il a eu la permission d'ôter ses baskets scintillantes en les faisant rebondir dans un son feutré sur l'épais tapis qui délimite la zone salon où nous avons pris place, il s'essaie à toutes les positions imaginables sur son fauteuil, réplique exacte du précédent, qui couine à chacun de ses mouvements. À ma droite, partageant le canapé avec moi, Aimé, son père, attend lui aussi que la séance débute. Je ne saurais dire dans quel état d'esprit il est. Il se montre assuré et calme, mais l'est-il réellement ?

De mon côté, je suis nerveuse. Je me demande ce qui va être dit, et un sentiment aigu de panique gagne du terrain seconde après seconde.

Une boule me tord le ventre comme si l'on allait exiger que je saute dans le vide du haut d'une falaise. La détente n'est pas de mise cet après-midi. Le rendez-vous n'a pas encore commencé à proprement parler et déjà ma tête se sent prise dans une tempête d'idées qui tourbillonnent et je me noie dans une frénésie de questionnements que je n'attendais pas. Toutes les hypothèses s'offrent à moi dans un flot émotionnel aussi intense qu'inattendu ; j'ai bien du mal à le contenir. Si j'ai revêtu mon costume d'impassibilité, je suis intérieurement aussi agitée que notre enfant qui chevauche désormais l'accoudoir du fauteuil, tel un cow-boy texan montant fièrement un cheval mécanique. Cette vision m'amuse par son décalage entre le sérieux des trois adultes, concentrés, aux aguets, et le monde survolté et vibrant de mon petit garçon pour qui ce jour est ouvertement une fête. L'incongruité du tableau me rend sur-le-champ un peu de sérénité et je reprends mon souffle.

Je jette furtivement un œil à la thérapeute, toujours absorbée par le classement de ses feuillets. Le son de sa voix me tire brusquement de ma rêverie et me rappelle à la réalité. Elle vient de se tourner vers nous et se lance, enfin. En guise d'entrée en matière, elle demande comment se sont passées les trois semaines qui nous séparent maintenant du jour où Elijah s'est frotté au test pour les plus jeunes enfants. Faire « bilancer » notre fils n'était pas notre initiative mais celle de sa grand-mère, ma mère. Et j'avais tenu à ce que la psychologue le sache afin que tout soit clair.

L'insistance de Mamie avait eu raison de notre résistance. Sa ténacité à chaque session Skype depuis le Qatar, où elle vivait alors aux côtés de mon père, son obstination à souligner qu'Elijah était différent avaient payé. Le doute s'était immiscé en moi mais, pour être honnête, il n'était pas question de doute quant à l'éventualité d'avoir fait naître un petit surdoué. Je ne me donnais pas le droit d'y croire.

Elijah avait toujours été un petit garçon lumineux, disert, câlin, très sensible et en perpétuelle ébullition, et rien qui ne pose justement problème. Pourquoi donc aller rencontrer un psy, au risque de le perturber ? Ne dit-on pas que « le mieux est l'ennemi du bien » ?

Mais, si le fait de ne pas voir cette évidence venait de moi ? Si le problème était, au fond, de mon côté ? L'élément déclencheur fut la crainte. J'eus peur de rater ce qui semblait si manifeste à ma mère, au point qu'elle ne parle plus que de cela depuis des mois quand nous étions au téléphone ou en vidéo-discussion. Elle était persuadée que son petit-fils possédait une maturité artistique et une intelligence peu conventionnelles, dont elle avait retrouvé les traits dans les descriptions d'une collègue, maman de trois enfants surdoués, et chez l'un de ses élèves au lycée français de Doha.

Je ne voulais pas prendre le risque de me tromper et, par la même occasion, de passer complètement à côté de quelque chose de déterminant pour la vie de mon garçon. Je ne voulais surtout pas devenir une de ces mères qui ne doutent jamais et sont toujours convaincues de savoir ce qui est parfait pour leur enfant. D'autant que moi, je doutais toujours, de tout. Nous irions donc faire passer ce satané test d'intelligence à Elijah. Mais s'il avait été décidé de franchir le pas en poussant la porte d'un psy, choisi au hasard sur les Pages Jaunes, le sujet du haut potentiel intellectuel demeurerait à mille lieues de moi au moment où mon petit garçon passerait cet examen.

Après un entretien préliminaire en famille, Eva Rickebourg¹ avait reçu Elijah seul sur une plage de trois heures pour réaliser un bilan incluant le WPPSI-III² et des tests de personnalité. Comme nous

1. Les noms de la plupart des personnes mentionnées dans ce livre sont fictifs.

2. Test d'efficienne intellectuelle le plus couramment utilisé sur les enfants en âge préscolaire (de 2 ans et demi jusqu'à 7 ans et 3 mois).

n'étions qu'à quelques kilomètres et que je ne me voyais pas patienter aussi longtemps dans la salle d'attente, je rentrai chez nous avant d'aller le récupérer à midi.

C'est à l'occasion de cette matinée de test que j'ai effectué pour la toute première fois des recherches sur le surdouement *via* ce merveilleux outil que j'affectionne depuis ses débuts, au milieu des années 1990 : Internet. Or, ce que j'ai brièvement pu y lire m'a terrifiée. Une succession de sites désuets d'une grande tristesse présageant échec scolaire, dépression, exclusion, et de forums de discussion aux allures dérangeantes de concours de beauté. Les messages agressifs faisaient concurrence aux comparaisons déplacées de parents extatiques devant les prouesses de leur bambin. J'étais consternée devant mon écran, tout ça était si loin de nous, de notre façon d'élever et de considérer notre petit. Je me suis tournée vers Aimé :

— *C'est tellement négatif, tout ça ! J'espère de tout mon être qu'il n'est pas concerné.*

Sur ce cri du cœur, je me suis empressée de refermer mon navigateur, échaudée par ce que je venais d'entrevoir d'un univers qui, décidément, me paraissait bien lugubre. Cela me déplaisait souverainement, tant et si bien que je ne souhaitais à présent plus qu'une chose : essayer d'oublier prestement ce que j'avais goûté, me contentant d'aller chercher mon petit garçon à l'heure convenue.

De retour chez la thérapeute et après quelques minutes d'attente, Elijah réapparut, serein. Impatiente de retrouver nos habitudes, je m'empressai de noter la date de la restitution, planifiée trois semaines plus tard jour pour jour, et m'enfuis presque comme une voleuse, en serrant très fort sa petite main chaude dans la mienne, sans rien demander, ni rien vouloir savoir.

Durant le trajet, il me dit avec désappointement :

— *Pfff! ce sont des choses de bébé qu'elle m'a fait faire. Tout était très facile, on n'a fait aucun travail.*

Un éclair d'inquiétude traversa mon regard avant de croiser le sien, incandescent, dans le reflet du double rétroviseur fixé au pare-brise de ma voiture.

De cette passation des tests jusqu'au jour des résultats, nous n'en avons plus parlé. Et nous y sommes : madame Rickebourg, largement plus affable depuis qu'elle a levé le nez de son dossier, nous demande comment nous avons vécu ce laps de temps. J'explique sans détour la douche froide de ma recherche abrégée sur la Toile, et cite pour appuyer mon anecdote la remarque faite à Aimé englobant mon vœu que notre fils ne soit pas concerné. Taquine, la jeune femme me répond :

— *Eh bien, je suis désolée, parce qu'il va falloir que vous vous replongiez dans tout ça. Elijah est concerné, et même très concerné !*

La réponse vient de tomber comme un couperet et je suis dévastée. Cette montée d'adrénaline soudaine me plonge dans un état second, comme étourdie par un coup de massue. J'entends lointainement la psy, entrée dans un interminable descriptif de « ces enfants-là ». Série de nombres énoncée ; je ne sais même pas à quoi ils correspondent, trop abasourdie pour écouter attentivement les explications qui nous sont données. Malgré tout et sans que je ne sache comment, mon instinct parvient, en rassemblant sans délai des particules, des bribes, à flairer que ce test est en train de faire chavirer à tout jamais notre vie dans une dimension inconnue. Ce simple WPPSI dont je déchiffre maintenant le nom sur le compte rendu que madame Rickebourg me tend, un passage obligé que j'avais si longtemps refusé, me déroute à un degré inouï.

Je crève de chaud. Ce col roulé va avoir ma peau, c'est certain. S'il m'était permis à ce moment précis de me liquéfier sur ce canapé inconfortable, de disparaître comme le chat du Cheshire qui me fascinait étant enfant, je le ferais sans perdre un instant. Une envie irréprouvable me prend tout à coup de mettre mes mains sur les oreilles, de me protéger de ces mots qui me parviennent et m'agressent, faisant rejaillir par dizaines des images que je croyais profondément enfouies. J'exècre cette sensation, et plus encore le fait de ne l'avoir pas choisie. Je refuse de voir défiler ces moments dans ma tête ; je ne sais même pas pourquoi tout cela refait surface, moi qui n'ai jamais vécu accrochée aux souvenirs. Loin d'être de brumeuses réminiscences, ce sont des pans entiers de ma jeunesse qui virevoltent à présent sous mon crâne, autant de couleurs, d'odeurs, de textures qui dansent dans ma tête sans mon accord et me donnent le sentiment d'être une mouche piégée dans une toile d'araignée. *Damned.* Cette psy aurait voulu mettre un coup de pioche à l'endroit exact où j'avais réussi à circonscrire les peines et les incompréhensions collectées tout au long de ma vie qu'elle n'aurait mieux fait.

J'ai 28 ans et je bois la tasse à l'écoute de ses conclusions. Son discours me bouscule et me trouble. Je suis bouleversée et, en même temps, très en colère contre moi-même ; affreuse culpabilité qui m'accable dès lors. Nous sommes là pour parler d'Elijah et que fais-je ? Voilà quarante-cinq minutes que je contemple mon propre chemin, égoïstement. Seulement ces flashes qui me submergent ne laissent aucun doute, je comprends pendant cette longue restitution que j'étais moi-même une de ces enfants hors norme.

À la manière d'un poste de radio à peine audible qui tourne en fond sonore pour briser un silence pesant, madame Rickebourg continue imperturbablement de détailler les scores obtenus par notre garçonnet.

Je peine à distinguer des mots barbares qui me sont à cette date inaccessibles : item, plafond, profil cognitif, cubes. Mon esprit est parti pour d'autres cieux. Le temps s'est figé pour moi, *loading in progress...* Vacillant sur mon siège, j'ai désormais la certitude absolue d'être tout autant concernée par cette particularité intellectuelle.

Mon fils unique et adoré, aussi pétillant qu'épuisant, aussi discoureur qu'exalté, fait donc partie de cette minorité d'élèves pudiquement nommée par le ministère « les enfants intellectuellement précoces » (EIP). L'épilogue de la psy était sans appel, et il me fallait maintenant digérer cette annonce fracassante.

Cet après-midi a précipité à jamais nos vies, comme un microséisme vécu de nous seuls, imperceptible tremblement au milieu d'un océan de tranquillité. Elijah avait lui très bien traversé cette succession de séances, et affichait une confiance en lui revigorée. Il se montrait immédiatement plus affirmé à l'école et à la maison, rassuré des explications touchant à sa personnalité car ayant enfin le sentiment d'appartenir à un ensemble, lui qui jusqu'alors s'était toujours senti comme un Martien parmi les autres enfants. Aimé avait semblé accueillir la nouvelle avec beaucoup de philosophie, mais j'avoue que j'étais bien trop touchée pour me préoccuper de savoir si cette placidité était réelle ou factice.

À peine étions-nous rentrés que la mélodie d'un appel entrant sur Skype animait mon écran d'ordinateur. Trois tentatives en absence, sur l'espace d'une petite vingtaine de minutes, témoignaient de l'impatience symptomatique de ma mère. Sans même avoir le temps de poser mon sac ou mes clés, les bras encore encombrés du dossier contenant le compte rendu écrit du bilan d'Elijah, je répondais avec diligence à ce quatrième essai de prise de nouvelles.

— *Alors ? Je n'arrivais pas à vous joindre. Qu'est-ce qu'elle en pense la psy ? Il est surdoué ? Ça s'est bien passé ? Elle t'a dit quoi ?*

— *Tu avais raison, entièrement raison.*

Harnachée de mon casque et gesticulant devant la webcam posée en équilibre sur mon écran, je faisais de mon mieux pour étancher sa soif tout en ne portant à sa connaissance dans l'immédiat que l'essentiel de cet éprouvant rendez-vous. Je m'efforçais d'écourter la conversation que je devinais inévitable mais pour laquelle je n'avais réellement plus la force cet après-midi-là. Sans trop entrer dans les détails qui de toute façon se mélangeaient atrocement depuis plus d'une heure dans ma tête, je me démenais pour mobiliser le peu qui me restait d'énergie pour extraire la substantifique moelle des retentissantes conclusions de la psy. Rassembler ces éléments dans le brouillard de ma mémoire fut éprouvant, de manière euphémique.

En parallèle, attendant que je ne termine cette poussive synthèse, notre fils s'était engouffré dans le salon en sautillant tel un cabri. Lui était très en forme, comme à son habitude, et prêt à passer les deux prochaines heures lové sur le canapé entre ses parents, en partance pour une galaxie lointaine, très lointaine qu'il affectionnait tant. Il avait déjà choisi le DVD que nous visionnerions tous les trois, son préféré des six *Star Wars*, l'épisode IV, *Un nouvel espoir*, dont il connaissait par cœur chaque minute de pellicule et me récitait mot à mot des parties entières de dialogues, durant des heures, depuis qu'il avait l'âge de 2 ans. J'apprendrai quelques années plus tard que cette particularité, consistant à mémoriser instinctivement et restituer, sans effort particulier, des expressions, des phrases tirées de livres, de films, de dessins animés, de jeux vidéo, de publicités, d'émissions diverses porte un nom : l'écholalie différée. Je n'y voyais qu'une manifestation de l'excellente mémoire d'un petit garçon enjoué et passionné, spécialement fasciné par cet univers créé par George Lucas.

Le reste de la pré-soirée (petit clin d'œil à Sheldon Cooper¹, dont Elijah est un fan inconditionnel) se déroula tranquillement, malgré une machine à penser carburant à toute vapeur sous mon crâne. Se pouvait-il que ce soit ça ? Tout me semblait pourtant si cohérent et rassurant jusqu'à présent, en un mot « normal ». Ce terme m'obsédait littéralement.

Le soir même, je perdis ma voix comme jamais cela ne m'était arrivé. Je demeurai aphone une semaine durant, incapable de prononcer le moindre mot audible. J'avais été tellement sonnée par tout ça que j'en étais restée bouche bée, au sens propre comme au sens figuré.

Rien n'était bizarre à mes yeux, mon fils m'épuisait par sa logorrhée verbale mais c'était, pensais-je, le propre des enfants. Non ? Il adorait les livres, tout comme moi ; il en connaissait par cœur le contenu après que je lui en avais fait une seule lecture, comme c'était mon cas à son âge ! La seule punition cauchemardesque consistait pour lui en la privation de la sacro-sainte histoire du soir. Mais là encore, ayant deux parents lecteurs compulsifs, il devait (logiquement) tenir de nous...

Il a su lire très tôt, et a appris tout seul, comprenant intuitivement les mécanismes de la lecture. À 4 ans, il lisait couramment de véritables romans, quand ceux du même âge se régalaient à coller des gommettes. Cependant, ce qui était une quasi-tradition dans la famille m'apparaissait banal ou, tout du moins, trouvait une explication logique.

Il avait un sacré talent pour le dessin, comme son papa. Véritable artiste dans l'âme, il détestait colorier, estimant que cela n'avait

1. Personnage fictif de physicien au très haut QI, manifestant tous les traits du syndrome d'Asperger, dans la série américaine *The Big Bang Theory*.

aucun intérêt. Seule la création originale l'intéressait et le stimulait : il passait des heures à dessiner, de même qu'il se régala à créer des BD qu'il collait bout à bout au ruban adhésif et déplaçait sur plusieurs mètres dans la longueur de la maison, comme un immense serpent, support de fantastiques aventures. Il se fabriquait de fausses moustaches en papier façon Hercule Poirot, des masques rigolos, détournait le moindre carton d'emballage pour le transformer en robot futuriste dans lequel il se glissait, réalisait des montages en 3D pour donner corps à ses créations picturales les plus drôles.

Personne ne s'étonne jamais de ressemblances physiques entre un enfant et ses parents (ou ses autres ascendants) ; elles sont attendues, pour ne pas dire fébrilement guettées. Pourquoi alors s'étonner de ressemblances dans la façon d'être, dans la curiosité, dans les facilités (ou à l'inverse les désintérêts) comme dans l'évolution générale ?

Peu après être entré à l'école en toute petite section, à tout juste 2 ans et demi, il a connu ce que j'appelle sa période puzzles. Il s'était pris de passion pour ces jeux au point de très vite passer à des modèles de 250 pièces. Mais là encore, rien de surprenant pour moi. Je n'avais été étonnée que par un détail : il les réalisait sans jamais s'appuyer sur l'illustration servant de modèle sur la boîte. Cette période m'avait d'ailleurs gratifiée des premières réflexions à l'école, sans toutefois éveiller chez moi de soupçon. Une enseignante avait insisté un matin pour qu'il prenne un puzzle « adapté à son âge » durant le temps d'accueil des élèves – c'est-à-dire un jeu de 20 ou 30 pièces tout au plus – et avait été déçue par mes explications concernant ses capacités en ce domaine.

Je n'étais pas en reste d'anecdotes de ce genre, toujours des petites choses de rien du tout, pensais-je, de simples décalages qui trouvaient systématiquement dans mon esprit une justification prenant la forme d'un déficit chez les autres, mais certainement pas d'une

marque d'originalité sur Elijah. Comme ce vacataire m'expliquant l'avoir exclu de l'atelier lecture, car il répondait à toutes les questions sur un conte qu'il avait lu à la classe la semaine précédente, avant même que ses camarades n'aient pu réfléchir. Le petit garçon avait alors très mal vécu cette mise à l'écart qu'il ne comprenait pas et jugeait injuste. De mon côté, je revivais ce que j'avais moi-même subi étant petite...

Ou encore cette maîtresse qui n'avait pas su apprécier la subtilité d'un très beau dessin de 1^{er} avril, réalisé à la maison et représentant un turbot. Elle n'y avait vu qu'un poisson ordinaire, au grand dam du garçonnet.

Vues de l'extérieur, à froid, je comprends aisément que des particularités comme un verbe très élaboré chez un enfant de 2 ans, une mémoire auditive et visuelle très développée, une acquisition très précoce et spontanée de la lecture, un talent marqué pour le dessin, ou encore une manipulation intuitive des nombres puissent sembler spectaculaires, et par conséquence inratables. Les remarques de l'infirmière scolaire lors de la visite médicale obligatoire de petite section ne m'avaient toujours pas mise sur la voie. Elle avait pourtant tenu à me rencontrer en personne, m'expliquant avoir été épatée par Elijah. Bluffée par son éloquence, elle avait écrit en rouge dans ses conclusions sur la double page du carnet de santé, soulignant à trois reprises le très : « petit garçon au langage TRÈS impressionnant ». Mais recevoir ce genre de remarques à propos de lui était si coutumier que cela n'avait soulevé aucun questionnement chez moi.

L'évidence est paradoxalement bien difficile à repérer, alors même qu'elle trône juste sous notre nez. Il est en fait très facile de passer à côté, dès lors que l'on ne dispose pas de la bonne grille de lecture, que ce soit par manque de réelles connaissances sur le haut potentiel

intellectuel qui permettraient d'identifier des indices très parlants, ou du fait d'une incapacité à apprécier où se situe vraiment la norme et, par ricochet, où se positionne son enfant par rapport à celle-ci.

Cette difficulté à évaluer son degré de compétences est bien connue en psychologie, sous le nom d'effet Dunning-Kruger. Les personnes surefficientes, probablement à cause de leur grande intelligence, ont une idée précise de l'étendue de leur ignorance, ce qui les amène souvent à sous-estimer leur niveau général, en ne voyant quasiment que leurs faiblesses et en minorant leurs forces. Ainsi, à la réaction de certains reporters, je crois être souvent passée pour une idiote aux yeux des moins enclins à comprendre de quoi il retournait. Une idiote au QI élevé peut-être, mais une idiote quand même, incapable de voir la différence de mon fils.

Mais de quoi parle-t-on ?

N'étant pas d'un tempérament à me lamenter, à me laisser abattre ou encore à accepter que les choses m'échappent, j'ai aussitôt éprouvé le besoin viscéral de tout reprendre depuis le départ afin de comprendre ce qu'était cette « surdouance » dont la psy venait de me brosser un premier portrait assez obscur. Partagée entre la stupeur de l'annonce, l'ivresse de pouvoir mettre un mot et une réalité sur mon fils, et ma résistance machinale, je ne pouvais pas rester sur cet aperçu peu engageant ressenti lors de ma brève visite sur le Net. C'était exclu ! Et puisque je décidai de m'enfoncer dans les eaux troubles du sujet, il me fallait de la matière. Mon sens critique m'interdisait de faire aveuglément confiance et d'avalier sans me pencher de plus près sur ce que l'on me servait. Pour y croire, il me fallait m'être imprégnée auparavant de composants que je jugerais par moi-même valides.

De nature méfiante, j'avais été bouleversée par les mots de la psy mais ne pouvais m'empêcher de redouter un discours trop simpliste. Et si tout un chacun pouvait s'y reconnaître, après tout ? Ces jours de silence forcé se prêtèrent, de la sorte, spécialement bien à la quête que j'entreprenais. Il me fallait plonger en apnée dans cet océan de nouveauté afin d'y puiser le maximum d'informations et d'explorer différentes orientations pour me permettre d'opérer un tri, séparer le bon grain de l'ivraie et enfin pouvoir respirer à nouveau en trouvant des réponses satisfaisantes.

Les rayons virtuels d'Amazon dévalisés, j'étais muette mais parée. En digne livrovore, je venais de rafler tout ce qui se rapportait aux enfants comme aux adultes surdoués, bien décidée à dompter cette thématique. Je compulsai méthodiquement tous les travaux relatifs à la question. Sur des centaines de pages, c'était d'Elijah dont on parlait, c'était de moi aussi ; la confirmation était faite, volume après volume, auteur après auteur. Pour la première fois de ma vie, tout semblait prendre sens, à la manière d'un puzzle dont j'aurais d'un seul coup réuni les bonnes pièces, après avoir tenté en vain durant des années d'assembler en forçant un agrégat d'éléments approximatifs. J'avais conscience de l'incomplétude du résultat jusqu'alors : quoique ressemblantes, les pièces n'étaient clairement pas les bonnes, et le rendu demeurerait invariablement bancal. Mais il parvenait tout de même à faire illusion auprès des autres, moyennant quoi je m'en contentais, à défaut d'autre chose.

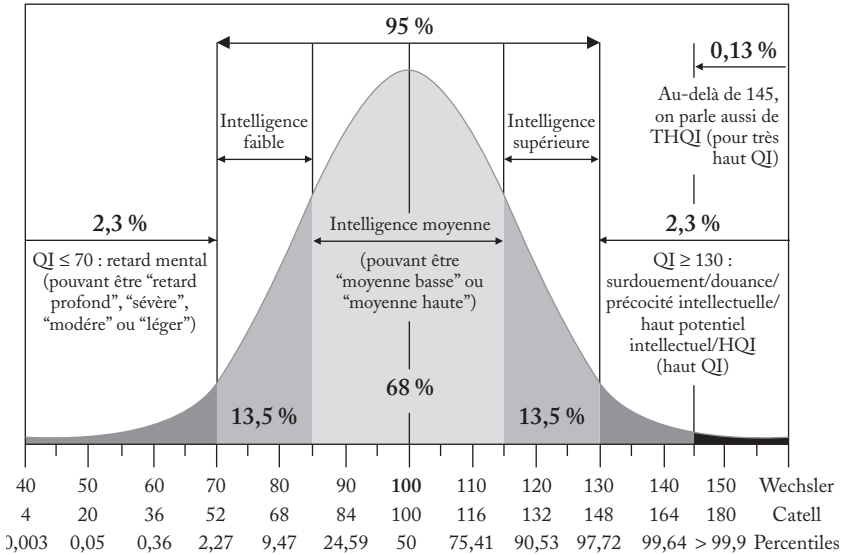
Je ne me serais jamais crue intellectuellement douée, souffrant du syndrome de l'imposteur, mais je ne me pensais pas autiste¹ non plus, mot accablé de tout autant de clichés, si ce n'est plus, que surdoué. En tout cas, pas telles qu'on se représente populairement ces particularités de fonctionnement.

Cette soudaine illumination relevait pour l'instant de l'intime, jalousement protégée dans l'alcôve de mes livres. Je me faisais l'effet d'avoir découvert un coffre aux trésors au détour d'un récif corallien, une nouvelle carte du territoire qui modifiait tout.

Sur le moment, le chiffre de QI d'Elijah ne m'avait absolument pas parlé. Ne connaissant rien de l'échelle utilisée, je n'avais pas saisi ce qu'elle recouvrait, pour autant le « très concerné » appuyé par un sourire complice de la clinicienne n'était pas tombé dans l'oreille

1. Je serai diagnostiquée quelques années plus tard par le CRA (Centre de ressources autisme) comme présentant le syndrome d'Asperger en plus de la douance.

d'une sourde. Je repensais à la petite croix tracée au stylo bille bleu sur une feuille qui imprimait une courbe en forme de cloche, reflet de la répartition statistique de l'intelligence parmi la population.



Courbe de Gauss, en cloche : distribution dite normale de l'intelligence¹

Le quotient intellectuel, ou QI, n'est pas un chiffre absolu (on parle bien de chiffre, alors qu'il s'agit techniquement d'un nombre), il est un score relatif qui permet de comparer les performances de celui qui a passé le test à celles d'un individu dans la norme. Sur la courbe de Gauss, au centre (aux alentours de 100), se trouve la norme qui représente la plus grande partie des gens. Cette écrasante majorité est représentée par le gonflement de la cloche : 95 % sont situés dans un intervalle allant d'un QI de 70 à 130.

1. Création originale *Les Tribulations d'un Petit Zèbre*.

Plus on s'éloigne de 100, dans le sens des scores faibles comme des scores hauts, et plus la courbe s'aplatit symétriquement, le nombre de personnes concernées s'amenuisant d'autant. Seulement 2,3 % de la population correspondent à un **QI** supérieur ou égal à 130 (ou inférieur ou égal à 70), soit un enfant sur quarante. Pour un **QI** ≥ 145 , seul 0,13 % des personnes sont concernées, soit à peu près une personne sur mille. Pour un **QI** ≥ 150 , les statistiques tombent à 0,025 %, soit à peine plus d'une personne sur cinq mille.

La définition la plus fréquemment utilisée du surdouement s'appuie sur un **QI** total supérieur ou égal à 130, sur une échelle standard. Il s'agit là du seuil le plus communément retenu. Cependant, on trouve également, tant chez les cliniciens que chez les chercheurs, un joyeux chaos lorsqu'il s'agit de rendre des conclusions à la suite d'un bilan ou de sélectionner un échantillon pour mener à bien une étude, selon la mouvance à laquelle ils appartiennent.

Il faut savoir que les tests psychométriques évaluent plusieurs indices, chacun représentant une mini-échelle de mesure, dans une sphère bien précise. On teste ainsi l'aisance verbale, les capacités logico-mathématiques, les performances mnésiques et la vitesse de traitement des informations. Certains psychologues vont par exemple refuser de parler de haut potentiel intellectuel sans une stricte homogénéité des résultats entre les différents indices. Or, c'est l'hétérogénéité qui domine largement dans la population à haut ou très haut **QI**, les bilans homogènes sont fortement minoritaires¹.

Cette vision très fermée, qui exige que les indices se tiennent, exclut de fait du surdouement toute une partie des personnes qui manifestent ce que l'on appelle des comorbidités, c'est-à-dire un ou des troubles

1. Comme le met en évidence l'étude de M. Liratni et R. Pry : *Profils psychométriques de 60 enfants à haut potentiel au WISC-IV*.

Dys (qui sont des troubles des apprentissages, parmi lesquels la dyslexie, la dyspraxie, etc.), un TDA/H (pour trouble déficitaire de l'attention, avec ou sans hyperactivité), un TSA (pour trouble du spectre autistique¹), etc. Le fait que la douance soit couplée à ces troubles associés donne des profils bien plus complexes, aux indices affaiblis dans différents domaines, et dont le **QI** total n'est par conséquent pas représentatif.

Ces dissonances ne simplifient pas le parcours de certaines familles. Loin de trouver des réponses face à un manque de clarté dans le compte rendu oral et/ou écrit, comme face à des discours qui diffèrent totalement d'un psy à l'autre, elles sont parfois encore plus perdues qu'avant ce bilan. D'où l'importance de choisir avec soin le praticien qui procédera à la passation et à l'analyse du test : pour que ses conclusions aient une valeur, il faut impérativement qu'il soit un spécialiste de la question.

Le chiffre de **QI** est toujours moins important que l'ensemble des informations que le bilan permet d'apporter quant au fonctionnement intellectuel de la personne, mettant en exergue ses atouts et ses vulnérabilités. C'est là l'objectif véritable d'un bilan : aller vers une meilleure connaissance. C'est une rencontre avec soi-même.

Il est indéniable que le **QI** n'est d'aucune garantie quant à la réussite scolaire et/ou professionnelle. Un enfant au **QI** de 150 peut être moyen ou mauvais à l'école, peu intéressé par ce qui s'y fait. Rien n'est joué d'avance, que l'on présente un haut potentiel intellectuel ou non. Et à haut score de **QI** égal, les profils et les parcours de deux personnes seront incomparables.

1. Allant de l'autisme dit de Kanner sur l'extrémité basse du continuum autistique au syndrome d'Asperger sur l'extrémité opposée.

Le **QI** doit enfin rester du domaine strictement privé. Il n'a pas à être jeté en pâture ou divulgué, y compris à l'école. Les enseignants n'ont pas à avoir accès aux données chiffrées générales ou détaillées.

La marque situant Elijah sur cette distribution était placée à l'extrémité droite de la courbe en cloche. Frappée par cette matérialisation imagée, tout cela prenait sens et se concrétisait pour moi ; la croix était tellement éloignée du tronc central définissant la vraie norme qu'elle m'ébranlait. Je venais de comprendre subitement que **LA** norme n'était pas **MA** norme, et qu'elles étaient vraiment très distantes. C'est à cet instant précis que j'ai réalisé qu'effectivement, mon garçon n'était décidément pas comme tout le monde.

Mais s'il était si décalé, si loin sur cette extrémité toute fine, quasi confondue avec l'axe des abscisses de la courbe, pourquoi n'avions-nous rien décelé ?

Notre mètre étalon à nous, parents, était clairement défaillant mais dans la mesure où personne ne nous en avait jamais informés, il était pour nous la seule balise. Rien d'étonnant donc à que notre enfant nous donne le sentiment d'être classique. Il l'était, selon nos critères.

De mon côté, je vivais depuis toujours un indicible déphasage. Ce que j'ai depuis toujours coutume d'appeler « mes bizarreries » avaient rythmé mon existence au point de faire partie de moi. Elles étaient longtemps restées un mystère pour mon entourage qui les acceptait vaille que vaille. J'avais constamment le sentiment d'être à l'étroit dans ce monde, vivant en exil loin de chez moi, et de ne pouvoir trouver ma place ici. Électron libre n'entrant dans aucune case, j'attirais les regards quel que soit le milieu où j'évoluais. J'avais l'impression de vivre dans un état alternatif, en même temps présente, voyant les scènes de l'extérieur, comme si j'étais une observatrice du monde, bien plus qu'une actrice. Je ne saisisais pas les codes, je n'avais rien

de commun avec les gens de mon âge, me sentant anormale, et même un peu folle aussi.

Les « jamais bien, jamais chez moi » me suivaient comme mon ombre, mais depuis le temps je m'étais construit ma légende personnelle quant à cette incompréhension mutuelle entre le monde extérieur et moi. Mon enfance passée à l'étranger dans un mélange de cultures et de langues rendait compte à merveille de mon sentiment d'être arrivée par erreur dans un univers qui n'était pas le mien. Et il faut bien reconnaître que l'explication collait impeccablement bien, jusqu'à aujourd'hui.

Cela explique aussi pourquoi le choc fut si rude pour moi quand la douance d'Elijah me fut annoncée. J'eus la sensation de faire une chute vertigineuse, tout était remis en question : presque trente ans de ma vie passés à me consoler de cette incapacité à être comme tout le monde venaient de se disloquer, de partir en fumée. J'étais incrédule.

Et maintenant, que fait-on ?

Cette question avait commencé à m'accabler dès la porte de la psy refermée. Le bilan donne des infos, des chiffres, des mots... et après ? Je me suis retrouvée bien seule face à tout cela. Plus perdue qu'avant ce topo, avançant à tâtons, ne sachant que faire de ces précieuses données, ni vers qui me tourner. Fallait-il en parler à l'école ? Était-il préférable d'attendre ? Avec quels mots ? Pour dire quoi, moi qui ne connaissais encore rien de ce monde ? Pour demander quoi ?

Déterminée à avancer, il m'aura fallu quelques semaines pour me remettre et décider que je ferais mon possible pour changer la vision qui prédominait, à cette époque, sur le Net. Il me fallait maintenant transformer cette résolution en une dynamique constructive qui s'inscrive dans une action. Comme le besoin d'écrire m'avait accompagné toute ma vie, j'ai souhaité donner une réalité positive en me libérant des modèles imposés jusqu'ici dans lesquels je ne nous reconnaissais pas. J'avais l'intuition que cela m'aiderait à apprendre, me ferait grandir.

Mon ambition était d'inventer ce dont j'aurais vraiment eu besoin lorsque je me posais des questions et que tout ça était inconnu et nouveau pour moi, quand je me sentais désorientée et démunie, ne sachant quoi faire de ce compte rendu. Si je n'avais malheureusement pas eu la chance de tomber sur un site qui donne des informations

complètes et sans cesse réactualisées¹, des éléments objectifs et vérifiés, il fallait que d'autres personnes, d'autres parents puissent avoir cette opportunité. Trouver sur un même espace des éléments cohérents, exhaustifs et authentiques ; faire circuler les connaissances, les rendre accessibles, gratuitement et librement pour qu'elles soient à portée de tous. Être aux prises avec cette idée populaire qui voudrait que les enseignants puissent identifier un surdoué au premier coup d'œil, culminant au top des malentendus qui flèchent leur parcours.

Cette matinée de premières recherches sur Internet alors qu'Elijah passait un bilan psychologique fut à l'origine du blog *Les Tribulations d'un Petit Zèbre*. Je voulais décrire le quotidien de ma famille « zébrée », ancrée dans la réalité.

J'avais aimé la position adoptée par la psychologue Jeanne Siaud-Facchin visant à s'éloigner de manière drastique du tumulte sémantique qui agite depuis toujours le monde du surdouement. Oublié le très connoté « surdoué », rangé le plus politiquement correct mais tout aussi controversé « enfant précoce ». Elle avait pris le parti d'inventer une toute nouvelle appellation pour faire table rase de ces empoignades peu productives et pallier les conséquences de celles-ci. « Zèbre » se voulait en rupture totale avec cette pléiade de termes équivoques, la promesse d'une trêve, et je louais l'idée de pulvériser les quiproquos liés à ces interminables batailles abscoses.

Je ne dis pas que la métaphore animalière soit la quintessence de la phraséologie du haut potentiel, mais elle représentait dans mon esprit une bulle de douceur, un terme de substitution se prêtant spécialement bien à l'aspiration de mes publications. Le nom *Tribulations*

1. <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2013/12/16/quels-livres-sur-le-sur-douement-pour-quel-public/>

d'un Petit Zèbre a instantanément germé dans mon esprit, et le blog créé à l'aube de l'année 2009.

Dès sa naissance, prenant soin de ne jamais citer le prénom de mon garçon, j'optai pour une utilisation de pseudonymes comme *zébrillon*, *zebrounet*. Préserver jalousement cet anonymat était pour moi primordial ; ce masque était le garant de ma liberté de ton.

Aujourd'hui, il est commun de relever sur Internet comme au gré de bavardages entre parents l'utilisation du terme *zébrillon*, signe que le mot que j'ai inventé est passé dans le langage courant de parents d'enfants surdoués. Quel meilleur moyen pour sonder l'impact qu'aura eu ce blog dans le monde de la douance¹ ? Se dire que le travail accompli depuis maintenant plus de sept ans n'aura pas été vain, et aura laissé une trace, aura aidé des milliers de familles à positiver, à dédramatiser une annonce de haut potentiel trop souvent vécue dans la plus grande confusion par les parents est ce qui me rend la plus heureuse depuis que je suis devenue blogueuse.

Le livre se veut dans la même veine que le blog : être rapporteur d'une expérience de vie, la nôtre, et permettre aux lecteurs de mieux comprendre de quoi il retourne. Sans aucune prétention d'universalité, car c'est là le propre d'un parcours : être unique. Sans vantardise non plus, car si je suis fière de mon fils pour la personne qu'il est, je ne l'ai jamais été pour son score de *QI*.

Il y a évidemment autant d'expériences liées au surdouement que de personnes intellectuellement douées, l'objectif n'est donc en aucun cas de généraliser ou de dresser un portrait-robot dans lequel le

1. Néologisme québécois créé par le Pr François Gagné lors du dixième congrès mondial du World Council for the Gifted and Talented, qui s'est tenu à Montréal en août 1981.

lecteur devrait se retrouver ou identifier ses enfants en tout point ; mais bien de témoigner, de partager des tranches de vie de notre famille atypique. Sans aucune volonté d'apitoiement non plus.

Mon propos est de conter avec visibilité l'une des réalités d'un enfant intellectuellement doué et de ses parents au fil des années, sans noircir le tableau. Hors des raccourcis regrettables parfois empruntés, et avec des pistes qui m'ont été personnelles. À travers cette unicité, espérer aussi que des fragments puissent ressortir et déclencher un déclic chez d'autres.

Le blog a très vite, et sans que je m'y attende, pris beaucoup d'ampleur, s'imposant en une poignée d'années comme une référence en matière de précocité intellectuelle, repéré par les journalistes et régulièrement cité (et moi sollicitée) par les médias francophones. Conseillé par des psychologues à leurs patients, mentionné dans des conférences, dans des ouvrages ou des travaux universitaires, j'ai même appris avec une certaine émotion qu'un extrait avec référence du nom avait fait l'objet d'un sujet à l'examen final de juin 2015 en Master 1 des métiers de l'enseignement, à Lyon. Il s'agissait d'un cours sur les enfants précoces donné par un ancien inspecteur de l'Éducation nationale et référent EIP.

De l'enthousiasme de la première rentrée des classes à l'ennui...

Quand Elijah est entré en toute petite section de maternelle, il rêvait d'aller à l'école au point d'exiger d'y être inscrit. Il avait tout juste 2 ans et demi et idéalisait ce lieu, voyant en lui une promesse d'activités passionnantes. Sur la photo que nous avons prise le matin de cette première rentrée des classes, avant de partir pour l'école, il rayonnait et affichait un sourire primesautier, portant fièrement sur le dos son petit cartable écru Winnie l'Ourson.

Il ne lui a fallu que quelques heures pour réaliser que ce ne serait pas un haut lieu d'apprentissages, loin de la jubilation attendue, ni une infinité de découvertes pour lui, cependant l'euphorie perdura. Il reporta tout son engouement sur la nouveauté d'un environnement entier à explorer et sur les copains. C'était pour lui la véritable nouveauté : être au contact d'autres enfants. Nous avons choisi une magnifique et toute petite école campagnarde, à classe de maternelle unique¹, disposant d'un cadre somptueux. Il passait ses journées entouré de grands, aimant par-dessus tout se faufiler dans le groupe des 5-6 ans. C'était un lieu où il se sentait bien et où il aimait se rendre chaque jour.

1. Allant de la toute petite section à la grande section de maternelle.

Cela le contenta sur la durée de la toute petite et de la petite section. L'année suivante, celle de la moyenne section, fut bien moins légère. Les conditions avaient changé, l'école perdait peu à peu des élèves qui entraient en primaire, déménageaient ou partaient, et les nouvelles inscriptions ne se bouscullaient pas. Faute de moyens, les murs de la maternelle avaient été mis en vente, et la classe était désormais hébergée dans une salle de l'école primaire, un ancien débarras pour pallier les faiblesses financières qui se profilaient depuis plusieurs années.

Tout ce à quoi mon garçon s'était raccroché s'étiolait. Et même si les instits qui s'étaient partagé ces deux années, souvent à mi-temps ou par des remplacements, avaient été plutôt agréables et communicants, appréciant l'élève facile et « brillant » (selon leur terme, bien qu'en maternelle, cela me fasse sourire) qu'il était, l'ennui avait commencé à prendre le dessus.

Elijah était moins emballé par ses journées qui lui semblaient longues et monotones. Il savait déjà lire à la rentrée. Le décalage s'était encore creusé avec les autres, d'autant plus immense qu'il n'avait plus la possibilité de communiquer avec les plus grands, puisque la grande section avait été transférée dans la classe de cycle 2¹ pour rééquilibrer le faible nombre d'inscrits dans l'établissement, qui réunissait maintenant maternelle et élémentaire.

L'année 2008 fut celle de la révélation de son très haut QI. La maîtresse était abasourdie et perdue face aux résultats, ne sachant pas vraiment quoi faire d'un élève aussi particulier. Elle me confiait n'avoir jamais, en une dizaine années d'enseignement, eu de cas d'enfant surdoué. Cela m'avait interpellée, à l'époque, puisque mes lectures m'avaient appris que l'on compte un ou deux enfants par

1. Comportant la grande section, le CP et le CE1.

classe, en moyenne. Aussi, même dans un petit établissement, elle avait eu, par la force des choses, en l'espace de dix ans, d'autres EIP... qu'elle n'avait tout simplement pas remarqués.

Il aurait en fait eu besoin d'une première accélération dès à présent, mais l'année s'était écoulée cahin-caha et comme nous avions pris la décision de quitter à notre tour l'école, à ce stade je ne voyais pas vraiment l'intérêt d'entamer une demande de saut de classe. Dans mon idée, tout serait fait en accord avec le nouvel enseignant. C'était sans me douter que la mention « passage en grande section » sur son livret allait lui pourrir la vie pendant de longs mois, la décision revenant alors à la nouvelle école.

Avant inscription dans le nouvel et très vaste ensemble scolaire, désireuse de m'assurer que j'avais à faire à une interlocutrice connaissante de la douance, j'avais pris soin de prendre un rendez-vous avec la directrice, madame Manouki, afin d'évoquer les spécificités de mon loustic. Je présentais de bonne grâce ses différents bilans (psychologique, mais aussi ceux réalisés sur les conseils de la psy en complément, sur le plan orthoptique et psychomoteur) ainsi que l'avis de la spécialiste vue ces derniers mois, demandant une entrée anticipée au CP. Cette prise de température m'avait semblée prometteuse, la dame n'hésitant pas à me répondre bien connaître les enfants surdoués, et tout faire dans cet établissement pour que le parcours de chaque enfant soit adapté à ses besoins.

Paroles, paroles : ça, je ne l'ai malheureusement vu qu'à la rentrée, et il était trop tard. Le piège s'était refermé sur nous, et Thérèse Manouki, également institutrice de grande section, avait inopinément changé de masque, en plaçant Elijah parmi ses élèves, et non en CP. La presque-retraîtée aux cheveux coiffés en courts épis grisâtres se révéla d'une grande froideur, et j'avoue que je n'étais pas préparée à affronter quelqu'un d'aussi fermé au dialogue. Nous étions d'autant

moins armés pour ce combat, que nous avons dû mener toute une année durant, que cette femme avait affiché un tout autre visage, méconnaissable, le jour de notre entretien.

Comme Pierre Desproges, je serais bien partie vivre en Théorie, parce qu'en Théorie tout se passe bien. Je m'en voulais prodigieusement d'avoir fait confiance, et me suis promis ce jour-là que les méandres administratifs n'auraient plus de secrets pour moi. Quand on ne sait pas, quand on ne maîtrise rien de la marche à suivre pour demander un saut de classe, on est à la merci du bon vouloir de ceux qui tiennent les rênes. C'est ce qui venait de se passer.

Je me retrouvai engluée, avec un petit garçon dévasté qui n'avait que faire du découpage, des chants ou du coloriage dont il avait toujours eu horreur. Il souffrait d'un sentiment de vide absolu, lui qui rêvait d'apprendre, le nez dans les livres, et de « faire du vrai travail » comme il avait pris l'habitude de le formuler. Ne rien accomplir, avoir la sensation de pédaler dans le néant, de faire du surplace est épouvantablement frustrant, même pour un adulte... alors imaginez un petit enfant.

C'était là l'essentiel de ses journées d'école. Le temps est long pour qui passe six heures par jour à attendre que quelque chose digne d'intérêt arrive, à observer autour de lui et à se sentir exclu de tout, tant le gouffre était considérable. Car il n'avait pas grand-chose à dire à ses camarades qui le trouvaient « bizarre » (et le lui disaient), ne comprenant pas de quoi il parlait lorsqu'il tentait de les aborder. Il se voyait isolé sur une autre planète... pas à sa place.

La classe se rendait chaque semaine à la bibliothèque, et les élèves empruntaient le livre de leur choix à ramener chez eux. Je voyais ainsi tous les mardis soir ses petits camarades repartir en serrant contre eux des albums de Oui-Oui et autres histoires de princesses. Mon loustic, lui, ne jetait son dévolu que sur des ouvrages destinés

aux lecteurs de 8 ou 10 ans ; l'Atsem¹ s'était habituée à le voir arpenter les rayonnages scientifiques, historiques ou animaliers, et le laissait prendre des bouquins comme *Les Armes chimiques des animaux*.

Certains comptent (les affiches au mur, les secondes qui passent), d'autres vont se raccrocher à l'humour et jouer les amuseurs, les trublions (ce qui est rarement du goût des enseignants). Elijah, lui, s'est laissé happer par les papillons noirs, se fanant à mesure que les semaines passaient. Je voyais la dépression s'installer jour après jour sur mon garçon de 5 ans, sans pouvoir rien faire pour l'aider, pieds et mains liés par sa maîtresse et directrice.

J'avais eu beau alerter très vite Thérèse Manouki de la souffrance criante d'Elijah dans cette classe et essayer de la convaincre de le glisser dans une classe de CP, où il serait déjà plus dans son élément, elle ne voulait rien entendre.

« Le surdoué dérange. Il déloge l'autre de sa zone de confort », a déclaré Monique de Kermadec². La psychologue a merveilleusement cerné le problème. Chacune de mes tentatives pour raisonner la directrice se soldait par le plus grand mépris, j'avais droit à toutes sortes d'arguments plus absurdes les uns que les autres. Elle m'avait ainsi opposé :

— *Oh, je connais mes élèves et je n'ai pas besoin d'un psychologue pour savoir lequel est le meilleur ou lequel s'ennuie.* (Phrase prononcée quatre jours après la rentrée, alors qu'Elijah était nouveau dans l'école.)

1. Agent territorial spécialisé des écoles maternelles, personnels qui assistent les enseignants en maternelle.

2. Extrait de l'émission consacrée au surdouement à l'antenne de Sud Radio, le 9 juillet 2015 :
<http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2015/07/09/les-adultes-a-haut-potentiel-intellectuel-de-nouveau-a-lhonneur-cet-apres-midi-sudradio-juillet-2015/>

— *Mais que diraient les autres parents, si le vôtre sautait une classe ? (J'avais particulièrement apprécié cette justification...)*

— *Glisser en CP trois semaines après la rentrée ? Il sera perdu et ce sera un échec.*

— *Trois semaines après la rentrée ? Mais il faut laisser un peu plus de temps pour voir s'il s'ennuie vraiment. Pour l'instant, le vrai travail n'a pas encore complètement commencé. (Quelle définition avait-elle du travail en grande section, alors que nous parlions d'un enfant lecteur depuis plus d'un an qu'elle maintenait dans un environnement qui le détruisait ?)*

— *Dans quelques mois ? Oh non, je n'autorise jamais de changement en cours d'année !*

— *Vous savez, il ne se presse pas pour rendre son travail. Certains vont plus vite que lui...*

— *Mais non, il ne s'ennuie pas, Madame, il ne m'en a jamais parlé.*

— *La psychologue dit ce qu'elle veut, il n'est pas assez mature.*

— *Vous me dites qu'il a un haut QI, mais moi je vois qu'il aime jouer ! (Comme si un vrai enfant surdoué n'était pas un vrai enfant tout court. Ah, il joue à 5 ans ? C'est bien la preuve qu'il n'est pas surdoué...)*

— *Vous me dites qu'il s'ennuie, mais il fait pourtant le travail que je lui demande, c'est donc bien la preuve qu'il ne s'ennuie pas.*

— *Mais j'ai déjà eu des cas d'enfants dits précoces, et dont le psychologue voulait un saut de classe, eh bien ça a été un échec !*

J'avais noté combien le mot « échec » revenait dans la bouche de l'institutrice lors de nos échanges souvent animés sur le saut de classe, tenant presque du réflexe. De la même manière, madame Manouki me sortait toujours de son chapeau l'exemple d'un enfant pour qui, malgré un « prétendu » haut QI (« prétendu » aussi, revenait

souvent associé au QI, pour bien insister sur le fait qu'elle voyait une forme de charlatanisme dans les conclusions des psychologues), le saut de classe avant été une grave erreur. Culpabiliser pour mieux régner.

L'une des idées reçues les plus coriaces dans l'imaginaire collectif consiste à croire que l'enseignant est mieux placé que quiconque pour pointer un élève (T)HPI. Cette perception est largement corroborée par l'identification facile d'enfants arborant un profil de type I, *the successful* (l'archétype de l'élève qui réussit), selon les travaux de George Betts et Maureen Neihart¹ dénombant six grands profils. Ces enfants étant conformes à l'idée que le corps enseignant se fait des EIP, ils sont aisément repérés. Mais ce n'est plus du tout le cas pour les cinq autres grands profils, qui, eux, leur échappent allègrement. En réalité, ce sont les familles qui voient le plus juste, ayant raison dans 80 % des situations, tous types d'EIP confondus.

Les préjugés entravent également l'identification des filles douées. Comme le souligne l'enseignante spécialisée suisse Doris Perrodin dans son superbe ouvrage *Et si elle était surdouée ?*², les stéréotypes sexués compliquent considérablement le repérage de la gent féminine dans ce domaine, et notamment à l'école. Cette frilosité du corps enseignant à considérer qu'une fille puisse être (T)HPI a été illustrée par les psychologues Monika Boedecker et Annemarie Fritz-Stratmann qui ont mené en 2002 une enquête auprès de 138 professeurs (104 femmes, 34 hommes). À la question « Quel

-
1. Les six profils identifiés par George Betts et Maureen Neihart sont à retrouver sur ce billet : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2014/06/02/les-6-profils-denfants-intellectuellement-precoces/>
 2. Ma critique du livre est à retrouver sur : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2015/09/11/et-si-elle-etait-surdouee/>

est, selon vous, le sexe d'un élève HPI ? », si 50 % répondaient aucun sexe en particulier, 35 % pensaient qu'il serait un garçon, et seulement 6 % une fille.

Autre croyance dans le domaine scolaire : un saut de classe n'est pas envisageable chez un EIP de petite taille. Cette considération, sans aucun lien avec la douance, est encore brandie de nos jours par certains enseignants. Rapide raisonnement par l'absurde : il serait par conséquent juste et justifié, si l'on suit cette voie, de faire redoubler un enfant en âge normal, sans problème scolaire particulier, au prétexte d'une petite stature, et ce afin qu'il reste avec des pairs en termes de hauteur, et ne se sente pas perdu parmi ces « grands ». De même, l'on devrait pouvoir refuser un redoublement pour un enfant de grand gabarit, afin qu'il ne dépasse pas d'une tête les autres. L'inconsistance de cet argument devrait suffire à l'annihiler ; il est toutefois coutumièrement resservi à des parents qui dépeignent l'ennui profond de leur EIP en classe et sollicitent une accélération scolaire.

Au bout de quelques semaines, persévérante, j'essayai de réorienter mes demandes vers un enrichissement, une prise en compte des besoins particuliers d'Elijah, peu importe la forme que cela prendrait. Parmi ses réponses les plus mémorables, j'avais entendu : « Vous voulez que je lui propose du travail de CP ? Mais il refuse les ateliers pour mettre un pied dans la lecture. » (Une fois encore, nous parlions d'un enfant qui enchaînait le soir dans son lit la lecture de romans et de bandes dessinées, et donc se refusait à suivre les ateliers de la classe montrant que *Beu* et *A* faisaient *BA*.) Ou encore : « Du travail de CP ? Mais je ne vais pas faire un cours magistral pour un seul élève ! » (J'avais eu du mal à réprimer un sourire, la mise en parallèle de « cours magistral » et de « classe de CP » étant à mes yeux au moins aussi surréaliste que cocasse.)

En plus de ces fins de non-recevoir, le rudolement de l'institut se traduisait par des réflexions sévères, presque méprisantes. Un soir, alors qu'on m'annonçait qu'Elijah venait de gagner un concours de dessin organisé à l'occasion du carnaval dans les établissements scolaires de tous niveaux sur la ville entière, elle me dit, devant lui, alors que je prenais toujours soin de le laisser en dehors de nos conversations rituellement tendues : « Il est arrogant et sûr de lui. » Je cherche encore le rapport entre ce commentaire malintentionné et le fait qu'il ait remporté une victoire au nom de l'école. Elle voyait de l'arrogance dans ce petit garçon, alors en pleine détresse, au paroxysme de l'anxiété et de l'hypochondrie. Vision archaïque de la douance.

Nous repartîmes dépités, au lieu de fêter cette première place, moi très en colère, et mon fils en pleurs, touchés en plein cœur par les mots de cette femme avec qui le dialogue était tout simplement impossible. Se dressait face à moi un refus d'écoute et un mur d'entêtement. Dans son monde, un enfant surdoué devait être identique aux autres, à ceci près qu'il était notoirement pourvu de parents pénibles cherchant à tout prix à la remettre en cause. À lui donc de s'adapter, qu'il fasse comme les autres. Ou comment la négation de la différence a désintégré l'idée même de besoin intellectuel plus important chez certains enfants.

On peut lire sur des blogs d'enseignants réfractaires ce type d'assertion : « La plupart du temps, le saut de classe ne répond pas à un besoin de l'enfant mais à une fierté des parents (quelquefois de l'enseignant). »¹ Que répondre à ces personnes quand elles rétorquent que valider un saut de classe serait perçu comme du favoritisme ? Ou flatterait l'amour-propre des parents ? Quand la notion même de surdouement est réduite aux seules impressions primaires de jalousie

1. Lu sur : <http://ecole.blog.lemonde.fr/2007/01/19/sauter-une-classe/>

et de faveurs accordées ? Rien ne peut être entendu et compris par des gens sourds à toute explication sur le fond du sujet, qui pourrait finalement se résumer à une mauvaise interprétation des aptitudes intellectuelles supérieures de ces enfants.

Elijah, de son côté, avait immédiatement détecté l'hostilité de la directrice. Particulièrement sagace, il la sentait malveillante et était persuadé qu'elle ne bougerait pas le petit doigt pour lui rendre la vie moins pénible. Les EIP perçoivent très bien les doubles discours, les relèvent volontiers, mais ont une difficulté majeure à y faire face.

Aussi avait-il ouvertement choisi de se mettre en retrait en refusant inflexiblement de jouer le jeu : snobant les fameux ateliers, faisant un pas de côté dès qu'il s'agissait de la vie de la classe, répugnant à faire semblant d'être heureux. Il ne voyait pas l'intérêt d'être regardé encore plus différemment par les autres élèves, et comme il ne trouvait aucun soutien du côté de l'enseignante, il essayait autant que faire se peut de ne pas sortir du lot.

Au prix d'une lente agonie, je le voyais s'éteindre, se mettre en veille dès qu'il entrait dans la cour de l'établissement. Il attendait avec abattement que les heures passent et que sonne l'heure de la délivrance. À la maison, dans la voiture, il était naturel, et dépensait en classe une énergie considérable à cacher méthodiquement qui il était, persuadé qu'il valait mieux se faire petit. Il me dit un soir :

— *À l'école, j'essaie d'être monsieur Tout-le-Monde.*

Et je tremblais en anticipant le jour où il ne pourrait plus se détacher de ce faux-self¹. « L'ennui, c'est la douleur du temps », soulignait un matin sur France Culture le psychiatre Christophe André.

1. Un faux-self (concept développé par Donald Winnicott) est une construction de personnalité de façade dont l'individu s'habille pour être conforme aux attentes d'un environnement et se fondre dans la masse.

En période scolaire, il était toujours persuadé d'être souffrant, d'avoir de la fièvre. Les maux de ventre étaient permanents. Et lorsqu'un jour de novembre, je lui demandai pourquoi il s'ingéniait à cacher ses connaissances en classe, il me répondit tout de go : « J'ai des talents cachés ! »

Lui qui m'implorait de manière répétitive de quitter cette école et d'être instruit par des cours à distance ne comprenait pas que je refuse ce qui me semblait être une injustice de plus. Pourquoi le déscolariser, alors qu'il n'avait besoin que d'une chose : être accepté, avec cette envie d'apprendre à plus grande cadence ? Je n'acceptais pas qu'il doive être victime d'une adulte tordue, et en prime être coupé d'une vie d'écolier à laquelle il avait droit, comme tous les enfants.

Il m'a fallu près de six mois d'intenses tractations pour lui faire comprendre que seul le fait qu'il joue cartes sur table avec madame Manouki nous permettrait d'avancer. Car son refus radical de se montrer devant l'ensemble des élèves tel qu'il était n'embêtait en rien son enseignante, bien au contraire, cela abondait en son sens. La situation a commencé à se débloquer après les vacances d'hiver. N'en pouvant plus d'être confiné dans un rôle qui l'étouffait, Elijah s'était enfin décidé à lire de manière décomplexée et sans limite (ni sans se cacher !) à l'école. Mais aussi à faire, les doigts dans le nez (forcément ! Étant déjà véritable lecteur il n'avait aucun mérite et en était conscient, ce qui ajoutait à son agacement de devoir se plier à cette farce), les ateliers censés lui enseigner les rudiments des sons. Au diable celle qu'il comparait à une sorcière ! Il s'était juré que perdue pour perdue, l'année finirait bien mieux qu'elle n'avait débuté.

Nettement plus détendu au quotidien, je le trouvais plus serein, plus confiant aussi (en lui, comme en l'avenir). Comme si avoir osé lui montrer qui il était et n'avoir plus de retenue en classe l'avait soulagé d'un énorme poids, bien trop lourd pour ses frêles épaules.

Les petits surdoués et l'école

Quel parent d'EIP n'a jamais été confronté à la douleur d'une non-prise en compte de cette surdouance par l'école ? Dénî ou insuffisance de considération peuvent avoir des répercussions dramatiques sur l'enfant lui-même, mais pas seulement. Lorsqu'un enfant est en souffrance, c'est toute une famille qui a mal. Il faut le vivre pour mesurer combien les peines de communication et les conflits avec certains enseignants peuvent entamer le moral et la confiance des parents qui voient leur enfant s'enliser dans un quotidien de désolation, semblant alors inextricable, jusqu'à observer des EIP ayant été confondus, en crèche ou maternelle, avec des enfants intellectuellement déficients.

C'est aussi l'un des aspects du (T)HPI : des familles désemparées, ne sachant plus quoi dire pour se faire entendre lorsqu'elles alertent sur le mal-être de leur petit face à des équipes éducatives qui ne veulent rien savoir, au mépris des textes officiels¹ supposés garantir une égalité de traitement des enfants surdoués, quels qu'ils soient et où qu'ils soient scolarisés. Il faut noter aussi qu'il y a d'incontestables différences entre un haut QI (autour de 130) et un très haut QI (qui va se situer au-delà de 145 sur l'échelle de Wechsler). S'il est

1. À retrouver ici : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/category/textes-officiels/>

presque mal vu de le souligner en France, les conséquences peuvent pourtant entraîner des difficultés sans commune mesure en termes d'amplitude du décalage et de possibilités d'adaptation scolaires et sociales¹.

Comme l'écrivait Albert Camus, « l'intelligence se paie cher, ou se nie ». Il ne reste parfois que l'option d'un changement d'établissement pour pouvoir repartir sur une base saine et retrouver un semblant de légèreté dans les relations famille-élève-école.

Si certains enseignants sont connaisseurs des attributs de la douance, souvent pour des raisons d'implications personnelles, il faut avoir conscience que la grande majorité n'est en fait pas sensibilisée à ces spécificités, puisque rien, ou si peu, n'est mis en place par les rectorats pour pallier ces lacunes, tant dans leur formation initiale que tout au long de leur carrière. Il existe des modules, des circulaires et même des conférences à destination des personnels de l'Éducation nationale pour leur faire découvrir et comprendre ces élèves à besoins éducatifs spécifiques (ou selon les académies « à besoins éducatifs particuliers »), mais cela reste encore insuffisant pour former l'ensemble du corps enseignant. De plus, un professeur, même sensibilisé et de bonne volonté, pour autant n'est pas armé pour aider un élève HP.

Les possibles réactions négatives face à un élève surdoué vont alors de l'indifférence la plus complète à la remise en question du diagnostic établi par le psychologue, en passant par la panique face à une situation inconnue et nouvelle pour eux, dont ils ne savent que faire.

1. Comme le souligne le pédopsychiatre Gabriel Wahl dans son excellent « Que sais-je ? », *Les enfants intellectuellement précoces* paru en 2015 aux PUF.

Les familles sont d'autant plus sensibles et éprouvées dans ces moments d'adversité, voire en colère, que la précocité est parfois méprisée ou, pire, prise comme une tocade ou un délire des parents. Je fais référence à l'élan populaire tendant à croire qu'avoir un enfant surdoué viendrait compléter avantageusement le poncif de la parfaite famille BCBG. Idée allant de pair avec la certitude que ces familles tirent une certaine fatuité de ce haut potentiel, exhibant le QI de leur enfant à la manière d'une montre bling-bling. On peut bien sûr toujours dégoter des exemples abondant dans ce sens ; comme partout, les dérives sont possibles. Mais je suis convaincue que cela reste des cas à la fois rares et isolés, très peu représentatifs de l'état actuel des familles authentiquement concernées par la douance.

De même, l'adjuration « Laissez-les vivre ! », grand classique des remontrances faites aux parents d'EIP, illustre bien l'idée qu'une partie du grand public se fait des enfants surdoués. Ils ne réalisent pas qu'il n'est pas question de petits poussés par leurs parents : ceux-là leur courent plutôt après, en essayant de garder le rythme. L'insatiabilité des petits surdoués n'est pas le résultat de parents obsédés par le succès, mais bien une nature qui épuise souvent ces parents dépassés et essoufflés.

Lorsqu'elles sont amenées à consulter un psy, les familles ne cherchent pas à avoir un enfant surdoué, comme le croient les personnes extérieures au problème. Elles sont habituellement déçues par les résultats qu'on leur annonce et qui les chamboulent bien plus qu'ils ne les emplissent de joie et de vanité. On ne choisit pas qui l'on est. On est, c'est tout.

J'ai longtemps hésité à offrir notre témoignage au-delà d'Internet, car si je devinais que cela pourrait aider et toucher des gens n'étant pas forcément connectés, je tenais à préserver mon fils. Je ne voulais pas le compromettre, par crainte de ripostes dirigées contre lui à

titre personnel ou dans sa scolarité, mais aussi car je sais combien les parents d'enfants surdoués eux-mêmes peuvent parfois se montrer intransigeants envers ceux qui sont mis en lumière.

Je ne suis pas dupe, et je sais par expérience que les retours ne seront pas tous tendres, ayant l'habitude de certains messages affirmant confusément : « Moi aussi j'ai un EIP et je n'en fais pas tout un fromage », tout en listant les exploits de l'enfant en question. Lorsque je partage sur le blog un article ou un sujet dans lequel on s'intéresse à des jeunes avec certains profils, je m'attends toujours par avance à des grognements, émis dès que le billet est accessible, et légitimant mes craintes.

Que ce soit par commentaires, par e-mails ou *via* les groupes de discussion réservés aux familles d'EIP, des parents pestent contre les choix des médias de mettre régulièrement en avant des enfants jugés exceptionnels car avec plusieurs sauts de classe à leur actif ou plutôt scolaires, et de ne pas suffisamment filmer les « surdoués normaux ». Cela contribue à créer de la confusion chez les enseignants confrontés à des EIP qui ne sont pas à l'image de ceux présentés la veille à l'écran, et n'aide pas leurs familles à être comprises de l'école, arguant qu'il leur sera laborieux de faire entendre que leur enfant est doué mais présente aussi un trouble de l'apprentissage par exemple, ou qu'il est doué même s'il n'a pas quatre ans d'avance ou 18 de moyenne.

C'est une constante : les parents d'EIP connaissant des embûches à l'école ne reconnaissent pas leur enfant dans les sujets mettant en avant des EIP scolaires ou en avance ; tout comme les parents d'EIP marchant bien à l'école ne se reconnaissent pas dans les sujets avec des EIP cumulant divers troubles ; ou encore ceux d'enfants identifiés tardivement se sentent exclus des reportages où la douance est connue dès l'âge de 5 ans. À mon sens, il y aura toujours des insatisfactions de ce genre, puisque aucune émission, aucun témoignage ne

parviendra jamais à illustrer, simultanément, la totalité des facettes prises par le haut potentiel intellectuel.

En réalité, on a vu récemment une augmentation franche des reportages présentant des cas qui s'éloignent du stéréotype de l'EIP scolaire, au point que dans les esprits on soit arrivé à l'émergence d'un second cliché, en complète opposition avec celui du brillant élève premier de la classe et/ou bachelier à 12 ans. Il découle d'un étrange syllogisme qui confond deux conditions : « Un enfant intellectuellement doué peut souvent se retrouver en échec scolaire » et « un enfant qui se retrouve en échec scolaire est souvent intellectuellement doué ». Cela peut être vrai, un enfant en échec ou qui exprime de l'ennui peut se révéler être à haut potentiel intellectuel, mais il n'y a rien d'automatique.

Cette erreur est alimentée par une donnée, massivement reprise depuis déjà très longtemps dans les ouvrages, dans les reportages ou émissions, qui n'est néanmoins fondée sur rien de sérieux. Je parle du célèbre « un tiers des enfants surdoués en réussite, un tiers peu performants ou sous-performants, un tiers en échec scolaire ». Il faut savoir que cette approximation ne repose sur aucune étude, mais n'est que le résultat d'un vieux sondage de l'Afep¹ réalisé auprès de quelques-uns de ses membres. Il ne s'agit donc pas de chiffres fiables et vérifiés, seulement de données déclaratives (la notion même d'échec ayant été laissée à l'appréciation des parents participants) émanant de parents d'enfants intellectuellement doués ayant adhéré à l'association, sur leurs propres enfants. Or, il y a ici plusieurs biais, dont un panel très limité et une surreprésentation certaine d'enfants en souffrance.

1. Association française pour les enfants précoces.

Il n'existe aucune étude à ce jour qui permette de dire avec exactitude combien d'élèves sont en réussite ou en échec parmi les petits surdoués, et pour cause : la plupart de ces élèves ne sont pas identifiés comme tels, encore moins recensés ou inscrits auprès d'associations.

De la grande diversité des surdoués

Faut-il pour autant cacher ou taire certains parcours, que d'aucuns assimilent fallacieusement à une autoroute dorée ? Je m'inscris en faux. Affirmer, comme je le lis parfois, qu'on ne devrait pas montrer des enfants avancés scolairement me semble terriblement cruel pour ces derniers. Des enfants doués avec un haut QI homogène et sans troubles d'apprentissage existent, au même titre que des surdoués arborant un tout autre profil, une toute autre réalité de la précocité intellectuelle. Les premiers ne sont bien sûr pas plus légitimes que d'autres à représenter à eux seuls le surdouement, pas plus effectivement que des enfants surdoués présentant des troubles de l'attention ou de l'apprentissage, manifestant des difficultés scolaires ou sans aucune année d'avance.

Mais qui a dit que c'était, là, la seule représentation possible ? La douance prend des apparences vraiment très contrastées. Personne n'a donc à se sentir rabaissé, blessé ou encore méprisé lorsqu'un témoin ou un participant ne cadre pas en totalité avec son propre contexte personnel ou familial. Donner toutes les versions possibles de la douance, offrir aux visiteurs tous les visages existants, dans leur diversité, tel était le point de mire de mon blog à sa création !

On constate un grand éclectisme dans la population constituant les surdoués. Que l'on prenne les enfants ou les adultes, ils ne sont pas des clones. Indépendamment de certaines caractéristiques communes

qui doivent plutôt être perçues comme des points de référence souples et sont autant de traits plus ou moins marqués selon les individus, selon les moments de leur vie, non comme une liste de cases à biffer pour être un vrai (T)HPI, tous ont une personnalité. Un climat familial, un chemin de vie, des attirances, des écueils qui leur sont propres et qui sont également les conséquences directes des expériences auxquelles ils auront déjà été confrontés, et non exclusivement et directement celles de la douance.

Il y a de tout. Certains ont des parcours jalonnés d'épreuves, d'autres des trajectoires plus douces ; certains sont passionnés par les sciences, les maths ou la philosophie, d'autres les ont en horreur ; certains ont été virés des écoles fréquentées, d'autres se fondent dans le paysage ; certains sont des petits gabarits à lunettes tout menus, d'autres sont très grands et paraissent trois ans de plus que leur âge ; certains apprennent sans faire d'effort, d'autres doivent se battre contre des troubles Dys ; certains vont s'épanouir par des sauts de classe, d'autres vivront très bien le fait de n'en avoir connu aucun ; certains sont des parangons de sociabilité, à leur aise en toute circonstance, d'autres présentent des traits autistiques rendant leurs interactions humaines moins évidentes ; certains accumuleront les diplômes, d'autres quitteront rapidement le circuit scolaire ; certains sont repérés vraiment très jeunes, d'autres s'ignorent toujours à l'âge de la retraite ; certains brillent de manière exceptionnelle dans un ou plusieurs domaines, d'autres n'ont aucun talent particulier (ou en tout cas, rien de spécial qui ne soit développé).

Chaque personne est un cas d'espèce, et il est capital de toujours garder cela en tête afin de considérer chacun dans le respect de sa singularité. Il ne s'agit pas d'un surdoué, ou d'une précoce, mais avant tout d'un être humain. Qu'il soit doué d'une intelligence hors de la norme ne fait pas moins de lui un individu à part entière.

Ni meilleur ni moins bon du fait de cette particularité, il ne doit surtout pas être envisagé par le seul prisme de cette spécificité et réduit à cette précocité. Mais la pire injure consiste encore à la nier, à la contester ou à la retourner contre lui. La gageure consiste à trouver le juste milieu. Cela ne peut se faire qu'en comprenant le sujet, en profondeur. Je crois, en somme, que, pour que les choses puissent changer, il faut oser parler et s'exposer.

Les tenants et les aboutissants sont différents aujourd'hui pour Elijah qui est bien plus grand, et n'est donc plus pris en otage dans un système, avec le risque de payer les prises de position de sa mère.

On me fera plausiblement le reproche d'avoir un enfant correspondant un peu trop au profil qui exaspère certaines familles. Mon fils, de par ses trois années d'avance, a-t-il pour autant toujours été heureux ? Excellent élève ? Épanoui ? A-t-il l'allure du petit prodige, enfant de nantis, régulièrement dénoncée par certains ? Absolument pas. Mais il est fort possible que l'on ne garde que les grands titres, les éléments allant dans cette direction et apportant de l'eau au moulin de ces critiques laissant volontairement de côté les indispensables nuances, le contenu de tout ce qu'il a vécu, derrière cette devanture de carton-pâte.

Nouveau bilan et premier saut de classe

Au mois de septembre suivant, pour son entrée à l'école primaire, Elijah était pour la première fois de sa vie en pleurs, inconsolable, sur la photo prise à la maison. Il redoutait de passer une nouvelle année comme celle qui venait tant bien que mal de s'écouler, et la clémence des vacances d'été n'avait rien gommé des souffrances, de son ennui quotidien ou de la colère contre l'injustice et la méchanceté de madame Manouki à son encontre. Sans rien lui dire, j'avais préparé le terrain, sachant très bien où je comptais aller et étant décidée à faire valoir les droits de mon fils.

Peu avant les grandes vacances, j'avais demandé les coordonnées du psychologue scolaire, gardées jalousement secrètes par la directrice, toujours dans cette volonté de faire en sorte que tout doive transiter par elle (dans bien des écoles, la transparence est de mise, et ces coordonnées sont communiquées librement). Celle qui m'apparaissait comme l'incarnation parfaite de la Reine de Cœur du Pays des Merveilles, m'attendant à ce qu'elle vocifère dans un tourbillon de rage « Qu'on lui coupe la tête ! », parut décontenancée par ma requête. Elle m'en demanda la raison, ripostant que les élèves comme Elijah n'avaient jamais besoin d'être vu par le psychologue scolaire et que l'on trouverait un « arrangement ». À quoi je répondis à mon tour que si elle avait bloqué mon fils une année entière en profitant de mes lacunes concernant les protocoles en vigueur pour demander un saut lorsqu'il y avait changement d'établissement, je n'étais pas de celles

qui commettaient deux fois les mêmes erreurs. J'annonçais la couleur : à la rentrée, il sauterait le CP, sans quoi je me montrerais beaucoup moins courtoise que je l'avais été jusqu'à présent et n'hésiterais pas à saisir l'inspectrice auprès de qui elle avait chanté ses louanges quelques semaines plus tôt, vantant le haut niveau de lecture et l'avance scolaire d'Elijah à l'occasion de son inspection académique. Elle m'assura le mettre en classe double niveau de CP/CE1 à la rentrée, mais tout en le laissant côté CP, ne pouvant s'empêcher de conditionner son basculement côté CE1 à un évasif « s'il en est capable ». Elle ne pouvait refréner ces semonces, ce que je lui fis remarquer, plus déterminée que jamais.

Le jour de la rentrée, Elijah était bien placé en CP ! Ce qu'il remarqua immédiatement, arrivé dans la cour de l'école, en examinant, s'étirant le plus possible sur la pointe des pieds, la liste des élèves placardée sur la porte vitrée de la salle de Léonie Millot, sa nouvelle institutrice. Je ne pouvais pas aller lui parler en cette matinée de rentrée, mais il m'apparaissait indispensable de rencontrer cette jeune femme sans tarder, le soir même. À 16 h 30, je partais donc chercher mon garçon, dossier sous le bras. Quelque peu alourdi, puisque augmenté d'un nouveau bilan tout frais, datant de l'été.

Lors de l'entretien de restitution, madame Rickebourg avait préconisé de faire passer à Elijah, lorsqu'il en aurait l'âge, le WISC-IV¹ qui est le test de référence pour l'Éducation nationale. Ciblant les enfants d'âge scolaire (de 6 ans jusqu'à 16 ans et 11 mois), il est plus complet et bien plus fin dans l'analyse des points forts et des points faibles de l'enfant que ne peut l'être le WPPSI. Un test validé scientifiquement

1. Un ouvrage très complet sur ce test : *WISC-IV : une mesure des manifestations de l'intelligence chez l'enfant. 2^e édition revue et complétée*, écrit et édité par le psychologue Éric Turon-Lagot (2015).

donne une mesure de l'intelligence cognitive, celle qui va concrètement permettre la poursuite d'études. Il ne capte ni l'émotion ni la créativité ou le talent, mais il fait appel aux processus mentaux supérieurs et rend compte avec fiabilité des dispositifs intellectuels. Il y a par conséquent bien une réalité psychométrique (mais aussi des différences pointées par les neurosciences à l'aide d'IRM-f¹) en plus de points cliniques observés, derrière l'étiquette de « personne intellectuellement douée ».

Au début de l'année 2010, en pleine traversée du désert de grande section, je me mis donc en quête d'un psy qui serait cette fois-ci sélectionné avec soin pour sa spécialisation en matière d'enfants surdoués. J'avais désormais conscience de l'extrême importance du psychologue et souhaitais quelqu'un avec une solide expérience pour la passation de ce WISC, quitte à attendre longuement et devoir nous déplacer à l'autre bout de la France. Mon instinct m'avait poussée à me tourner vers Arielle Adda, dont la sensibilité me touchait intimement, et alors que nous étions en attente, les hasards de la vie ont fait qu'une précieuse place se libérait, et nous était proposée. Elijah et moi avions alors sauté dans le TGV direction Paris.

Notre rencontre avec la spécialiste fut formidablement marquante : véritable bonheur d'échanger avec cette grande dame pleine d'humanité et de simplicité, d'une gentillesse et d'une disponibilité à peine imaginables chez quelqu'un de si médiatisé, que l'on imagine accaparé et peu accessible. Elle dégagait à la fois une impression de sérénité et d'énergie ultra-positive. Le bilan accompli, nous partions tous deux pour un après-midi détente passé sur la tour Eiffel. Et six jours

1. Comme en témoignent les travaux de l'équipe lyonnaise des docteurs Fanny Nusbaum, Olivier Revol et Dominic Sappey-Marinier débutés au printemps 2014.

plus tard, son père et moi revenions à Paris pour la restitution de ce second bilan psychologique. Le compte rendu était extrêmement rigoureux, avec un exposé de notre petit garçon d'une justesse saisissante. Les mots d'Arielle Adda, sécurisants et encourageants, m'avaient transmis la force nécessaire pour faire bouger les lignes.

Les enfants qui ne restaient pas à la garderie attendaient bruyamment sous le préau, rangés deux par deux, piétinant les corridors délimités au sol par des lignes de peinture blanche et rouge. Rendus classe par classe à leurs parents, sans doute aussi impatients de connaître le déroulé de la rentrée que leurs bouts de chou de leur raconter. Au moment où l'enseignante d'Elijah s'avancait, j'eus quelques remords à rallonger sa journée. Mais ils s'envolèrent aussitôt que la mine déconfite de mon garçon se montra ; il arrivait, de nouveau éteint, traînant sans enthousiasme son cartable Transformer à roulettes. Si j'avais dû donner un titre à cette image, cela aurait été « Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes », comme l'avait écrit Henri Calet. M'accroupissant pour le serrer dans mes bras et le réconforter, je vis dans ses yeux humides toute l'ampleur du désespoir qu'il éprouvait.

— *Ne t'inquiète pas mon chéri, ne pleure pas. Je vais parler dès ce soir à ta maîtresse, d'accord ? On attend que tous les enfants aient rejoint leurs parents et on y va.*

Nous étions assis tous les trois dans la classe, Elijah bouquinant, madame Millot et moi autour de son bureau. J'entrai sans tarder dans le vif du sujet, pensant que plus je ferais court, plus l'institut apprécierait.

— *Madame Manouki a probablement dû vous parler d'Elijah ?*

— *Euh, elle m'a parlé de chaque élève, oui, étant nouvelle dans l'établissement (et dans l'enseignement, c'est mon premier poste). Elle m'a expliqué qu'il était éveillé...*

— *Ahem, veuillez m'excuser, je me permets de vous interrompre. Non, il n'est pas simplement éveillé, il est intellectuellement doué. Et cela a posé d'énormes problèmes l'an dernier. Elijah a vraiment très mal vécu cette année de grande section qui lui a été imposée, ne se sentant pas à sa place.*

Et alors que j'ouvrais ma pochette pour lui présenter le compte rendu d'Arielle Adda (la partie non chiffrée, la psychologue préconisant toujours de garder pour soi ces données-là, sans jamais en faire part à l'école afin de ne pas stigmatiser l'enfant en le regardant comme un score), Léonie Millot me dit avec un large sourire :

— *Oui, j'ai vu aujourd'hui qu'il lisait comme un enfant de CM, et je me suis demandé ce qu'il faisait dans mes élèves de CP. Maintenant, je comprends mieux.*

Expliquant brièvement ce que la directrice avait conclu en juin dernier, c'est-à-dire placer Elijah en CP/CE1 et, s'il le méritait (!?), le basculer dans le courant de l'année côté CE1, la toute jeune professeure des écoles me dit avec une spontanéité :

— *Mais enfin, c'est ridicule. Pourquoi attendre ? Il va perdre son temps en CP en étant lecteur confirmé, pendant que ceux de CE1 vont, eux, avancer dans le programme. Il ne tirera aucun bénéfice de cet aménagement. Non, si vous êtes d'accord, je veux le mettre dès demain en CE1, il y sera bien mieux.*

Je n'en croyais pas mes oreilles, et alors que je suis assez peu démonstrative, sur l'instant j'aurais presque eu envie de sauter au cou de l'enseignante et de lui claquer la bise tant j'étais ébahie et heureuse de ces paroles de bon aloi. Voilà qu'Elijah était tombé sur une maîtresse ouverte et d'un discernement rassérénant. Sa confiance et sa bonne foi étaient désarmantes.

Une situation qui semble bloquée une année peut donc changer du tout au tout l'année suivante. Cela laisse de grands espoirs à tous

ceux qui vivent des moments difficiles, mais démontre aussi amèrement que tout est fonction de la personne qui a la responsabilité de la classe de votre enfant ou de son école.

En conséquence de quoi, Elijah changea de place le lendemain matin, pour grossir les rangs des CE1. Gêné par son manque de pratique écrite, étant passé directement de grande section au CE1, on consulta pour un nouveau bilan psychomoteur. Il en avait déjà eu un premier à 4 ans, après le WPPSI, mais comme il n'avait à cette période-là pas sauté de niveau, il n'y avait pas eu lieu de procéder à des ajustements. La psychomotricienne lui fit alors suivre six séances de rééducation en motricité fine afin d'apprendre, en accéléré, à maîtriser son geste d'écriture, ce que les élèves de CP faisaient sur l'année entière. Or, il n'avait pas bénéficié de ce temps d'apprentissage, et il fallait donc combler ces lacunes. Cela lui fut très utile !

Il se sentit immédiatement à son aise dans ce niveau, et fut aussitôt en tête de classe, sans se fouler. L'année se déroula comme dans un rêve, et sembla passer à toute vitesse. Il avait retrouvé sa joie de vivre et tout était léger et facile. Il eut le meilleur taux aux évaluations nationales de fin d'année, sur l'ensemble des élèves de CE1.

Ce saut de classe aura été salvateur. J'ai la certitude que si mon fils avait dû être maintenu une année supplémentaire dans une classe ne lui offrant pas la possibilité de faire fonctionner un tantinet son intellect, il n'aurait pas tenu le choc.

C'est pourquoi j'ai remercié cette maîtresse de CP/CE1 d'avoir osé, en dépit de son très jeune âge. Osé faire ce que le bon sens aurait voulu dès l'an passé, mais aussi et surtout faire ce que la directrice avait refusé. Madame Millot avait su entendre qu'un aménagement était requis, et les excellents résultats de son petit élève lui avaient donné raison. Il me fallait lui dire combien nous avions été touchés

par la confiance qu'elle nous avait témoignée à tous (Elijah, parents et psychologues qui l'avaient rencontré). D'autant plus important qu'elle était en tout début de carrière, je comptais sur le fait que cette expérience réussie la marquerait et pourrait être profitable à d'autres zébrillons dans le futur !

Le jeune (T)HPI au quotidien

Être parent d'un enfant surdoué est concrètement une expérience enrichissante, même si les obstacles se dressent sur le chemin. Mais soyons honnêtes : ils ne sont de toute façon pas le propre de la douance, ils font partie intégrante de la vie tout simplement, quelles que puissent être les capacités cognitives de chacun.

Chez un enfant intellectuellement doué, bien des domaines sont concernés par cette différence qui ne se borne pas à des capacités mnésiques ou scolaires plus importantes, qui seraient greffées sur une personnalité appartenant à la norme. C'est un ensemble, un tout qui définit la douance, et cette atypie s'exprime par tous les pores de sa peau.

Cette expérience est peut-être plus formidable encore lorsqu'on est soi-même touché par la douance, et que la communication enfant-parent s'en trouve de fait facilitée et débarrassée de certaines incompréhensions. Cependant, il faut le dire, même en étant un adulte intellectuellement doué, certains moments sont spécialement épuisants au quotidien dans une vie de famille avec un EIP. Le jeune zèbre est un animal impétueux qui demande énormément d'attention, d'entretien et surtout une substantielle énergie. Non content de ces exigences, cerise sur le gâteau, il ne supporte pas les contraintes. En clair : il est une tornade à lui tout seul, et ce n'est pas de tout repos !

À la maison, il veut tout faire, tout lire, tout voir, tout comprendre et tout entendre des conversations. Il ne sait pas temporiser, tout doit arriver dans l'instant où il le décide et le pense. Insatisfait chronique, il gère très mal le refus ou la nécessité d'attendre et ce, quelle que soit l'activité du moment : que l'on soit au téléphone, en train de travailler, sous la douche ou aux toilettes, il faut immédiatement être d'attaque pour répondre à ses demandes, être efficace et disponible en toutes circonstances et à toute heure. Il est très accaparant, pour ne pas dire omniprésent. Nulle discussion ne peut avoir lieu sans lui : il a un avis sur tout, et chaque sujet s'accompagne de son lot de commentaires, de questions et de prises de position, parfois radicales. Impossible d'y déroger...

Il a des yeux dans le dos et une ouïe remarquablement fine qui le rendent éminemment difficile à semer. Depuis ses premiers mots, nous surnommions Elijah « Professeur Rollin »¹, car il avait (et a encore aujourd'hui) toujours quelque chose à dire ! Les parents d'enfants surdoués rapportent majoritairement que le regard de leur bébé les a étonnés, pour ne pas dire intimidés, et ce dès la naissance. Un regard perçant qui scrutait littéralement tout autour de lui, qui fixait les parents, l'environnement.

Il refuse toute aide, résolument décidé à tout gérer par lui-même, quitte à faire des bêtises. Quitte à se braquer aussi et à se fâcher si l'on insiste pour intervenir et lui donner un coup de pouce. Les colères découlant de cet acharnement à tout réaliser par lui-même, comme la volonté de ne jamais appeler à l'aide, peuvent paniquer les parents qui ne comprennent pas cette position adoptée. À l'école, le petit EIP préférera s'enfoncer dans une voie sans issue, persister de manière

1. Personnage créé par le comédien François Rollin et popularisé par la série télévisée française *Palace*, dans les années 1990.

inextricable dans un raisonnement qu'il sait être faux ou peu pertinent, plutôt que d'accepter une main tendue, captif de sa « rage de maîtriser », comme le décrit si bien Ellen Winner¹, chercheuse à Harvard.

Il y a aussi un côté légèrement moins amusant : les pourparlers. Si je devais choisir une maxime pour définir en quelques mots l'enfant intellectuellement doué, je crois que ce serait sans hésitation : « Ça se discute. » Car TOUT se discute, tout le temps ! Au sens propre, comme au sens figuré ! Que ce soit discuter en vue d'échanger des idées, pour ne pas dire certaines fois vous harceler de questions souvent délicates (devant un film, en voiture, en s'habillant, au supermarché, en se lavant les dents). Je revois encore Elijah avant même qu'il n'entre à l'école, nous demander à son père et à moi en s'installant à table pour dîner : « Alors, de quoi va-t-on discuter ce soir ? »

Mais il discute aussi et surtout pour invariablement tout remettre en question, négocier, argumenter encore et encore (ça aussi, en toutes circonstances...). Le moindre petit point se verra contesté et la faille sera systématiquement recherchée, et bien souvent débusquée. Comme les plus fins juristes savent exploiter les vides juridiques, les enfants intellectuellement doués savent instinctivement appuyer là où ça fait mal et se montrer opiniâtres, ce qui a pour conséquence de laisser dans ces moments-là une très lourde impression en fin de journée d'être perpétuellement en négociation chez soi, pour tout et pour rien. C'est usant !

À 5 ou 6 ans, Elijah semblait par bien des côtés, dans le verbe comme dans le ton, en avoir 13 ou 14. Si nous fermions les yeux, nous pouvions croire être en face d'un adolescent avant l'heure, avec

1. *Surdoués. Mythes et réalités*, paru aux éditions Aubier en 1998.

en prime le sentiment déstabilisant d'avoir pris dix ans sans même s'en apercevoir ! Les réflexions étaient celles d'un ado excessif et râleur, qui levait les yeux au ciel quand on le reprenait ou que l'on ne percutait pas assez vite à son goût.

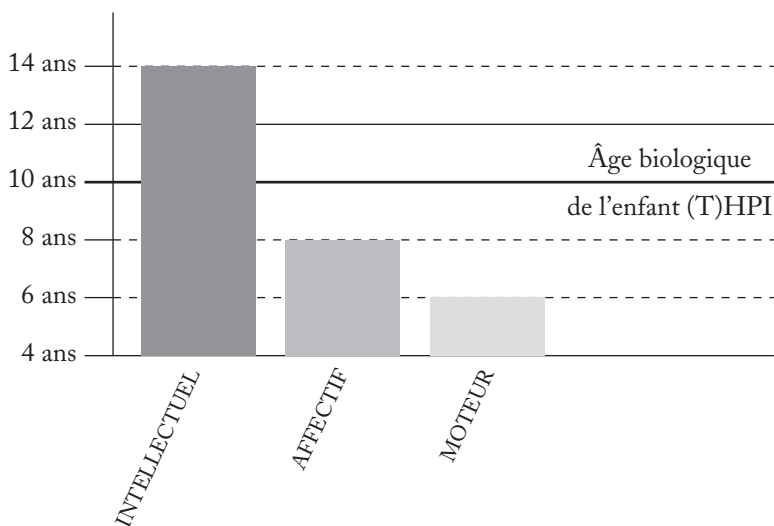
Cette idée (d'avoir en face de soi un pré-ado ou un ado, quand ce n'est biologiquement encore qu'un jeune enfant) s'explique de manière très rationnelle, et se voit noir sur blanc sur le détail du compte rendu du test de l'enfant, quand il a déjà passé un bilan psychométrique. Un enfant de 6 ans qui plafonne sur une grande majorité d'indices obtient des scores moyens d'enfants bien plus âgés. En somme, c'est comme si vous aviez dans certains domaines un pré-ado ou un ado, coincé dans un corps et une gestuelle de petit enfant. Attention, il s'agit d'une image, car un petit surdoué n'est bien évidemment pas un ado, même si son mode de réflexion et sa maturité cognitive peuvent être étonnants. Il faut être très attentif à toujours considérer l'enfant comme un enfant, et à ne pas le percevoir comme un adulte minia-ture, ce qu'il n'est surtout pas.

Ce décalage s'exprime d'ailleurs à plusieurs niveaux : si le côté intellectuel vous donne la sensation d'avoir un enfant plus âgé, c'est plutôt le contraire côté affectif et moteur. Bienvenue au pays magique des dyssynchronies !

Ce concept majeur, aujourd'hui mondialement adopté¹, a été mis en évidence dans les années 1970 par le psychologue Jean-Charles Terrassier², grand spécialiste des enfants surdoués et véritable pionnier

1. Présenté par J.-C. Terrassier en 1977 lors du Congrès mondial pour les enfants surdoués de San Francisco.

2. Ce grand monsieur du monde du surdouement a également inventé les termes d'effet Pygmalion négatif, intégré à la notion même de dyssynchronies, mais aussi de QI compensé, qui est une méthode complémentaire d'évaluation : [http:// les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2011/04/02/qi-compense-qi-abrege/](http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2011/04/02/qi-compense-qi-abrege/)



Différents stades de développement

en France quant à l'intérêt porté à la douance. Initialement nommé par son créateur « syndrome de dyssynchronie », il pointe le développement hétérogène, décrit comme spécifique et normal, des enfants intellectuellement doués. Ce syndrome provient d'un décalage entre les différents stades de développement de l'enfant doué. Jean-Charles Terrassier distingue deux niveaux.

D'une part, la dyssynchronie interne se manifeste tant sur le plan psychomoteur – et se traduit par exemple par un décalage très handicapant entre la limpidité excessive des pensées et un geste graphomoteur à la traîne comparativement à la vitesse de réflexion, ou encore une malhabileté le freinant dans des activités sportives ou ses mouvements quotidiens – qu'affectif. Bien que les capacités cognitives permettent à l'enfant de comprendre avec finesse des concepts très poussés, il n'est pas encore armé sur le plan émotionnel pour gérer ces idées qui peuvent lui faire peur par effet loupe.

D'autre part, la dyssynchronie sociale se manifeste entre l'enfant et son entourage, allant en outre souvent de pair avec une inhibition intellectuelle, plus ou moins prononcée et visible. La psychologue suisse Claudia Jankech, auteure de l'excellente *Feuille de route pour enfants HPI*¹ éditée par l'Asep (l'Association suisse pour les enfants précoces), parle d'« automutilation de l'intelligence ».

Alors que nous échangeons au moment du coucher sur ses difficultés d'interactions avec ses camarades de classe, Elijah me confiait sa fatigue de se travestir en permanence pour tenter de se calquer sur eux. J'insistai sur l'inutilité d'une telle stratégie, qu'il percevait clairement comme un échec et le rendait ostensiblement malheureux. Je lui conseillai au contraire d'être lui-même, condition pour se faire de véritables amis qui lui ressemblent, et avec qui il serait possible de partager des passions communes. Cette discussion, dans la foulée de la restitution du bilan, et alors qu'il n'avait que 4 ans, s'était soldée par cette remarque émanant de lui :

— *Je voudrais vraiment pouvoir le faire, maman, mais ma tête décide quelque chose et mon corps fait autrement.*

Sa conscience des effets de ces dyssynchronies, comme des difficultés à les faire reculer, était déjà entière.

Ces dyssynchronies, qui rejaillissent sur l'ensemble de la personnalité des enfants surdoués, sont très souvent interprétées par les gens étrangers à la douance comme une immaturité.

1. Dont la critique est à retrouver sur ce billet : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2014/11/11/la-brochure-feuille-de-route-pour-enfants-hpi-editee-par-lasep-suisse/>

Pourtant la question, source majeure d'incompréhension entre les personnes douées et le monde qui les entoure, est ailleurs. La clé réside dans une sensibilité si forte qu'elle en devient envahissante, pour ne pas dire handicapante et compliquée à gérer sans l'aide d'adultes éclairés. Elle est d'autant plus perturbante qu'elle s'accompagne d'une grande lucidité, y compris chez les plus jeunes.

Avec le jeune zèbre, jamais un instant de répit !

Chez Elijah, les questions existentielles et métaphysiques fusent, depuis son plus jeune âge, et nous avons pris l'habitude de discuter origines de l'homme et autres questions philosophiques aussi bien en faisant un créneau en voiture qu'en choisissant des poires au rayon fruits et légumes. Jamais un moment de répit, et des questions toujours plus pointues, plus poussées sur les mystères de la vie, les limites de l'univers, du temps, la mort, l'avant-naissance. Tout cela nécessite de grandes conversations (le petit EIP adore les grandes conversations, et quand par malheur elles se tarissent, soyez sûr qu'il ne manquera jamais de relancer le sujet avec une nouvelle piste de réflexion) toujours lancées au moment du coucher, ou du départ pour l'école, quand tout est chronométré.

C'est là souvent un moyen pour lui de se rassurer et de se raccrocher à quelque chose qu'il aime, afin de retarder ce qu'il redoute : l'endormissement, l'école, l'ennui, le noir, le silence et les pensées qui, elles, ne s'arrêtent jamais. À ce titre, le passage dans les bras de Morphée a toujours été compliqué, chaque soir Elijah ayant les plus grandes difficultés à mettre ses pensées sur pause comme à baisser la garde.

Selon la théorie de Dabrowski, les enfants intellectuellement doués sont en moyenne de plus petits dormeurs que les autres et connaissent

des nuits agitées par de mauvais rêves et des terreurs nocturnes, possiblement dus à des formes d'hyperexcitabilité.

L'intelligence donnant accès à des interrogations, celles d'un enfant HP sont incessantes. Elles m'ont permis de devenir championne des recherches encyclopédiques sur des sujets relativement éloignés des préoccupations des enfants de notre entourage. Voilà une journée-type de questions que pouvait nous poser notre fils à 6 ans :

— *Qu'est-ce exactement que le Big Bang ? Qui peut prouver que cela s'est bien passé comme on l'affirme ? Si l'origine de l'univers est le Big Bang, alors nous sommes tous d'origine extraterrestre ? Et si nous étions des êtres minuscules dirigés par des géants, comme des marionnettes ? Qui a inventé l'alcool ? Pourquoi ? Pourquoi les gens boivent-ils de l'alcool si ça les tue ? Qui a inventé le sucre ? À quelle date ? Pourquoi ? Pourquoi fabriquer des morceaux de différentes formes ? Pourquoi l'homme veut-il exploiter les plus pauvres ? Qui a inventé les lois ? Existe-t-il des pays sans loi ? Comment se fait-il que ni les lois ni la prison ne suffisent à faire peur aux voleurs ?*

Les parents de surdoués passent coutumièrement pour des fous, quand ils ne sont pas accusés d'être responsables d'un déséquilibre chez leur petit. Quand on est parent d'EIP, on apprend à ne plus faire attention au regard des gens. Étant une fidèle auditrice de France Inter, il nous arrivait régulièrement le dimanche soir de dîner en écoutant le programme *Les P'tits Bateaux*, présenté par Noëlle Bréham. Le principe de l'émission depuis 1997 est de faire intervenir des experts chargés de répondre aux questions posées sur le répondant par les enfants. J'avoue que j'ai souvent eu la sensation de vivre cette expérience, H24, dans une sorte de schizophrénie, devant assumer moi seule le rôle de tous les experts.

C'est l'une des conséquences de la pensée, souvent qualifiée d'arborescente dans la littérature de vulgarisation (dans le vocable scientifique,

on parle de pensée divergente). Elle est souvent définie comme un mode de raisonnement qui serait propre aux personnes surdouées et strictement opposée à une pensée séquentielle ou linéaire, présente chez les personnes dans la norme.

En réalité, il n'y a pas d'un côté les surdoués qui penseraient en arborescence, et de l'autre la population lambda qui suivrait une ligne unique de progression. Tout le monde, quel que soit son fonctionnement intellectuel ou son score de **QI**, dispose de cette capacité à voir germer un certain nombre d'idées à partir d'un point de départ. Les personnes intellectuellement douées se démarquent cependant très fortement dans l'intensité et dans le nombre de connexions et d'associations qui s'effectuent entre elles. Les échanges dans les zones frontales et pariétales¹ sont bien plus opérants chez ces personnes, plus importants en quantité, en qualité et en rapidité d'émergence. De même, elles brillent globalement par leur fluence, c'est-à-dire leur capacité très élevée à développer de nombreuses idées à la suite.

Ces aptitudes notablement efficaces chez les individus surdoués sont à considérer telle une super-ramification, donnant parfois lieu à une surcharge cognitive. D'aucuns la visualisent sous la forme d'une branche d'arbre, une idée se divisant et se subdivisant encore et toujours, d'autres telle une toile d'araignée avec des idées qui se tricoquent les unes dans les autres, ou encore comme un soleil, avec une idée en point central et tout ce qui s'y rattache s'étalant tout autour.

De mon côté, je lui ai toujours préféré l'image, plus adaptée à mon sens à ce foisonnement de la pensée, du bouquet final d'un feu d'artifice. Il y a dans cette illustration un mouvement et une fulgurance,

1. Comme le montrent les travaux du Dr Michel Habib, neurologue au CHU de Marseille, spécialiste des troubles Dys.

comme une explosion, une constellation, un jaillissement quasi instantané provoqués par une question, un mot ou un concept. Cette éruption de schémas mentaux habilement entrelacés, imbriqués les uns dans les autres, fonctionne par associations d'idées. Il s'agit d'émergences riches, d'une grande vélocité et portées par de subtiles analogies.

Cascade de pensées, opulence d'hypothèses, profusion de nouvelles interrogations faisant émerger un afflux plus grand encore de pistes, le tout donne quelquefois l'illusion de partir en tout sens. Il balaie en fait un champ extrêmement large en allant pêcher dans une foultitude de connexions indirectes, avec l'aide de passerelles intuitives, difficiles à cerner pour les personnes extérieures.

En dehors de la maison ? L'énergie de mon zébrillon était tout aussi grande, et son emploi du temps du mercredi digne d'un agenda de ministre. Au début, je l'avais volontiers inscrit à une ou deux activités dans l'espoir de le fatiguer un poil (si si, soyons honnête, c'était l'objectif inavoué) ; mais, très vite, j'ai été prise à mon propre piège ! Et, loin de calmer le bougillon, ça lui a au contraire ouvert d'autres perspectives et encore d'autres envies.

Aux premières activités de natation et escrime sont alors venues se greffer deux ou trois autres choses, histoire de faire de moi une esclave-taxi. Chaque mercredi, je courais d'une activité à l'autre, du cours de dessin au solfège, pour son plus grand bonheur. Je l'imaginais comblé... quand lui trépignait et ne pensait qu'à une chose : parvenir à me convaincre d'accepter de caler une énième activité supplémentaire (dont parfois, honnêtement, j'étais soulagée qu'elle ne soit pas proposée dans notre secteur, comme le baseball ou plus récemment le sabre laser...) dans le petit intervalle libre d'une heure qu'il avait, juste entre le kung-fu et le violon !

Ce qui, quand il lance l'offensive, est désespérant. Car le zèbre est aussi très tenace et obsessionnel : il ne lâche pas facilement ! Le combat, lorsqu'il a quelque chose en tête, s'annonce d'ores et déjà féroce et fatigant.

Le petit précoce est souvent incroyablement désordonné. Le mien perdait tout, tout le temps. À l'école, chaque semaine il paumait crayons, gomme, stylos, voire ardoise. Après avoir essayé de lui inculquer le respect de ses affaires (échec cuisant), je me suis résignée à constituer un véritable stock de fournitures à chaque rentrée des classes, qui servirait tout au long de l'année scolaire. Cela avait le don de m'énerver fabuleusement, car avec les années, j'ai appris à être ultra-ordonnée, méthodique et organisée (à la limite de la maniaquerie) pour contrer de manière tout aussi radicale qu'exagérée ce gros défaut que j'avais moi aussi, étant enfant.

Car le zèbre, petit ou grand, a du mal à être modéré. Être (et rester) dans un juste milieu, trouver un point d'équilibre, représente une réelle prouesse. Tout est excessif chez lui, il penche naturellement pour les extrêmes et ne semble pas savoir où situer la norme, quel que soit le sujet. Il est toujours trop ou pas assez, c'est l'un des nombreux paradoxes que compte la douance. Il est bordélique à l'extrême ou vire au contraire ultra-maniaque. Il a une grosse tendance à la procrastination maladive, ou à l'opposé il endosse le costume d'hyperactif qu'on ne parvient plus arrêter une minute. Comme il a une immense lucidité qui lui permet non seulement de détecter les points faibles chez les autres, mais aussi sur lui-même, il sait que ces choses lui sont néfastes. Il en a conscience et s'en agace, mais quand il s'oblige à rectifier certains comportements gênants, c'est en tombant inévitablement dans l'excès inverse (ce qui n'est pas forcément un mieux, selon l'occurrence).

À l'école, le petit (T)HPI dérange souvent, énerve parfois. Tant les instits qui se trouvent désorientés face à un élève aussi hors cadre, que les autres enfants qui ressentent quelque chose de non habituel, de non conforme, sans pour autant parvenir à identifier ce qui diffère ou ce qui cloche chez lui. Il laisse rarement indifférent.

Chaque soir les devoirs peuvent devenir une épreuve redoutée, que l'enfant appréhende certainement tout autant que ses parents, si ce n'est plus. Elijah ne tolérait que très difficilement d'avoir à se replonger dans ce qu'il avait déjà intégré dans la journée. Pour lui, revoir une leçon ou un exercice était du temps perdu (sur ses passions). Il se braquait, s'opposait, criait, tapait des pieds et mettait toute son énergie à me démontrer leur inutilité.

Ne pas céder. Pendant que votre jeune zèbre gesticule devant vous en plaidant sa cause avec fureur, vous repensez à vos lectures sur la nécessité d'apprendre à travailler et à fournir des efforts. Là encore, vous mettez en place différentes stratégies pour amadouer votre jeune surdoué et l'amener en douceur à accepter ce moment qui lui semble injustifié (et donc inacceptable, puisque sans fondement logique, selon lui).

Ce n'est pas facile tous les jours, car ce qui fonctionne un soir se révélera inefficace le soir suivant. Ce petit exercice de funambule présente néanmoins un sacré avantage : cela force l'inventivité. Essayer chaque soir de trouver comment faire passer l'idée qu'il faut faire ses devoirs, qu'il n'a pas le choix, même si ça lui semble extravagant et inutile. Cent fois sur le métier vous remettez votre ouvrage.

La rentrée en CE2

La rentrée en CE2 fut tout aussi merveilleuse que l'année de CE1. Elijah avait encore une fois une enseignante parfaite, sans doute à ce jour encore sa préférée, toutes années confondues. D'une grande tendresse avec ses élèves, Béatrice Bompard débordait de patience, il émanait d'elle une philanthropie assumée. C'était un plaisir pour Elijah de se rendre en classe malgré l'ennui en termes d'apprentissage qui se faisait de nouveau sentir : la gaieté de cette instit le motivait, suffisant à lui rendre la vie belle. Il excellait partout, sans effort.

Jusqu'au jour où, courant septembre, contactés par une équipe télévisée, le compte à rebours des jours insoucians fut initié. Un reportage sur les enfants intellectuellement doués était en préparation pour le Journal de 20 heures d'une grande chaîne. Et alors que je déclinais l'invitation à participer, comme je le faisais toujours pour ce type de demandes qui m'arrivaient régulièrement, la journaliste qui m'avait appelée insista, comme cela m'arrivait tout aussi souvent. Elijah, comme à son habitude à l'écoute de ma partie de la conversation, entendit mes (grandes) réserves quant à être filmés, ayant toujours été persuadée qu'exposer un jeune enfant représentait une part certaine de risque, aux conséquences possibles non maîtrisables. À ces mots, mon garçon comprit qu'il s'agissait d'un projet de sujet pour la télévision, et m'adjura d'accepter. Du haut de ses 7 ans, il trouvait la perspective de recevoir à la maison un caméraman fascinante, il avait envie de voir de près un tournage, d'y prendre part. De

son côté, la journaliste fit valoir que le sujet serait court, et donc le risque minime. Promettant à mon interlocutrice d'y réfléchir, je lui proposai que l'on se recontacte plus tard, pour me laisser le temps de clarifier mes idées.

Tant et si bien que la décision fut prise, et l'équipe viendrait nous interviewer l'espace d'une journée, le tout à la condition non négociable que ne soit pas fait mention de mon activité de blogging. Je ne voulais aucun rattachement possible entre l'identité de mon fils dans ce petit reportage et le blog déjà très connu à cette date, tenant au principe d'anonymat que j'avais toujours défendu et qui me paraissait indispensable. Cela fut accepté, même si l'équipe aurait préféré mêler ma qualité de blogueuse au sujet.

La diffusion eut lieu quelques semaines plus tard, un dimanche soir, sans que nous n'ayons vu ce qui avait été retenu dans le montage parmi tout ce qui avait été dit et filmé. Elijah était ravi du reportage et moi aussi ; la journaliste avait tenu parole, et *Les Tribulations* n'y étaient pas citées. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le lundi soir, je reçus pourtant un appel qui allait changer la donne. Quarante-six minutes passées au téléphone avec une Thérèse Manouki hystérique et à la voix tonitruante. Absolument hors d'elle et furieuse des mots exprimés par son ancien élève quant à son ennui délétère durant cette année de grande section, elle a une fois de plus démontré ce jour-là, par l'agressivité de ses propos, sa méconnaissance et son désintérêt envers les enfants intellectuellement doués.

Initiant la conversation avec moi en traitant littéralement Elijah d'affabulateur, il était à ses yeux inadmissible qu'il ait pu décrier à l'écran son enseignement et exprimer son besoin de faire plus, ne se montrant inquiète que d'une chose, la mauvaise publicité qui lui

était faite ! C'était tout ce qui lui importait, me le répétant à plusieurs reprises : « Que vont penser les parents voulant scolariser leur enfant dans ma classe ? » alors même qu'aucun nom n'était bien entendu cité dans le reportage.

Cerise sur le gâteau, la dame confessait n'avoir pas vu le sujet. On lui avait rapporté qu'Elijah et sa mère disaient du mal d'elle, mais elle n'avait pas ressenti le besoin de voir le sujet avant de bondir sur son téléphone. Et lorsque je m'étonnai de cette célérité à commenter quelque chose qu'elle n'avait pas même constaté par elle-même – d'autant plus inopportun de la part d'une sexagénaire toujours très prompte à rappeler aux parents délégués qu'il fallait s'abstenir d'émettre des jugements de valeur –, elle répondit qu'elle ne prendrait pas la peine de regarder ce *replay*, se drapant dans sa dignité.

C'était une autre manière d'occulter les spécificités de ce petit élève intellectuellement précoce. J'eus beau lui expliquer que, même si cela était déplaisant à entendre pour elle dans ce sujet, c'était bien la réalité que lui avait vécu au plus intime de son être, que nous avions vécu, en famille, et dont je n'avais eu de cesse de lui faire part cette année-là. La durée de l'altercation avait permis au petit garçon de venir me tourner autour dès qu'il eut repéré qui était au bout du fil ; il avait, malgré mes gestes répétés pour l'amener à quitter la pièce, assisté à tout ou partie du vif échange.

Les ennuis ont alors immédiatement commencé pour Elijah : crises de panique s'exprimant d'abord par de sévères angoisses, rapidement aggravées par des accès d'hypocondrie menant systématiquement à l'idée qu'il allait mourir. J'avais bien remarqué que les malaises étaient toujours concentrés autour de l'école, mais à un moment donné, les angoisses ont aussi débordé sur la vie familiale, les crises prenant une telle ampleur que même des activités très attendues depuis longtemps par mon garçon viraient au cauchemar.

Ces moments de panique et ces inquiétudes se sont installés, les troubles devenant envahissants jusqu'à s'étendre et finir par un enchaînement de crises à tout-va, empêchant toute vie coutumière. Il avait toujours eu une tendance « Malade imaginaire à rayures » comme je l'écrivais à l'époque sur le blog, s'imaginant volontiers à l'article de la mort pour un rien. Mais ce que nous vivions était inédit : plus un jour ne se passait sans qu'il ne soit persuadé d'avoir quelque chose de grave. Il avait développé des TOC de propreté et des peurs irraisonnées d'être empoisonné par la nourriture. Cela allait de la hantise de la crise cardiaque à l'effroi à la suite de l'attaque potentielle de champignons tueurs dans la cour de l'école. Sans oublier la psychose pendant deux heures sur la mort lente arrivant par asphyxie... elle-même causée par un bout de Kleenex hypothétiquement avalé, après avoir été appliqué sur une gencive qui saignait. Nous étions confrontés à deux ou trois cas dans la même journée, sans parler des malaises vagues et envies de vomir dans l'établissement.

Je ne remercierai jamais assez Arielle Adda qui nous a été d'un immense secours en ce moment douloureux. Elle a permis à distance, en écoutant le déroulé des faits, d'identifier la cause de toutes ces manifestations de mal-être chez notre fils et de pouvoir l'aider à y mettre un terme avant que les dégâts ne soient trop importants. Par ses foudres, la directrice avait non seulement ravivé les souffrances, encore à vif, de l'année de grande section mais, pire encore, elle avait verbalisé de manière excessivement brutale l'interdiction qu'elle faisait à Elijah de dire ce qu'il avait vécu et ressenti, lui défendant d'exister, comme de se montrer dans sa différence et sa singularité. Il a donc inconsciemment, de manière toute aussi forte, manifesté cette peur de se voir supprimé de la surface de la Terre. Il me dira d'ailleurs à propos d'elle : « Chaque fois que je la vois, j'ai le cœur qui se serre. J'ai l'impression qu'elle veut détruire mon esprit et mon imaginaire. » Or, il la voyait en permanence à l'école.

Les conseils avisés de madame Adda nous avaient décidés à ne pas attendre la fin de l'année, comme nous l'avions envisagé, pour procéder à un changement d'environnement scolaire. Il devenait urgent de réagir, Elijah ne s'alimentant plus guère et ayant perdu presque 4 kilos en moins de six semaines, sur un poids de 26 kilos au départ. Il ne faut jamais méjuger du pouvoir de nuisance de certaines personnes, qui plus est sur un enfant, un être typiquement émotif et intimidable. Plus encore quand il s'agit d'un enfant intellectuellement doué, dont la sensibilité est à fleur de peau, et la réactivité très forte.

L'inscription dans la nouvelle école a été faite en catastrophe, comme un sauvetage qui ne laisse pas le choix des détails, l'essentiel étant d'agir rapidement. Les vacances scolaires arrivant à grands pas permettraient à Elijah de tourner la page, de se reposer et de tenter de reprendre du poil de la bête pour poursuivre le restant de son CE2 plus sereinement.

Ce n'était à proprement parler pas un nouvel établissement, puisqu'il y avait passé ses trois premières années de maternelle. L'école était toujours petite, mais désormais scolarisé en dernier cycle, cela n'avait plus d'importance à vrai dire. Et, chose miraculeuse pour lui, Marie-Anne Damin, à la tête de la nouvelle ancienne école, nous assura, alors que nous lui retournions les documents d'inscription, qu'Elijah aurait un accès décroisé à tout le cycle 3, de manière à pouvoir faire, s'il le souhaitait, les trois années théoriques (soit le CE2, le CM1 et le CM2) réduites en deux. Cela ne compensait pas l'éternel regret d'avoir dû laisser madame Bompard, si agréable et paisible, mais c'était néanmoins une belle consolation.

Après une fin de premier trimestre éprouvante sur le plan émotionnel et physique, la reprise dans la classe multiniveaux s'était faite avec un Elijah fragilisé et méfiant, ayant du mal à se montrer naturel

lorsqu'il était devant les adultes. Mais cela se passa bien dans l'ensemble, et il fut globalement bien accueilli, avec une enseignante mobilisée et active dans sa manière de l'accompagner.

Les troubles et les maux divers avaient soudainement cessé après le changement d'école, et c'était bien sûr un énorme soulagement pour toute la famille. Même si des séquelles (comme un manque d'assurance et une nervosité vis-à-vis des encadrants) sont restées apparentes de longs mois, cela nous avait confortés dans ce choix. Changer un enfant d'établissement en cours d'année amène des tracasseries. Il faut pouvoir le faire logistiquement parlant, et ne serait-ce que trouver une nouvelle école qui accepte de l'accueillir peut être un parcours du combattant. C'était pourtant la seule option envisageable afin qu'il se porte de nouveau bien, et nous n'avons jamais regretté cette décision.

Sur le plan scolaire, son admiration pour son ancienne maîtresse avait permis de sauver les meubles et de maintenir le cap, malgré la traversée de cette zone de perturbations. Son bulletin était élogieux, mais la suite du CE2 se révéla irrévocablement comme une interminable redite du CE1. Le temps redevenait très long. Les semaines défilaient et le quotidien reprenait une allure plate et itérative.

Devant cette lassitude, un enseignant spécialisé était venu le rencontrer à l'école pour préciser ses besoins en termes d'apprentissage et permettre de cadrer au mieux avec ses aptitudes déjà acquises, dans l'optique d'un nouveau raccourcissement de cycle.

Elijah avait été enchanté de passer deux heures en compagnie d'un maître rien qu'à lui, à qui il avait pu montrer de quoi il était capable dans ce CE2 où il n'avait rien de très folichon à se mettre sous la dent. Il s'était senti valorisé, écouté et pris en compte dans ses spécificités.

Fut alors décidé, puis officialisé par l'institut devant la classe entière, qu'Elijah serait à partir de la rentrée suivante avec les CM2, escamotant à nouveau l'année d'un cycle. Après avoir sauté le CP, il allait faire de même avec le CM1, réalisant les cinq années de primaire en trois ans.

Les surdoués, des clichés à la querelle des termes

Le surdouement, comme tout phénomène célèbre, semble familier. Et dès lors que chacun en a aujourd'hui vaguement entendu parler, les opinions forgées sont délicates à remanier. « Pauvres gosses, la précocité n'existe pas » ; « Je suis contre les sauts de classe » ; « Des bêtes de cirques » ; « Le QI n'est qu'une question d'entraînement » ; « Des têtes à claque qui mériteraient d'être baffées » ; « Protégeons-les de leurs parents orgueilleux » ; « Surtout des handicapés de la vie »... Voilà un bref aperçu des phrases d'anthologie que l'on peut lire par dizaines sous les articles ayant trait au haut potentiel publiés sur les pages Internet des magazines, et ou encore *via* les réseaux sociaux à l'occasion de reportages télévisés. Elles reflètent l'ambivalence qui règne dans la relation à la douance, sujet qui subjugué autant qu'il agace, contribuant à instiller le rejet et le scepticisme ordinaires, terreau de la souffrance et du mal-être des personnes surefficientes.

D'aucuns ont quelquefois la sensation d'un envahissement, d'une multiplication dans les médias de tous bords de sujets donnant la parole aux surdoués. Il est fréquent d'entendre çà et là des gens, las de voir fleurir dans leur entourage des flopées de petits EIP, être d'avis que ces histoires de précocité ont bon dos. Ne seraient-ils pas tout bonnement des enfants-rois mal élevés, mal cadrés et capricieux à qui l'on passe tout et l'on ne sait dire non ? Dans l'imagerie d'Épinal, un surdoué est en fait un prodige, une entité rare et supérieurement

intelligente, brillante en tous domaines. Il est un être infaillible qui ne connaît pas l'échec, la réussite vient à lui presque comme par magie. Nulle place dans ce croquis pour l'hyperémotivité et pour l'affect, seul l'intellect froid et pragmatique y trouve sa place.

Ces figures réductrices adoptées par automatisme constituent une terrible injustice à l'encontre de ces personnes décalées, qui n'ont pas choisies de l'être. Enfants comme adultes, elles souffrent de ces incompréhensions quotidiennes et répétées, de ces jugements rapides mais aussi dénués d'empathie et d'humanité. Comment pourrait-il en être autrement quand les intéressés se sentent en totale contradiction avec cette description sans complaisance dans laquelle ils ne se reconnaissent pas un instant ?! Se trouvant moyens en tout, pour ne pas dire nuls dans d'innombrables domaines, et culpabilisant aussi de faire mentir ce haut QI censé déterminer un aussi haut niveau de performance, en parfaite proportionnalité. Ils se lamentent en croyant être passés à côté de leurs ambitions d'enfant et avoir renoncé à leurs rêves. Ils ont continuellement l'impression d'être un extraterrestre oublié sur Terre par leur vaisseau, avec presque l'envie de ne plus bouger jusqu'à ce que ce dernier s'en rende compte et revienne fissa les chercher, ne comprenant pas vraiment le sens du monde qui les entoure et n'arrivant pas forcément à y trouver une place.

On les perçoit comme imbus de leur personne, pédants, usant délibérément de mots complexes dans le but de rabaisser et d'humilier les autres avec un plaisir malsain. Alors qu'ils passent leur temps à se remettre en question, à se déprécier et à douter, de tout, et plus encore d'eux-mêmes, à tenter de comprendre tous ces codes qui leur font tellement défaut, et à analyser encore et encore, de façon quasi obsessionnelle, des échanges ayant pris une tournure qu'ils n'avaient pas vu venir et qui les ont fait se sentir plus anormaux encore.

« Qu'ai-je bien pu dire pour me faire rabrouer de la sorte ? » ;
« Qu'attend-on de moi ? » Voilà les questions incessantes que se posent de nombreux enfants et adultes intellectuellement doués en situation sociale courante, tout en croisant les doigts pour ne pas reproduire la faute tant redoutée, celle qu'ils n'ont toujours pas pu identifier. Ce décalage perpétuel, cette incapacité à être entièrement présent dans une conversation, dans un échange (qui, s'il n'a pas une certaine profondeur, n'aura à leur yeux qu'un très faible attrait), sans se poser alors mille questions, est éreintant, mais aussi incommensurablement énergivore pour celui qui ne peut faire autrement, parce que c'est sa nature et qu'il ne peut s'en détacher.

Ces sensations sont déjà très marquantes, même chez les plus jeunes enfants. Cela ne manque jamais de surprendre les personnes étrangères à la douance, comme si un enfant, plus encore un tout petit enfant, ne pouvait éprouver ce tourbillon de pensées et avoir conscience de cette distorsion, du fait de son âge biologique.

Il est depuis longtemps très mal vu en France de parler de « surdoué »¹, sujet brûlant s'il en est. Le seul mot, presque tabou, suscite instantanément de vives tensions : il gêne, vexe et suffit à créer un violent malaise dès qu'il est brandi. Mais il est aussi indéniablement un sujet fascinant, tant pour les journalistes que pour le grand public, devenu dans l'inconscient collectif objet fantasmagorique, comme en témoignent les tests qui pullulent sur Internet (et n'ont bien entendu aucune valeur ni validité). Il faut cependant reconnaître que ces innombrables promesses de « calcul online de QI » répondent à un

1. Utilisé dans la littérature scientifique dès 1959 par le neuropsychiatre Julian de Ajuriaguerra dans son *Manuel de psychiatrie de l'enfant* publié aux éditions Elsevier-Masson.

rêve inavouable, que beaucoup nourrissent en leur for intérieur, associant dans une vision romanesque le haut potentiel intellectuel à une réussite facile et sans effort ; en un mot : idyllique.

Cet attrait explique par ailleurs que le public raffole des articles et des reportages dans lesquels sont placardés les prétendus QI de telle célébrité ou telle figure des arts ou des sciences. Et le champ est large, d'Amadeus Mozart à Britney Spears en passant par Léonard de Vinci ou George Clooney. Je ne compte plus le nombre de fois où les médias font référence au QI de 160 d'Albert Einstein pour lui comparer des enfants sur des phrases aberrantes du type : « À 4 ans, elle a déjà un QI de trois points supérieur à celui d'Einstein. » C'est une double erreur, puisque cela laisse planer l'idée (foncièrement fausse) que le score de QI est exponentiel (il/elle a déjà tant de QI à 5 ans, donc à 10 ce sera encore plus...), mais en plus pour la bonne raison qu'Einstein n'a jamais passé de son vivant de test d'efficacité intellectuelle ! Alors d'où sortent ces scores posthumes ? Eh bien, la mode de ces inventaires trouve son origine en 1926 avec les travaux du Dr Catharine Morris Cox. La collaboratrice du célèbre Dr Lewis Terman, connu pour sa très vaste étude longitudinale de près d'un siècle sur des sujets surdoués, avait alors eu l'idée d'utiliser les éléments biographiques sur l'enfance de personnalités et leurs réalisations ou écrits pour quantifier, a posteriori, leur QI apparent : conception simpliste basée sur une notion d'accomplissement.

Dans notre société, il est permis de faire état de ses talents sportifs, musicaux ou même artistiques. On prévoit d'ailleurs des parcours spécifiques pour répondre aux besoins des enfants talentueux et investis dans ces différents domaines et on ne voit rien de gênant ou de malsain à ce qu'un jeune passionné par le football ou le violon le pratique autant qu'il/elle le souhaite afin de s'améliorer. Les gens ne

se sentent pas fragilisés par la différence entre leurs capacités et celles de ceux qui excellent dans les domaines sportifs, artistiques, musicaux. Dans ce cas précis, ils sont même admiratifs, et il ne leur viendrait pas une seconde à l'esprit de remettre en cause cette facilité, ou cette aptitude supérieure, peu importe le nom qu'on lui donne. Ils l'acceptent, la valident, la soutiennent. Ils ne tergiversent pas sur la question du « pourquoi la bonne fée du ballon ou du violon s'est-elle penchée sur le berceau de ce petit ? » ou de l'injustice de ce talent inaccoutumé.

En revanche, il en va différemment pour les habiletés cognitives : avoir des prédispositions intellectuelles, et surtout en faire état, est immédiatement vécu comme une attaque directe envers les capacités... des autres. Dès que l'on touche à la notion d'intelligence, on touche à l'orgueil, et cela froisse les esprits qui se sentent d'emblée attaqués, voire rabaissés. Parlez d'« aptitudes supérieures » sur le plan intellectuel, et vous croulerez sous les remarques acerbes et les remises en cause. Très souvent perçu comme s'opposant directement au concept d'égalité des chances cher à l'Éducation nationale, et par voie de conséquence représentant aux yeux de certains une réelle forme de menace, le haut potentiel intellectuel dérange et met en péril de cette utopique égalité.

Aussi, au fil des années, les expressions s'y rapportant se sont multipliées, se devant d'être les moins offensantes pour avoir une chance d'être acceptées sans heurts, donnant naissance à un dédale de termes jusqu'à créer malencontreusement un embrouillamini. On s'évertue depuis des décennies à trouver la meilleure manière d'éviter, de contourner soigneusement l'étiquette taboue avec la ferme volonté d'afficher ce qui n'entraînerait pas une levée de boucliers.

C'est le rapport Delaubier¹, rendu en janvier 2002, qui finit d'asseoir l'utilisation officielle sur le plan scolaire et par défaut (utilisation d'ailleurs annoncée comme provisoire à cette époque) de la locution « intellectuellement précoce ». Il fut rédigé à la demande de Jack Lang, alors ministre de l'Éducation nationale, sous la pression conjuguée des associations de parents d'enfants intellectuellement doués et du psychologue niçois Jean-Charles Terrassier (qui, à cette époque, accusait plus de trente années d'une infatigable obstination à attirer par tous moyens l'attention du ministère sur la question des enfants à haut ou très haut QI).

Il fut le créateur en 1971 de l'actuelle ANPEIP (Association nationale pour les enfants intellectuellement précoces), préférant dès 1986, sur les conseils avisés de René Monory, alors ministre de l'Éducation nationale, la dénomination de « précoce » à celle, trop marquée, de « surdoué ». Le psychologue trouva l'idée d'autant plus séduisante qu'il avait déjà usé de ce terme dans son premier ouvrage *Les Enfants surdoués ou la précocité embarrassante* paru en 1981 aux éditions ESF. Il y accola le qualificatif « intellectuelle ».

Le ministère, voyant sans doute là un moyen d'apaiser les esprits, alors qu'il faisait un tout premier pas vers une reconnaissance officielle de la douance et des besoins spécifiques de ces enfants hors norme, a donc consacré en janvier 2002 l'expression « enfants intellectuellement précoces », livrée avec son sigle EIP, pour désigner ceux que l'on appelait jusque-là couramment, et avec moult préjugés, les « enfants surdoués ».

1. Le « rapport Delaubier », du nom de l'inspecteur académique Jean-Pierre Delaubier, auteur de ce tout premier texte français prenant en considération les enfants intellectuellement doués et leurs besoins particuliers. Document à retrouver sur <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2010/01/06/les-differents-rapports-officiels-francais/>

Le problème est justement que ce consensus n'a jamais été, et que les polémiques idéologiques n'ont jamais cessé. De plus, nous sommes nombreux à estimer que l'utilisation d'« intellectuellement précoce » n'est pas des plus heureuses, encore moins lorsqu'elle est raccourcie, comme c'est très souvent le cas, en « précoce ». Le vocable ayant la faveur des autorités françaises est trompeur, laissant entendre que l'enfant est :

- forcément en avance. Or, s'il y a des enfants intellectuellement doués qui lisent par exemple très tôt et seuls, il en existe aussi des tas qui apprennent à le faire traditionnellement au CP. La douance ne se traduit pas nécessairement par une rapidité d'exécution ou un empressement à grandir ;
- momentanément plus avancé que ses camarades dans les apprentissages, et que ceux-ci le rattraperont tôt ou tard. Cette idée impliquant de fait un sentiment de fugacité et, par voie de conséquence, un état qui ne perdurerait pas dans le temps chez l'élève, qui deviendra adulte.

Petit détail qui finit à mes yeux d'égratigner l'expression : elle prend une allure parfaitement absurde, pour ne pas dire risible, lorsque ces enfants grandissent (ce qui se produit inéluctablement). Comme je l'ai souvent précisé à des journalistes peinant à définir où et quand prenait fin cette précocité : on naît et on est ainsi ! On le reste jusqu'à son dernier souffle. Pour autant, parler d'adulte précoce, comme de précocité intellectuelle à 30 ou 40 ans, voire de vieillard précoce n'est décemment pas imaginable.

De ce manque d'assentiment atour de l'expression « (intellectuellement) précoce » a découlé pléthore d'appellations et de sigles, mis en avant avec plus ou moins de succès selon les époques, les circonstances ou les modes.

Tous réputés remplacer l'émblématique « surdoué », on trouve parmi les plus répandus :

- à haut potentiel intellectuel, à haut potentiel, à très haut potentiel intellectuel (souvent abrégés en HPI, HP, THPI), qui ont le mérite de mettre en relief le fait qu'il s'agit bien d'un potentiel. De mon point de vue, ces trois ensembles sont les plus justes, mais des voix s'élèvent encore pour dénoncer un aspect péjoratif en lien avec une insinuation de sous-réalisation, et donc une attention, véhiculée par ces termes, qui ne serait pas suffisamment positive ;
- à haut **QI**, généralement à partir de 125/130 points sur échelle de Wechsler, à très haut **QI**, à partir de 145 points (abrégés en **HQI**, **THQI**), des expressions apparaissant quelque peu réductrices ;
- doué, amputé du préfixe sur-, qui retrouve une forme d'acceptabilité ;
- zèbre, label créé par la psychologue avignonnaise Jeanne Siaud-Facchin lorsqu'en 2002 elle publie son premier livre. Il n'est qu'un strict synonyme de « surdoué », rien de plus, rien d'autre.

Parmi les désignations plus confidentielles, on peut lire :

- guépard¹, de la romancière américaine Stephanie Tolan ;
- sentinelle, du pédopsychiatre Olivier Revol ;
- surefficient intellectuel (ou encore surefficient mental) ;
- PESM pour Personne encombrée de surefficiency mentale ;
- APIE, acronyme trouvé par l'ancien enseignant Jean-François Laurent pour Atypique personne dans l'intelligence et l'émotion ;

1. La romancière américaine pour enfants Stephanie S. Tolan a écrit en 1996 un texte métaphorique, devenu célèbre dans le monde entier, sur la douance : *Is It a Cheetah?* (Est-ce un guépard ?) <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2009/06/12/is-it-a-cheetah-est-ce-un-guepard/>

- hyperphrène ;
- HN pour Hors norme.

Ce sont autant de mots convergeant vers une même réalité, pour ne décrire qu'un seul état : le décalage des personnes intellectuellement douées, quel que soit leur âge.

Dernier acronyme ayant nouvellement fait son apparition : BIP, pour Besoins intellectuels particuliers, avec des établissements parlant plus volontiers d'enfants BIP, d'élèves BIP ou de classes BIP. Non seulement je ne suis pas convaincue que cet énième terme constitue une avancée, surtout employé dans l'enseignement qui connaît encore mal la réalité des enfants surdoués et se retrouve de fait enseveli sous une montagne de sigles, mais la sonorité de l'acronyme pose véritablement question : *biiip*, comme le bruitage de censure masquant un gros mot, ou une pensée dérangeante ? Comme un aveu d'impuissance à nommer et à reconnaître ces enfants ?

Il me semble qu'au bout du compte, la surabondance lexicale visant à prendre de la distance avec la connotation élitiste de surdoué sème le désordre et en vient à être contre-productive. Il faut bien reconnaître qu'il y a de quoi se noyer dans cette démesure de mots et d'abréviations. L'encombrement de terminologies dont elle est victime est à mon sens révélateur d'un incontestable malaise engendré par la douance, au point que l'on cherche par tous moyens à rendre la plus discrète possible, au risque de parfois la désavouer. Chaque nouvelle expression ne fait que surajouter à la confusion existante. Au lieu de fédérer et d'apaiser, cette débauche de mots est même parvenue à laisser penser à certains, ou à renforcer la croyance consistant à voir des différences entre surdoué et précoce, entre (T)HQI et zèbre, entre EIP et surdoué, etc. De par leur grande disparité et surtout leur luxuriance, je crois qu'ils ne simplifient pas la lecture du sujet pour la

majorité du public, et qu'il est parfois plus simple d'appeler un chat un chat. Et donc un surdoué un surdoué !

De mon point de vue, le complexe dont nous souffrons tous, adultes concernés et/ou parents d'enfants intellectuellement doués, en maniant avec précaution ces termes, marchant continuellement sur des œufs afin de ne pas télescoper les susceptibilités éventuelles, ne rend pas service à la cause. Ne pas être en mesure de la nommer est aussi une manière de nier qu'elle existe. À titre personnel, aucun de ces synonymes ne me gêne. J'ai mes préférences, bien sûr, mais je peux tous les employer indifféremment dans une conversation ou un échange sans éprouver le moindre embarras. Ces querelles sémantiques comme le terme retenu par le ministère me semblent annexes et m'importent peu, à vrai dire, ou en tout cas bien moins que le fait de m'assurer de la réelle et durable compréhension de mon interlocuteur lorsque j'en parle.

Il est en revanche impératif de les distinguer de qualificatifs tels que « prodige » ou « génie » qui peuvent induire d'inquiétantes méprises. Ils se rapportent à des cas tout à fait spéciaux d'individus dont le talent s'affirme sur un plan ou dans un domaine d'excellence ciblé, n'ayant pas nécessairement des aptitudes intellectuelles entrant dans la définition du surdouement.

Je voudrais enfin rassurer les lecteurs et apporter une clarification élémentaire, et néanmoins précieuse : le surdouement n'est pas une maladie ! Ce n'est pas plus une tare, ni une croix à porter et encore moins une malédiction qui nous tombe dessus ou vient assombrir le ciel de la famille entière. Rien de tout ça. Il ne faut donc pas paniquer, imaginer immédiatement le pire, avoir en tête l'image caricaturale de l'enfant précoce condamné à être rejeté de tous et maltraité. Si cela peut effectivement arriver, ce n'est surtout pas une fatalité : à nous, adultes, de nous battre pour que le monde évolue et change

son approche du haut potentiel intellectuel. Je pense qu'il devrait toujours tendre à être considéré comme une qualité, comme quelque chose de positif. Une sorte de carte Chance dans le Monopoly de la vie.

Mais attention, il n'est sûrement pas question de sentiment de supériorité, ce serait ridicule et déplacé. Seulement de prise de conscience du fait qu'il puisse s'agir là d'un avantage, à condition de l'accepter et le cultiver, et non d'un fardeau à porter à grand-peine. Plus encore lorsqu'il s'agit d'un enfant, la façon dont l'entourage (c'est-à-dire les parents, la fratrie, la famille proche mais aussi tous les enseignants et les adultes en relation avec l'enfant) va considérer la douance de l'individu conditionnera dans une grande part la manière dont celle-ci sera vécue par celui qui présente cette particularité.

Outre le surdouement en lui-même, il y a surtout la considération et l'entendement de cette particularité par l'ensemble de l'entourage. On peut infiniment souffrir d'un manque de compréhension émanant de la famille, d'un enseignant, de collègues, d'amis.

La douance constitue indubitablement une richesse, pour l'individu concerné en premier lieu, mais aussi pour l'ensemble de la société sur le long terme. Elle est cependant tristement aussi perçue, dans l'interprétation faite par les gens, comme une différence qui dérange et agace. Quand j'explique à des novices ce qu'est le haut potentiel intellectuel, je me dis toujours : « J'espère qu'on sera à la hauteur de leurs stéréotypes. » C'est donc bien les circonstances, le décalage et les malentendus qui font souffrir et engendrent des accrocs, pas le haut ou très haut QI dans l'absolu.

Fin du primaire et début de nouveaux combats

Nous sommes fin janvier, peu avant les vacances. Elijah, 8 ans, est en CM2 depuis le premier jour de septembre. Tout se passe très bien après cette première moitié d'année scolaire après le saut du CM1 qui s'est fait avec autant de fluidité et de naturel que celui du CP deux ans plus tôt. Monsieur Etcheverry, son instit cette année, me fait savoir à la sortie des classes qu'il souhaiterait que l'on se rencontre un soir en présence du petit, pour faire le point. J'accepte, bien entendu, laissant de gaieté de cœur à l'enseignant le soin de fixer la date qui lui siéra le mieux. Madame Damin, la directrice, se joindra à nous, me précise-t-il.

Le loustic se sent tellement bien cette année : il a enfin un vrai ami, avec qui il aime partager plein de choses, qu'il invite et chez qui il va dormir quelquefois. Cela rend les journées d'Elijah plus douces, l'ennui à l'école moins pesant. Même le petit Brice est devenu doux et amical, passée une période de défiance vis-à-vis du surdoué qu'il avait vu peu avant son retour précipité dans cette école, sur l'écran de sa télé. Lui qui l'avait pris en grippe l'an dernier a fini par l'apprécier au bout de quelques mois.

Elijah est idéalement à l'aise parmi ses camarades, comme un poisson dans l'eau. On ne peut d'ailleurs pas le distinguer des autres

enfants en fin de primaire, il est grand et se fond dans le décor. De mon côté, je savoure ces moments de bonheur simple, les premiers finalement depuis quelques années rock' n'roll.

La question du choix du collège s'est posée depuis fin octobre dernier. Dans le privé, on ne perd pas de temps ! L'année est à peine entamée que l'on planifie déjà les inscriptions futures. Celui qui ne se plie pas à cet absurde jeu sera inexorablement laissé sur la touche, dénommée liste d'attente. Avec l'accord de Marc Etcheverry, le zébrillon et moi avons par conséquent rencontré durant les vacances de la Toussaint la chef d'établissement du collège privé qui était en lice, avec le collège public du secteur, pour le passage d'Elijah dans le monde du secondaire. La dame, aux allures de cadre sup' branchée, arborait son plus beau sourire pour nous recevoir dans son vaste bureau.

J'étais inquiète de cette rencontre, même si je n'en avais rien dit à mon fils. Je redoutais de tomber sur quelqu'un de fermé, de désagréable, voire d'ouvertement hostile à ses deux années d'avance. Tous les parents d'enfants intellectuellement doués connaissent cette fébrilité à la perspective de devoir – de nouveau – repartir au combat : savoir encaisser avec flegme et courtoisie les petites phrases narquoises ; réfuter patiemment, une à une, un contingent d'idées reçues¹ ; ne pas faillir devant la moue circonspecte de son interlocuteur, subtil mélange de « allez, encore une nouvelle mode » et de « un parent de plus convaincu que son enfant est un génie ». L'entretien me semblait s'être très bien passé. En habile commerciale, la principale avait su trouver les arguments pour me rassurer, mettant

1. Voir mon billet « Florilège d'idées reçues sur les EIP » :

<http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2015/06/30/florilege-didees-recues-sur-les-enfants-intellectuellement-precoces/>

en avant une connaissance accrue des intelligences multiples¹. Dans ces conditions, j'étais tout ouïe. Nous regagnâmes tous deux le parking, la tête pleine de promesses. Elijah tenait dans ses mains une flatteuse brochure d'une quarantaine de pages sur papier glacé, vantant les mérites de ce qui deviendrait son lieu d'apprentissage l'an prochain ; moi, délestée d'un chèque pour avance de frais de scolarité et frais de dossier plutôt conséquents.

Nous voilà réunis un lundi après la classe, Elijah, monsieur Etcheverry et moi autour d'une minuscule table ronde, dans un réduit servant habituellement au rangement des accessoires de peinture et d'arts plastiques. Les chaises, aussi étroites que basses, sont proprement inconfortables pour quiconque a dépassé 1,30 mètre. Je perçois de l'électricité dans l'air, sans parvenir à en identifier immédiatement la raison. L'institut me dit que nous attendons la directrice qui termine sa séance de soutien avec un groupe, et je décèle chez lui une gêne, un évitement du regard.

Après quelques minutes d'attente silencieuse passées dans une drôle d'ambiance, Marc Etcheverry se décide à sortir de sa sacoche défraîchie une série de feuilles annotées de rouge. L'homme a déjà une bonne trentaine d'années d'activité derrière lui et a commencé à l'époque où l'on parlait encore d'instituteur, avant de préférer l'expression « professeur des écoles ». Il étale alors en éventail devant moi une série de contrôles et me lance :

— *Je vous laisse parcourir les évaluations d'Elijah en attendant que madame Damin se joigne à nous.*

1. Officiellement théorisées en 1983 par le docteur en psychologie états-unien Howard Gardner, et largement évoquées dès 1975 par le biologiste et entomologiste français Rémy Chauvin : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2012/05/20/les-surdoues-interview-de-remy-chauvin-document-ina-1975/>

Je feuillette l'ensemble avec joie, n'ayant plus vu le moindre résultat de mon fils depuis décembre, à la remise du bulletin en fin de premier trimestre. Effectivement, le credo de cet enseignant était que les élèves comme les parents n'avaient pas à connaître les notes attribuées avant la remise du relevé final. Ainsi, les enfants n'avaient jamais aucun retour sur leurs contrôles, pas plus que sur la qualité de leur travail, ni accès aux observations pourtant laissées par leur maître sur leurs copies, avant la fin du trimestre !

Cette situation était ô combien frustrante pour Elijah et immensément absurde et contradictoire de mon point de vue. À quoi sert une évaluation si l'intéressé ne sait même pas s'il a compris le principe étudié ou non ? Pour progresser et acquérir de la méthode, un enfant doit savoir si le travail qu'il a rendu correspond suffisamment à ce qui est attendu. De même, à quoi bon inscrire des commentaires que l'élève ne pourra pas lire avant trois mois, lorsque la classe passera à autre chose et que ce point du programme sera balayé par la suite ?

J'avais bien pointé l'irrationalité de la situation l'année précédente, mais clairement senti que l'on me défendait de briser cette omerta. D'autres parents se disaient en *off* également contre cette philosophie, pourtant personne n'avait jugé utile de se joindre à moi pour insister. Par conséquent, rien n'avait changé.

Tout en alléguant qu'il procédait ainsi depuis des années pour éviter que les enfants ne soient vampirisés par leurs résultats et n'en parlent entre eux, il faisait vérifier les fameuses notes tenues secrètes, en classe et sous les yeux de tous par toujours les mêmes élèves, aidés d'une calculatrice. De fait, il passait d'une situation théorique (à laquelle je n'attribuais aucun bienfait mais qui pouvait se défendre) dans laquelle les élèves étaient privés de leurs résultats, à une situation

tangible où trois favoris recomptaient les points sur les interros de l'ensemble de la classe. Cela suscitait légitimement des grincements de dents parmi certains enfants, relevant à juste titre une profonde injustice. De cette situation ubuesque découlaient chez d'autres un chantage organisé (« Je connais ta note en maths, si tu fais ça, je te la donnerai ») et un paquet de moqueries officieuses : « Matis a eu 5/20 en français. » Alors même que le Matis en question n'avait pas eu le droit de connaître sa note, la moitié de la classe se moquait pourtant de lui.

Passées en revue les notes d'Elijah (excellentes dans une écrasante majorité), je lève la tête du tas de copies et m'adresse à ce dernier, avec un sourire, le félicitant d'avoir fait du bon travail. Monsieur Etcheverry reste muet et arbore une expression fermée que je ne parviens absolument pas à décrypter sur l'heure, mais qui présage de quelque chose de trouble. Je ne suis pas très forte en expressions faciales, l'équipe du CRA¹ me l'avait effectivement confirmé. Dans des situations comme celle-ci, je réalise combien je suis à côté de la plaque.

La directrice arrive essoufflée. Les excuses de rigueur présentées, la réunion débute solennellement, et la parole est immédiatement prise par l'instit. Se tournant vers Elijah, il demande sur un ton peu engageant :

— *Comment te sens-tu dans la classe ?*

— *Bien !*

Je comprends que Marc Etcheverry attend pourtant autre chose, et que cette réponse est loin de le satisfaire. Mon fils m'apparaît inquiet,

1. Les CRA sont les Centres de ressources autisme, présents dans toute la France pour délivrer diagnostics, informations, prises en charge de tout ce qui touche au continuum autistique.

sûrement tracassé par ce silence assourdissant qui plane dans la pièce. Il n'ajoute rien de plus. Je me dévoue alors et expose en toute sincérité qu'il baigne dans son jus cette année et me paraît vraiment très heureux, essentiellement du fait de l'amitié née dans la classe multiniveaux (du CE1 au CM2). L'enseignant balaie d'un revers de main mes mots et poursuit l'enquête :

— *Mais toi, tu t'entends mieux avec ceux du CE1, du CE2, du CM1 ou du CM2 ?*

Décontenancé, le garçonnet bafouille :

— *Avec les CM2 puisque ce sont tous mes amis !* (avec qui il passait ses journées de manière exclusive).

S'ensuit un bombardement de questions visant à faire dire à Elijah qu'au fond, il aimerait tout autant être complice avec les CE2, voire les CE1, s'il en avait le choix. Cela signe définitivement la volte-face du professeur des écoles, changement d'attitude aussi subit qu'incompréhensible pour moi.

La tournure belliqueuse prise par cette réunion me fait l'effet d'un coup de poignard que je n'aurais pas vu venir. C'est une petite école, à l'ambiance familiale, comme il y en a des centaines en France. L'aide bénévole des parents est ultra-sollicitée tout au long de l'année et, sans elle, il faut bien l'avouer, rien ne serait en réalité possible. Travaillant chez moi, je sais combien l'équipe enseignante apprécie que je sois toujours volontaire et disponible pour accompagner lors des sorties, des rencontres interécoles, y prendre des photos (de toute l'école, pas seulement de la classe de mon enfant), aller jusqu'à la bibliothèque, jusqu'au gymnase ou encore pour tenir les week-ends les stands des différentes manifestations qui ponctuent les dix mois de scolarité afin de récolter des fonds à destination de l'établissement.

Je me rends compte, au fil des échanges dignes d'un interrogatoire, qu'Etcheverry sous-entend, sans pour autant oser le dire clairement, que je pousse Elijah. Insidieusement, il cherche à démontrer que je lui mets la pression et que je le coache après l'école. Cet entretien censé faire le point consiste désormais essentiellement à lui reprocher sa susceptibilité et son affectivité au mépris de très bons résultats ; résultats qui, aussi surprenant que cela puisse paraître, vont jusqu'à être utilisés pour remettre en cause sa place en 6^e l'an prochain.

L'enseignant me demande ce que je pense des notes obtenues. Je réponds en baissant machinalement les yeux vers les évaluations restées éparpillées devant moi ce que j'ai déjà exprimé tout à l'heure, avant que madame Damin n'arrive, à savoir qu'ils sont plutôt bons. Que dire d'autre ? Eh bien, Marc Etcheverry en a, lui, une interprétation fondamentalement différente :

— Justement, ils sont très bons, bien qu'Elijah ne travaille pas beaucoup en classe ! Je ne le trouve pas très productif, par exemple si je donne trois exercices à faire en classe, il s'arrête au premier et refuse de faire ceux qui ont une consigne similaire. Il commet souvent des erreurs, des fautes d'inattention parce qu'il est dans la lune : tout n'est pas parfait, mais il estime quand même avoir compris. Et pourtant, le moment venu, il a toujours d'excellents résultats... Il se passe donc quelque chose le soir, quand il rentre, entre le jour où on a travaillé sur la leçon et le jour du contrôle.

À mots couverts, sans avoir le cran de tout à fait le formuler, il est assurément persuadé que je fais suer sang et eau à mon fils dans le but de brusquer un apprentissage qu'il décrète trop insuffisant et léger pour lui permettre d'obtenir, à lui seul, ces très bonnes notes. Si la colère n'était pas si grande en moi à ce moment précis, je crois que j'écarterais de rire à l'image de mon fils que je ferais bosser en claquant un fouet sur le parquet de sa chambre. Lui n'en fout pas une, malgré ses deux sauts de classe, et n'attend avidement qu'une

chose : pouvoir enfin entrer au collège pour faire des sciences dans le labo que nous avons découvert lors des portes ouvertes de novembre.

J'observe Elijah et constate qu'il a les yeux embrumés par des larmes qu'il cherche à contenir, pendant que son professeur égraine tout ce qui ne va pas, selon lui. Absolument tout est retourné à l'envi contre son petit élève, médusé. De la plus insignifiante peccadille, comme le manque de portée de sa voix lorsqu'il lit en classe ou récite une poésie, jusqu'à prétexter maintenant la nécessité d'un « surentraînement » (rien que ça ! C'est nouveau !?...) en mathématiques où il aurait besoin de plus travailler.

Cela me fait penser au jeu de manipulation psychologique si connu aux États-Unis qu'il est passé dans le langage courant : *NIGYSOB* (pour *Now I've got you, son of a bitch*, que l'on peut traduire par « Maintenant j'te tiens, salaud »). Il a pour principe un processus graduel d'encerclement avant de porter le coup fatal en discréditant tout ce qui a été reconnu plus tôt. Ou comment se servir d'une petite erreur pour faire subir une grande punition.

Que l'on puisse m'envisager comme une maman qui tyrannise son enfant me rend malade, mais que ce schéma émane de personnes que j'imaginai connaître et que je croise tous les jours en les pensant amicales et honnêtes est insoutenable. Je prends sur moi et je souligne avec un calme olympien qu'il rechigne déjà à faire le minimum syndical à la maison (autrement formulé : les devoirs ! Elijah n'ayant pas un sens très poussé de l'implication scolaire, il se contente de meubler ses journées tout en rêvant à ce qui le passionne), alors le faire travailler... J'explique que monsieur Etcheverry se trompe sur toute la ligne et que mon enfant ne fournit absolument pas le moindre effort visible, car il n'en a sobrement pas besoin. S'il y a lieu de revoir des choses en maths, il suffit de me le dire et nous le ferons, alors, du

mieux possible (ce à quoi j'obtiens un vague « oui » en guise de réponse, comme une promesse qui s'annonce d'ores et déjà rompue).

En tout cas, je suis furieuse que mon enfant assiste à ce déferlement de bêtises et qu'il soit pris à partie de la sorte. Ce n'est pas ce que j'appelle, moi, faire le point et le laisse savoir pour mettre un terme à cette entrevue nauséabonde. Marie-Anne Damin essaie tant bien que mal de lisser les propos du professeur, d'arrondir les angles en m'expliquant qu'ils n'ont aucun doute quant à ce que j'affirme, qu'ils comprennent très bien tout ce que je m'applique à énoncer, mais que cette réunion vise simplement à réfléchir à la meilleure option pour Elijah l'an prochain.

La directrice suggère d'un air contrit l'hypothèse qu'Elijah n'entre pas en 6^e mais refasse un CM2 pour, je cite, « rester dans l'enfance une année de plus ». Parce que justement, selon elle, ils sont tous deux conscients qu'il se sent à l'aise cette année, m'expliquant avec bonhomie qu'il est joyeux.

Ah ! Il se sent bien dans l'école, il est effectivement épanoui, intégré sans souci parmi les élèves CM2 dont il a suivi l'ensemble des cours et des contrôles, il a par ailleurs 16 de moyenne générale sans se fouler... mais il est vrai que le vilain ne se montre pas captivé par les rabâchages qui balisent le primaire ou ne feint pas de bosser comme un dingue, grosse erreur de sa part, manifestement. Donc à leurs yeux, la suite logique des événements serait qu'il redouble ! Car finalement, ce n'est ni plus ni moins ce qui m'est présenté.

C'en est trop. J'ai l'impression que l'on me fait une mauvaise blague, m'attendant presque à voir fuser un caméraman hilare de l'un des petits placards, à la manière d'une boîte à clown. Suis-je donc la seule des trois adultes présents dans la pièce à avoir conservé ma raison ? Alors que j'impose la clôture de cet entretien démentiel en

me levant, j'assure à ces gens que j'ai bien entendu ce qu'ils avançaient, mais qu'il n'y aurait absolument aucun bénéfice pour Elijah à refaire un CM2 au vu de ses résultats, ses capacités et de sa maturité, qui n'avait rien à envier aux autres élèves. Demandant expressément une copie du compte rendu rédigé tout au long de l'audience par la directrice, je tourne les talons tout en entendant un timide « oui bien sûr, je vous donne ça dans la semaine », prononcé du bout des lèvres par Madame Damin.

Évidemment, je n'aurai la copie qu'après plusieurs relances, fin avril. Mais, surtout, je n'obtiendrai qu'une version édulcorée du véritable document de synthèse réalisé, lui, par l'enseignant après cette réunion. Sur celui-ci figure en toutes lettres, dans la conclusion, ce que ce dernier n'a pas trouvé le courage de formuler de vive voix : « À ce jour, nous ne souhaitons pas le passage en 6^e. » Nous ne sommes pas dans le questionnement, la réflexion et l'accompagnement bienveillant, mais à l'inverse clairement dans l'affirmation péremptoire déjà pliée. Par loyauté, il apparaissait pourtant indispensable de me le présenter, en toute transparence ; ce qui ne fut pas le cas de ces deux enseignants.

Ce rapport soulignait en outre le besoin d'être stimulé d'Elijah, mais aussi son « manque de méthode » (étrange formulation lorsqu'on la met en parallèle avec ses bulletins) et son apparence détachée, le qualifiant même de « peu réactif et souvent dans la lune » (il faut donc, pour être à sa place en CM2, être un *winner*, concerné à fond par les enjeux fondamentaux et décisifs de cette classe !?). Puis quelques lignes plus loin, l'institut se faisait psy, évoquant le besoin de s'épanouir en tant qu'enfant, mais attention, Elijah devant le faire en jouant, et non en travaillant plus. À noter qu'il était fait mention de : « Travail à la maison ? » l'élément important ici étant le point d'interrogation, qui suffisait à résumer la complète inutilité de ladite réunion.

De retour à la maison, je rassure mon fils, secoué par ce qu'il vient d'entendre, et lui promets qu'il entrera bien au secondaire en septembre prochain, car il y a tout autant sa place que ses copains de CM2. Mais si je suis inquiète et surtout perplexe du revirement énigmatique, comme des propos décousus de l'équipe enseignante, je suis pleinement déterminée à ne pas laisser passer ce qui nous a été infligé ce soir.

Du rôle et de l'utilité des référents académiques précocité

À cette heure, il est trop tard pour joindre qui que ce soit à l'inspection académique. Le matin suivant, en conduisant Elijah, je décide de me rendre brièvement dans la classe, afin que le professeur des écoles m'aiguille sur cet équivoque « souci en mathématiques » et me dise quoi revoir avec lui pendant les vacances qui approchent, comme il l'avait accepté du bout des lèvres la veille. Mais, nouvelle pirouette de sa part, le confus « oui » s'est muté en un fulminant :

— *Non, je ne vous dirai rien ! Écoutez, je ne veux pas que vous le fassiez travailler, sinon cela va désavantager les autres.*

Nous y sommes, et ça a au moins le mérite d'être (plus ou moins) franc, à défaut d'être rationnel. On retombe toujours sur ce sous-entendu tendant à insinuer qu'un enfant estampillé surdoué est en quelque sorte contraire à l'égalité des chances, telle qu'elle est en tout cas comprise par certains. Dans cet esprit, l'aider serait perçu comme du favoritisme qui pénaliserait les autres. Ce refus me conforte dans ma décision d'invoquer avec promptitude un rappel à l'ordre qui me semble ce matin tout aussi indispensable qu'urgent.

Je n'ai jamais regretté d'avoir pris contact avec Marlène Pralon, notre référente précocité. Encore aujourd'hui, peu de parents savent

qu'il y a obligatoirement un(e) référent(e) EIP¹ par académie, conformément à la circulaire n° 2009-168 du 12 novembre 2009. Les référents académiques, présentés comme les interlocuteurs privilégiés pour les parents mais aussi pour la communauté éducative (qu'ils ont pour mission de former et d'informer), représentent globalement un excellent recours en cas de conflit ou d'impossibilité de dialogue avec l'établissement scolaire. Toutefois, comme toujours lorsqu'un facteur humain intervient, on ne peut fatalement jamais être certain à cent pour cent de la réponse apportée, complexité inhérente à la nature même de chaque individu derrière une fonction.

Par-delà ces quelques dissonances et malgré les craintes de familles d'enfants intellectuellement doués quant à d'éventuelles représailles à l'encontre de l'élève, parfois à juste titre, il faut bien le dire, ou formes de ressentiment qui pèseraient sur les relations pour le restant de l'année, la saisine des référents se trouve être dans la majorité des situations d'une remarquable efficacité. Ces voies de recours sont sans doute perfectibles, mais elles ont cependant le mérite d'exister et de permettre le déblocage de centaines de désaccords.

J'avais donc eu avec soulagement madame Pralon au téléphone. Celle-ci m'avait bienveillamment écoutée, comprise et, chose très importante, réconfortée en m'assurant qu'elle ne laisserait pas ces deux personnels de l'Éducation nationale outrepasser leurs véritables attributions. Le long échange téléphonique que nous avons eu ce jour-là permit de me faire une image circonstanciée du degré de connaissances de cette inspectrice dévouée aux EIP, comme aux autres élèves dits à besoins spécifiques, quant à la cause qu'elle se

1. « *Ressources pour la personnalisation des parcours des élèves intellectuellement précoces* », sur Éduscol (qui est le portail national des professionnels de l'éducation) : <http://eduscol.education.fr/cid59724/eleves-intellectuellement-precoces.html>

devait de défendre. Ce fut une grande délivrance de constater qu'elle maîtrisait son sujet. En échange de quoi elle déplora, tout comme moi la veille, que des enseignants puissent encore tenir de pareils discours et se méprendre à ce point sur le fonctionnement des enfants intellectuellement doués.

S'étant solennellement engagée à intervenir aussi rapidement que personnellement, peu après les vacances d'hiver Marlène Pralon réaffirma effectivement auprès des personnes en cause quelles étaient les fonctions respectives d'enseignant et de chef d'établissement, rappelant avec aplomb où ces dernières se bornaient et quelles étaient leurs limites. En l'occurrence, la situation d'Elijah était indiscutablement limpide au plan administratif (il était en CM2 depuis l'entièreté de l'année scolaire, après saut du CP, puis du CM1) comme au plan scolaire. La référente académique leur signifia dès lors qu'ils n'avaient aucune prérogative pour se permettre de chercher ainsi à le maintenir en primaire, qui plus est sous d'inqualifiables allégations.

Sûrement échaudée par cette remontée de bretelles musclée, Marie-Anne Damin m'avait très poliment demandé si nous étions d'accord pour que le psychologue scolaire lié à l'école, et qui n'avait encore jamais vu Elijah (celui-ci ayant été « bilanté » à deux reprises, toujours par des psychologues libérales), le rencontre et donne son sentiment éclairé sur ce passage anticipé en 6^e, avec deux années d'avance. Elle s'était empressée de préciser, comme si elle craignait de ma part un nouveau coup de fil à la référente de l'académie, que tout cela serait fait à titre purement administratif afin que tout soit réalisé dans les règles de l'art, et que cela ne remettrait surtout pas en question le passage au secondaire. Elle avait bien intégré que ce passage ne pouvait être refusé par l'école au motif d'une opinion personnelle sans lien avec la scolarité de l'enfant. J'acceptais sans sourciller et au

fond de moi me réjouissais de cette nouvelle occasion de prouver le bien-fondé de nos demandes.

J'avais encore en travers de la gorge la peine et l'incompréhension de mon garçonnet face à l'interrogatoire désobligeant qu'il avait eu à subir au mois de février. C'était sans doute ce qui m'avait le plus affligée : qu'ils aient osé s'en prendre ainsi à Elijah, à un enfant de 8 ans, alors que rien ne les obligeait à requérir sa présence pour le malmenier de cette façon. Je n'attendais par conséquent plus qu'une chose : que l'année se termine, vite, et que nos chemins se séparent, enfin. La seule raison pour laquelle je m'efforçais de conserver des relations cordiales tenait à ma volonté de laisser vivre sereinement le restant de son CM2 à mon fils.

Yves Gonnet épousait un look pour le moins original et fantasque ! Il ressemblait bien plus à mini-guitariste de heavy metal égaré dans une école qu'à un psychologue scolaire, tel que l'on pouvait se l'imaginer. La réunion se tenait autour de la même table que précédemment, dans le même débarras, assis sur les mêmes chaises inhospitalières. À une différence près : elle ne rassemblait que monsieur Etcheverry, monsieur Gonnet et moi-même. Et, signe que la vie est parfois rieuse, il se trouve que monsieur Gonnet connaissait relativement bien la douance intellectuelle et fut à même de répondre à toutes les questions posées par l'enseignant, qui prenait maintenant grand soin à ne plus jamais risquer de croiser mon regard. À commencer par la plus importante : serait-il indiqué de maintenir Elijah en CM2 ? L'avis du psychologue fut sans appel : hypothèse aberrante. Ouf ! Enfin des propos cohérents tenus dans ce cagibi. Il écrivit de ce fait en toutes lettres dans son rapport, dont une copie me revenait, « qu'allonger d'une année ce cycle 3, brillamment effectué en deux, serait un complet non-sens pour un enfant ayant ce profil cognitif ainsi que les résultats qui sont les siens tout au long de sa scolarité ». Merci.

Durant cette radiographie, Marc Etcheverry démontra derechef qu'il n'avait définitivement pas intégré le fait que cet enfant n'avait pas les mêmes besoins ni les mêmes impératifs que la plupart des autres élèves qu'il avait vu défiler au cours de sa longue carrière. Il demanda une fois encore à monsieur Gonnet par quel miracle cet insondable élève arrivait à maîtriser ce qu'il semblait, selon lui, à peine écouter en classe. Le psychologue métalleux, trop heureux de pouvoir pour une fois développer les spécificités d'un EIP ne souffrant d'aucune perturbation associée, eu du mal à refréner son empressement. Il fit avec ferveur un topo ultra-complet sur les différentes formes de mémoires, sans négliger la manière dont elles s'activent et interagissent en elles, en particulier chez les personnes surdouées.

J'avais obtenu ce dont je rêvais, et même plus. Rien ne pouvait désormais empêcher Elijah de passer en 6^e.

La douance en grandissant

Elijah avait tant de fois été blessé, maltraité ou utilisé par l'école pour de mauvaises raisons qu'il commença à développer une dermatose inflammatoire en réponse à l'anxiété provoquée par ces rebondissements. Touché par une Pityriasis lichenoides qui s'était invité du jour au lendemain en CM2, il était alternativement couvert de plaques, puis de petites cicatrices et de squames dus à cette affection cutanée inflammatoire. Et, de mon côté, comme si nous étions liés par un fil invisible à la manière d'E.T. et Elliott¹, je manifestais pour la première fois de mon existence de l'eczéma sur les mains.

La vie d'un précoce et de sa famille est cannibalisée par les « plus » et les « autrement », cohorte d'originalités parfois perçues comme autant de loufoqueries :

- (beaucoup) plus de besoin d'être rassuré, d'être aimé et regardé avec bienveillance et positivisme, y compris par ses enseignants ;
- (beaucoup) plus de lucidité et de clairvoyance sur le monde qui l'entoure, ce qui donne des facultés de discernement qui interpellent sur les jeunes enfants et amène donc des réflexions et interrogations récurrentes, très profondes sur les raisons des conflits, des guerres, etc. ;

1. Les héros du film *E.T. L'extra-terrestre*, de Steven Spielberg.

- un imaginaire (beaucoup) plus développé, avec parfois la propension à s'y réfugier quand il ne se sent pas le bienvenu dans le monde réel. Elijah me disait durant l'année de grande section très douloureuse et longue, « je ne suis pas bien accueilli » (dans la classe). L'imagination permet de se créer les amis que l'on n'a pas la chance d'avoir dans la vraie vie ;
- un sens de l'humour (beaucoup) plus précoce, aimant bien avant les enfants dans la norme l'humour un peu grinçant, usant d'ironie, de jeux de mots, de métaphores ;
- (beaucoup) plus de sensibilité émotionnelle et affective. Un rien crée un drame intérieur, une personnalité très régulièrement étranglée par l'émotion et au bord des larmes pour des choses touchantes comme des choses contrariantes. Une simple élévation de la voix, une tournure de phrase suffisent à le bousculer, à le faire chavirer et à se sentir mal-aimé, indésirable ;
- (beaucoup) plus de difficultés à se sentir compris de ses pairs, et à être sur la même longueur d'onde, dans les échanges, dans les centres d'intérêt mais aussi le style de musique ou d'activités. Il recherche depuis toujours la compagnie de personnes bien plus âgées ou d'adultes avec qui il se sent nettement plus en phase, plus libre d'être lui-même sans se mettre en péril ;
- (beaucoup) plus grande loyauté, avec une conception à tendance jusqu'au-boutiste de l'amitié ou de l'amour, reflétant des valeurs importantes à ses yeux ;
- certains sens (beaucoup) plus affûtés, donnant lieu à une hyperesthésie (c'est-à-dire une sensibilité exacerbée faisant ressentir les stimuli extérieurs bien plus intensément), quelquefois aux odeurs, aux sons, une difficulté face aux aliments selon leur texture, leur couleur, ou encore une gêne au toucher de certains tissus ou à la sensation que des vêtements procurent (sentiment d'être étranglé,

trop près du corps, des étiquettes qu'il faut absolument couper). De même, certains surdoués sont synesthètes, présentant là une capacité à faire, sans le vouloir ni pouvoir le maîtriser, des passerelles sensibles et voir par exemple les chiffres en couleur, les mots en texture, associer chaque jour de la semaine à une odeur ;

- (beaucoup) plus de détermination à comprendre comment fonctionne le monde dans lequel il vit, aimant par-dessus tout découvrir, explorer, décomposer les mécanismes à tous niveaux ;
- (beaucoup) plus de somatisations, allant des usuels maux de ventre au moment d'aller à l'école (ou au travail, à l'âge adulte), maux de tête, saignements de nez, en passant par des problèmes cutanés comme l'eczéma, le psoriasis ;
- (beaucoup) plus de peurs, de tourments, d'hypocondrie avec le risque de voir apparaître des tics, des TOC, des rituels et des routines visant à se rassurer.

En grandissant, un enfant à haut potentiel intellectuel ne devient pas plus simple à manier. Les AIP¹ ont un avis sur tout, qu'ils développent joyeusement, l'argumentent et l'affirment sans se préoccuper de ce (ceux) qui l'entour(ent). À la maison, impossible d'écouter un reportage à la radio, de suivre une émission à la télévision, de visionner un programme en ayant accès aux dialogues sur plus de deux phrases sans avoir une longue réflexion venant couvrir les dix échanges suivants !

Comme le souligne si justement le Dr Olivier Revol dans le livre qu'il a coécrit avec Roberta Poulin et Doris Perrodin², les jeunes (et les moins jeunes) surdoués ont très fréquemment un sentiment de « déjà vu, déjà entendu, déjà vécu » qui peut être phénoménalement

1. Pour « adolescent intellectuellement précoce ».

2. *Les 100 Idées pour accompagner les enfants à haut potentiel*, paru chez Tom Pousse en 2015.

perturbant. Ces sensations, dues à un phénomène médicalement connu nommé ecmnésie, occasionnent une foultitude de questionnements et de préoccupations si elles ne trouvent pas une oreille attentive. L'apaisement ne peut survenir qu'en parlant et en expliquant l'origine de ces drôles de manifestations pour rassurer.

Lorsqu'il doit apprendre une leçon (ce qu'il n'aime pas franchement faire, ayant toujours su sans apprendre jusqu'au milieu du collège, d'où l'important de lui faire avoir ce goût de l'effort, si prisé d'Arielle Adda), Elijah s'y attelle en déambulant dans sa chambre, en sautant sur son lit ou en contemplant le plafond renversé sur le canapé, arpentant mentalement la pièce sous un angle dépayçant. Lorsqu'il fait ses devoirs, lit un texte ou l'énoncé d'un exercice, c'est toujours en parallèle avec le besoin de tripoter machinalement ses cheveux, une gomme... ou un avion de chasse (mon zébrillon a toujours de petits avions, l'un de ses centres d'intérêt, traînant sur son bureau). Variante : en faisant tourner un crayon entre ses doigts. Mais cette manie du multitâche s'accorde mal avec la gaucherie des surdoués, et passe souvent mal auprès des professeurs qui interprètent cela comme un manque irréfutable de sérieux dans le travail, voire un défaut flagrant d'attention et d'intérêt porté au contenu du cours. Le crayon tombe dix fois par heure, la gomme rebondit généralement à trois mètres du bureau puis, très vite, c'est le stylo qui glisse, et ainsi de suite.

Ses cahiers/classeurs sont dans un état exécrable, peu soignés et mal écrits. Tenir un stylo est pour bien des jeunes surdoués une perte de temps caractérisée, les rebutant au plus haut degré. Ses copies sont souvent annotées de grincements de dents liés à ce graphisme. Vous avez pourtant tout essayé, stylos plumes à encre effaçable, rollers gommables, encre gel censée glisser toute seule, stylos à visée rééducative et même séances de graphothérapie. Vous êtes

devenu incollable sur le rayon papeterie de votre librairie ou hypermarché, mais rien n'y fait.

Quand un sujet l'intéresse, il va le fouiller de fond en comble, plongé dans une hyperconcentration appelée *état de flow*¹, oubliant même de s'interrompre pour manger ou pour aller se coucher. Toutefois, quand il estimera en avoir fait le tour, il peut aussi s'en défaire rapidement pour regarder dans une toute autre direction, un nouveau thème qu'il abordera avec la même fougue. Passions voraces et fugaces. Il aime les inférences, la pensée abstraite. Hyperstimulé par les problèmes et les défis, la complexité d'une situation ne lui fait pas peur, bien au contraire, c'est le manque de complexité qui l'ennuie et qui l'éteint.

Lorsqu'il est en face d'un choix, le plus anodin soit-il, il peut y passer des heures en hésitant, faisant mine de se décider avant d'ausstôt faire marche arrière ; et devant l'impatience d'un parent, finir par lui dire : « Choisis pour moi. » Choisir c'est renoncer, et donc cela représente quelque chose de coûteux pour la personne surefficente intellectuelle qui se retrouve paralysée devant ces différents chemins à suivre, avec trop d'informations à gérer d'un seul coup.

Les jeunes doués ont souvent la langue bien pendue et n'hésitent pas à relever au quart de tour et une par une les incohérences qu'ils notent dans les démonstrations, les attitudes et les affirmations des adultes, ce qui d'ordinaire ne manque pas d'agacer ces derniers. Soulignant hardiment une erreur dans une leçon, une faute de français, un souci d'accord, une inexactitude quelconque ou un calcul erroné, ils seront vite considérés par certains professeurs comme effrontés. Ils n'y voient pourtant rien de plus qu'un devoir : celui de

1. Mis en évidence par le psychologue hongrois Mihály Csíkszentmihályi.

corriger la coquille, peu importe par qui elle est commise, ne pouvant rester silencieux devant une « piqûre d'une araignée », « ceux qui croient » ou le fait de « monter en haut ».

Il y a bien sûr des doués malpolis et à qui les limites font cruellement défaut. Je suis la première à rappeler que le surdouement n'excuse pas tout ! Cependant, la majorité des préados et ados surdoués n'entre pas dans cette case, et leurs parents ne sont en rien fautifs de cette propension à la précision qui n'a rien à voir avec un manque d'éducation comme on l'entend parfois.

Quiconque ne vibrant pas dans cette norme est considéré comme compliqué ou bizarre au vu des modèles imposés. Cela ne signifie pas dans l'absolu qu'il (ou elle) soit étrange. Si l'on change de point d'observation pour se placer en dehors de cette moyenne, les repères se déplacent eux aussi, et les données basculent vers une autre normalité. Cette idée de ce qui est normal ou ne l'est pas est en conséquence très relative lorsqu'on parle d'être humains. Il y a en anglais une expression que j'affectionne : *I'm not weird, I'm gifted*, soit en substance : Je ne suis pas bizarre, je suis surdoué.

Reste que ces maladresses sociales, plus ou moins prononcées selon les AIP, ne plaident pas en leur faveur, n'intercédant pas pour faire accepter leurs particularités. A contrario, elles font parfois naître chez certains une forme d'animosité, un contentieux qui empêche toute relation apaisée.

L'arrivée au collège : 2 ans d'avance et une grande soif d'apprendre

Le jour J était arrivé, c'était le mardi de la rentrée des classes pour les nouveaux collégiens de 6^e. Elijah faisait mine d'être très détendu et pas spécialement impressionné en portant son énorme sac à dos rouge Kipling. Je savais pourtant que l'éloignement avec son meilleur ami, parti vers un autre établissement, l'avait chagriné durant l'été et je déplorais que mon fils doive faire son entrée dans le grand bain tout seul. Pas un copain pour se rassurer l'un l'autre. Il était le seul à venir de cette minuscule école et parmi les trois cents élèves présents, Elijah n'avait déjà croisé qu'un garçon qui le connaissait suffisamment pour avoir eu vent des deux classes sautées, ce dont il fit sitôt état aux autres, le hasard les ayant rassemblés dans la même classe.

Elijah s'était agacé de ces ragots, les élèves du collège entier se bousculant pour demander s'il avait bien sauté deux classes, si c'était vrai qu'il n'avait que 9 ans, et pourquoi avait-il sauté des années, est-ce qu'il était vraiment surdoué. Ce défilé incessant l'exaspérait, et il sentait d'instinct que cela ne lui ouvrirait pas les portes de la *coolitude* et de la popularité dans l'établissement, les enfants doués étant rarement les rockstars des cours d'école, et moins encore du collège. Cela fut l'amorce d'une triste et longue année pour lui.

Ayant probablement fondé un peu trop d'espoirs dans cette nouvelle ère, Elijah avait aussi sûrement perdu ses illusions au bout de quelques

semaines. Il voyait que les cours étaient une lente redite de ce qu'il avait déjà vu en primaire, dans presque toutes les matières. Il était désenchanté par un club informatique qui consistait essentiellement à passer la pause de midi au chaud devant un ordinateur, sans consigne ni objectif de la part de l'enseignant chargé de l'animer. Déçu par l'atelier lecture auquel, là encore il s'était inscrit avec enthousiasme, et qui s'était malheureusement révélé tout aussi peu stimulant, dès lors que chacun lisait dans son coin ce qui lui plaisait, sans jamais confronter les avis.

Mais le plus dur fut la prise de conscience que les collégiens n'étaient pas plus mûrs que les écoliers. Il trouvait que les élèves qui l'entouraient étaient souvent bêtes et méchants. Le début de l'adolescence décuplant l'agressivité de quelques-uns, il était devenu l'objet d'insultes et de moqueries d'une poignée de garçons, dont le plus virulent était dans sa classe.

Un soir d'octobre, paniqué, il revint avec un mot sur le carnet de liaison signé de l'enseignante d'EPS¹. Elle lui reprochait d'avoir parlé pendant qu'ils couraient. Mais Elijah m'assura que ce que la prof décrivait comme un bavardage, était une tentative de se défendre d'attaques verbales et qu'elle ne pouvait l'ignorer, puisqu'il était allé la voir à trois reprises pour lui signaler la volée de « fils de pute, pédé, connard » et autres mots fleuris émanant de la bouche de ce jeune. Je ne manquai pas de porter cela par écrit à l'enseignante qui corrobora avoir été appelée à l'aide pour ces insultes répétées, et me dit sommairement de ne pas m'inquiéter. Mes objections ne reposaient pourtant pas sur une inquiétude, mais sur une incompréhension de la logique de cette enseignante qui sanctionnait la victime, pas le fauteur.

1. Éducation physique et sportive.

L'agression arriva, au retour des vacances de Noël. Elijah fut frappé à l'œil avec sa règle qui lui avait été arrachée des mains. Loin d'être calmé, Julien, son agresseur, l'avait aussitôt poussé contre un bureau avant de le rouer de coups de pieds et coups de poings, le voyant pourtant recroquevillé au sol, la main posée sur l'œil, pleurant. Cela s'était produit en classe, à un intercoures et alors qu'il rangeait ses affaires, pendant que l'enseignante d'allemand rangeait elle-même sa sacoche.

Elle dira plus tard n'avoir rien vu de tout cela, ni rien entendu du fait du bruit des enfants changeant de salle, s'étant contentée d'accompagner son jeune élève à la Vie scolaire. L'agresseur avait pourtant chanté durant le cours à voix haute « Je vais péter la gueule d'Elijah », allant jusqu'à se déplacer à quatre pattes à travers la classe vers mon fils pour le taper et le pincer. L'établissement s'était bien gardé de m'appeler et de m'informer de ce qui venait de se dérouler, le laissant poursuivre sa journée comme si de rien n'était, et alors qu'il avait demandé à ce que je sois avertie, et même aller à la piscine en EPS durant deux heures (quoi de mieux que le chlore pour une cornée potentiellement endommagée ?). Il me fallut trois jours, une visite chez le généraliste et un rendez-vous en urgence chez l'ophtalmologue pour obtenir auprès de mon enfant les détails complets de ce qu'il avait subi.

Saisissant illico la direction, nous attendions de sa part une réaction intransigeante à l'égard de ce garçon de trois ans de plus qu'Elijah. Les deux enfants furent reçus seuls par le CPE¹. Elijah, bien que persuadé que l'autre viendrait se venger, avait eu le courage de

1. Le conseiller principal d'éducation, au cœur de la réalité du système éducatif. Il est à la fois le surveillant en chef de l'établissement et son médiateur, responsable de la Vie scolaire des élèves.

l'affronter. L'agresseur, cherchant à nier dans un premier temps, dut s'incliner devant les détails donnés par sa victime. Il se justifia ainsi :

— *Il m'avait regardé, ça m'a énervé.*

Eh oui, à 12 ans, si jamais on me regarde et que ça me déplâit, s'ensuit une pluie de coups, sans aucune conscience de la gravité de mes actes. Super ! Cerise sur le gâteau, le CPE de l'établissement s'était permis de me conseiller par écrit d'apprendre à mon fils à éviter les regards désagréables ou provocateurs envers d'autres. Fichtre, voilà que l'adulte responsable de la sécurité et de la politique éducative dans l'établissement trouvait que, pour un enfant de 9 ans, le fait de regarder de manière « niaise » un autre enfant de 12 ans pouvait constituer une provocation et, par voie de conséquence, un appel à l'agression. Cela me rappelait d'autres discours indécents sur les agressions sexuelles et les phrases du style « elle l'a cherché ». J'ai donc remis en place ce personnage, lui rappelant sans cérémonie qu'il était question de l'enceinte d'un collège, pas de la rue ou d'une cité sensible où l'on risque effectivement de se faire rosser pour la simple raison que l'on a regardé quelqu'un qui se sent défié ou provoqué.

Elijah n'a jamais su répondre aux offensives. Il n'a jamais eu l'étoffe d'un bagarreur et ne comprend pas que l'on puisse agir ainsi, il n'en saisit pas la raison. Mais est-ce un tort ? Est-ce là le prix à payer pour sortir des clous ? Ne pas être dans la norme impliquerait-il de subir ce type d'agressions ? Faudrait-il l'accepter comme le revers de la médaille, le risque inhérent à toute différence ou encore la punition pour avoir un haut QI ? On prendrait le pack « haut potentiel intellectuel et victime de violences volontaires ». Non, je refuse de vivre dans un monde qui demande à un enfant de baisser la tête et de regarder ses pieds pour ne pas en agacer un autre, sous peine d'être injurié et cogné.

La chef d'établissement, malgré mes demandes réitérées, ne m'avait pas reçue. Elle s'était contentée de m'informer par e-mail d'une mise à pied d'une journée et de deux heures de colle pour Julien, que mon fils ne croisait fort heureusement qu'en cours d'allemand. Le collège avait pris, par contre, la liberté de donner mes coordonnées téléphoniques à la mère de cet ado, sans mon accord préalable.

De son côté, Elijah avait été très marqué par cette agression, et je peux dire qu'il y a eu un avant et un après dans son attitude vis-à-vis des autres. Il avait dès lors énormément de mal à faire confiance aux enfants qui l'entouraient, et des difficultés à trouver un sens au fait d'aller au collège chaque jour.

Il fut harcelé par certains, poursuivi jusqu'à la cantine. M'étonnant devant deux professeurs que l'équipe agisse comme si elle ne voyait rien de ce qu'il vivait, l'un d'eux me dit : « Nous ne pouvons pas faire du social toute la journée. » Et mon fils fut placé, quelques jours plus tard, à côté de l'un de ses harceleurs par son professeur principal, monsieur Toscan.

Ce n'était pas une première, il avait déjà fait l'objet plus tôt dans l'année de ce type de traitement, placé tantôt à côté du cancre de la classe, sur la sellette depuis le premier conseil de classe pour des avertissements répétés de comportements, tantôt à côté d'un maître des insultes. Sur trente élèves, tous ceux qui partageaient le bureau du zébrillon étaient des bourreaux, jamais des élèves paisibles. Et à chaque fois qu'il demandait à changer ce plan de classe, expliquant les tensions et l'impossibilité pour lui de se concentrer dans ces conditions, monsieur Toscan balayait sa requête par des « on ne va pas tout modifier pour toi, ne fais pas le bébé, tu feras avec ». Lorsqu'il avait fait valoir qu'il voyait très mal à l'avant-dernier rang, portant des lunettes, le professeur avait renvoyé le duo (formé par Elijah et son camarade de table) au dernier rang ! Plus nous voulions

signaler les anomalies, plus l'équipe s'échinait à aller dans le sens opposé, comme si l'objectif était de me dire : « On fera ce que l'on voudra, Madame, avec votre enfant. »

Les brimades ont continué. Puis, le dernier conseil de classe s'annonçant, le professeur principal, monsieur Toscan, a demandé à me rencontrer. Je me rendis donc à cet entretien en pensant qu'il souhaitait peut-être faire son mea culpa pour cette année rocambolesque et l'attitude peu compréhensible de la quasi-totalité des enseignants (ma naïveté me perdra...). Que nenni ! L'objectif de cette rencontre était tout autre : atterrissant et surprenant à la fois. Il me demanda avec impudence si nous avions envisagé un redoublement pour Elijah, qui lui serait bénéfique socialement, selon lui, car il ne voulait que son bien, me dit-il. Cela me donna l'impression dérangeante et écœurante que l'on se foutait allègrement de nous.

Où était l'intérêt d'Elijah, dans cette drôle d'équation ? Aussi s'empressa-t-il de préciser, « même si, scolairement parlant, il n'a bien sûr pas du tout des résultats qui justifient un maintien en 6^e » (il dépassait les 15 de moyenne annuelle, malgré ses faibles notes en sport). C'était donc la réponse apportée par cet établissement, si ouvert sur la différence, selon ce qui m'avait été vendu pour me faire signer ? Maintenir un EIP dans le niveau qu'il vient d'effectuer est déjà un cataclysme pour un enfant en débâcle, tant sur le plan psychologique que sur le plan intellectuel, mais émettre l'idée de le faire sur un enfant qui n'a aucun problème scolaire est une hérésie absolue. Ma réponse fut négative, bien entendu, rappelant l'histoire vécu depuis septembre. Mais je ne pouvais cependant continuer d'ignorer que l'on m'incitait pour la deuxième année d'affilée à faire redoubler un enfant très intelligent, mais socialement maladroit.

Comme par enchantement, Elijah changeait de place sur ordre de cet enseignant deux jours avant la fin des cours. Le conseil de troisième

trimestre validait bien sûr son passage en 5^e bilangue et option latin. Quel était l'objectif de ce changement si tardif, alors qu'il avait été refusé au jeune garçon des semaines durant au prétexte que c'était presque la fin de l'année ? C'était le comble de l'hypocrisie... On fait avec, on essaie de se persuader que c'est ce prof qui est à la ramasse. On croise les doigts en espérant que, l'an prochain, tout sera différent.

Un voyage de fin d'année angoissant

Le temps du grand voyage de fin d'année réunissant toutes les classes de 6^e était venu : coupure totale des enfants vis-à-vis de leur famille (pas de portable, pas de courrier, pas de possibilité d'appel au centre où ils étaient hébergés) pendant sept jours. Elijah était heureux de partir, pour la toute première fois, et un peu inquiet aussi ; mais il avait été dit, lors de l'ultime réunion qui s'était tenue, qu'une vingtaine d'éléments difficiles et/ou perturbateurs avaient été interdits de séjour.

Le CPE chapeauterait la centaine d'élèves qui seraient répartis dans des chambres par groupes de trois ou quatre enfants. Tout avait été planifié, Elijah avait intégré un groupe avec un camarade de classe ayant un an d'avance et avec qui il s'entendait plutôt bien. Les deux garçons avaient trouvé un autre duo avec qui loger ; tout était réglé comme du papier à musique.

L'expédition avait eu lieu, et nous étions, Aimé et moi, à la descente du car, pour retrouver notre loustic après cette semaine en immersion. Bronzé, il parut satisfait de son séjour bien qu'il m'ait semblé sur la réserve. Sa valise récupérée dans la soute du bus, nous rejoignons tous trois ma voiture et repartions pour la maison. Je lui demandai tout en conduisant comment il avait vécu ces jours passés, et il me répondit que son compagnon de chambrée, pour la totalité du séjour, avait été Julien, l'agresseur du mois de janvier. Après une courte déconnexion, n'y croyant pas (j'ai même songé à une mauvaise

blague de sa part), j'ai repris mes esprits et j'ai demandé qui avait fait ce choix. Réponse d'Elijah : le CPE.

Mon fils venait de passer une semaine logé dans une chambre avec un enfant qui n'avait pas hésité à le tabasser au beau milieu d'une salle de classe et malgré la présence d'une enseignante. Ce jeune Julien avait été placé là, à la demande expresse de celui qui avait pourtant eu en charge l'affaire de l'agression et en connaissait tous les détails, n'ignorant rien de mes mises en garde sur la distance de sécurité à respecter avec mon fils. Elijah avait pourtant immédiatement dit au CPE qu'il ne voulait pas être avec cet enfant (qui, du reste, devait à l'origine être exclu du séjour du fait de l'agression qu'il avait perpétrée. Changement de dernière minute ou mensonge que l'on m'avait fait ?). Ce dernier lui avait répondu : « Tu es obligé, tu n'as pas le choix. » Là encore, mon fils avait répété à plusieurs reprises au fil du séjour qu'il ne voulait pas être avec ce gosse violent, à différents professeurs. Tous l'avaient fait taire en rétorquant : « C'est trop tard, C'est bientôt la fin du séjour. »

De retour à la maison, dans les heures qui ont suivi, il nous a raconté d'autres choses. Je l'ai questionné pour savoir exactement qui avait fait quoi, dit quoi. Il avait passé toutes les nuits dans un climat hautement anxiogène, blême à l'idée que l'autre l'agresse de nouveau, et que personne ne puisse lui venir en aide. J'étais scandalisée, furieuse que ce CPE ait profité de ce voyage pour agir ainsi dans notre dos, prenant à mes yeux mon fils en otage. Aurait-il fait cela si nous avions pu parler à notre enfant ? Évidemment, non. Car j'aurais fait le nécessaire sur-le-champ pour rectifier le tir et informer la direction du collège. Mais, dans ce contexte, j'étais impuissante puisque tenue à distance.

Après de longues discussions en ce dernier dimanche de juin, nous sommes tous les trois arrivés à la conclusion qu'il n'était plus du tout

envisageable de continuer dans cet établissement. La confiance était rompue, et nous ne pouvions plus accepter de confier notre fils à des individus le mettant sciemment en danger. Le lendemain, je déposais en main propre le courrier faisant état de la radiation d'Elijah, et l'inscription fut faite dans le collège public de secteur.

Je recevais peu après un appel de la principale, tout sucre tout miel, invoquant ne pas comprendre les raisons du départ d'Elijah. Ce fut l'occasion pour moi de lui faire part de vive voix de mes desiderata et de clarifier notre sentiment quant aux conditions du séjour fixées par ce CPE, sans notre consentement et malgré les implorations renouvelées d'Elijah. Le récapitulatif de cette année abominable fut sans appel, pourtant j'avais face à moi une principale ancrée dans son discours de commerciale qui osa m'affirmer en ouverture de sa litanie sur la réputation de ce beau collège « le maître-mot chez nous : la bienveillance ». Que diable se serait-il passé sans cette bienveillance, me dis-je.

La discussion, animée et franche (de ma part au moins), m'a cependant permis d'apprendre que ce jeune Julien avait écopé non pas d'une journée de mise à pied, comme elle me l'avait pourtant écrit, mais de quinze jours d'exclusion après conseil de discipline ! Quelle valeur, quel sens pouvait avoir cette sanction sans un accompagnement éducatif, donnant en fin de compte l'autorisation à cet élève de participer au voyage de fin d'année malgré l'agression d'Elijah plus celle d'une jeune fille dans l'année ? Et, curieusement, personne n'avait tenu à me faire part de cette exclusion, n'ayant jamais eu le moindre retour depuis le message parlant d'un simple jour de mise à pied.

Sans se démonter, elle me répondit : « Mais vous deviez bien le savoir, ça parle parmi les parents, et tout le monde le savait. » De mieux en mieux, voilà une principale qui trouve normal d'indiquer à un parent dont l'enfant a été agressé, harcelé et qui quitte l'établissement à la

suite d'une mise en danger gravissime à l'initiative du chef du personnel encadrant, d'aller chercher les infos relatives aux sanctions de l'agresseur parmi les commérages. Alors que je soulignai cette déraison, mon interlocutrice me lança :

— *Marie-Anne Damin m'avait prévenue !*

— *Prévenue de... ?*

— *Elle était passée en septembre dernier m'apporter des documents et m'avait prévenue que nous aurions des problèmes avec vous.*

La directrice d'une école pour qui j'avais tant fait n'avait pas digéré (ça j'en avais la certitude) que j'en appelle à la référente précocité pour les recadrer, elle et son instit, après leurs extrapolations, et aurait donc une fois encore outrepassé ses fonctions ! Médire sur une famille ne fait pas partie du métier d'enseignant ou de directeur d'école, cela s'appelle de la calomnie ; et si je n'avais aucune assurance que les affirmations de la principale fussent vraies, je me disais que si jamais elles l'étaient, cela expliquait rétrospectivement bien des heurts vécus pendant l'année scolaire qui venait de s'écouler.

Cette sortie de route de madame Damin, si tant est qu'elle ait bien eu lieu, finit de me donner la nausée. Je repensai longuement à l'impression maintes fois éprouvée ces derniers mois d'une réelle volonté, dans l'établissement, de laisser Elijah faire naufrage. Réunion après réunion se dessinait jusqu'à une intention de nuire à ce garçon qui était doublement victime à présent. Cette inertie eut de lourdes conséquences sur lui, et pour lui, puisqu'il fut marqué au fer rouge par cette année de 6^e. Imaginer que tout cela ait eu lieu parce que ces gens s'étaient passé le mot me désola.

Ce chapitre s'est donc refermé sans regret aucun, mais dans une gigantesque commotion. C'était à la victime de fuir, et ce renversement des choses était odieux. Mais nous n'avions qu'une seule idée

dans l'immédiat : veiller à protéger notre fils, puisque rien n'avait été fait en ce sens, et l'aider à se relever. Et, plus que jamais, nous faisons nôtre cette phrase de Nelson Mandela : « Je ne perds jamais. Soit je gagne, soit j'apprends. »

Faire face à la souffrance de son petit zèbre

Au mois de septembre suivant, Elijah était pétrifié à l'idée d'aller de nouveau au collège, terrifié de revivre les agressions de l'année précédente, abattu de devoir à nouveau tout recommencer : nouveaux locaux, nouvelle organisation, nouveaux élèves, nouveaux professeurs. Il était paralysé par la peur et les angoisses, transitant qui plus est d'un petit collège privé à un établissement public rudement plus fréquenté. Il n'est pas simple d'arriver à passer à autre chose, à remonter la pente et à oublier les blessures encore ouvertes.

À ce titre, la soirée précédant son entrée en 5^e fut très éprouvante, tant pour lui que pour nous. Si je m'y étais mentalement préparée, je n'avais pas imaginé l'ampleur que cela prendrait, n'ayant pas l'habitude de voir mon fils dans pareil état de panique. Il savait cette tentative de redémarrer avec une nouvelle image sur le plan psychologique importante, mais l'émotion était bien trop grande pour qu'il vive cette veille de reprise posément. La fatigue (nerveuse, physique) avait eu raison de lui et il avait fini par s'endormir, tard...

À tout prendre, les choses se passèrent sans accroc, et si, intérieurement, l'affolement battait probablement son plein, il n'en laissa bravement rien paraître. Échaudé par l'année passée, il avait pris la décision de cacher rigoureusement ses deux sauts de classe et donc son âge. Je comprenais et respectais ce choix, bien qu'émettant quelques réserves (il est délicat d'être à l'aise quand on doit faire attention

à ne pas trahir un tel secret). Mentir sur son âge était la solution qu'il avait dénichée pour ne pas se sentir épié, observé ou stigmatisé, et il s'en trouvait forcément plus léger, paré d'un costume d'invisibilité le rendant comme tout le monde. Cela lui permettait de se dégager du regard des autres, ce dont il avait le plus besoin à cette période où il demeurait d'une extrême méfiance dans les (quelques) relations qu'il avait avec les autres élèves.

Cela ne résolvait pas tous les couacs relationnels, mais avait permis de l'apaiser et de lui permettre de ne pas couper les ponts avec une scolarisation régulière, alors que j'avais eu très peur qu'il n'ait été trop meurtri en juin passé pour accepter de remettre les pieds dans un collège. L'ambiance de cet établissement était plus douce et largement plus saine que celle du collège où il avait passé son année de 6^e.

Le changement à la lisière des grandes vacances avait été rédempteur. Il n'était de toute façon pas pensable de le laisser inscrit dans le même établissement, mais j'avais cependant l'impression depuis quelques mois d'être pareille à une équilibriste, devant chaque jour jongler avec les peurs et les somatisations de mon fils. Son affection dermatologique était toujours de la partie et se traduisait par des poussées déclenchées par le stress et l'anxiété (autant dire qu'il avait passé une année de 6^e crépi de la tête au pied, le pauvre). Cela occasionnait bien des remarques de la part des camarades. J'avais déjà en ce temps-là l'impression qu'un rien suffirait à le faire basculer dans un rejet sévère de l'école, et j'écrivais sur le blog au mois de novembre : « Je considère chaque jour passé normalement, sans pleurs ni panique, comme une victoire. »

Il n'est pas simple pour les parents de savoir de quelle façon réagir face à ces angoisses parfois extrêmes. Certains ne comprennent pas du tout le sens (ni la cause) de cette phobie scolaire, n'y ayant eux-mêmes jamais été confrontés. Pour ceux-là, il est particulièrement

déroutant de se trouver face à un enfant paniqué à l'idée d'aller en cours, plus déroutant encore de le voir parfaitement sourd à leurs appels à la raison. Mais c'est finalement là le principe de toute phobie : sembler absurde et infondée à celui qui ne l'éprouve pas. D'autres parents comprennent cela on ne peut mieux pour l'avoir eux-mêmes vécu. Mais nous avons tous une chose en commun : nous nous sentons coupables.

On se sent responsable de n'avoir pas fait ce qu'il fallait, pas vu suffisamment tôt le moment où la route s'infléchissait. Les reproches faits à soi-même s'amoncellent. On craint d'être regardé comme un parent permissif et faible si l'on dispense l'enfant d'école, et puis que dira l'établissement s'il accumule les absences ? Mais que faire si les crises d'angoisse se répètent ou s'intensifient ? Que dira la famille, aussi ? Culpabilité et colère (vis-à-vis de certains événements ou personnes qui ont abîmé l'enfant) se mêlent alors facilement à la peur de l'échec scolaire, de la rupture complète avec le système, d'une tentative de suicide. On est éminemment triste aussi pour son enfant qui souffre et s'embourbe sous nos yeux.

Elijah était désespérément isolé, cette année-là : pas physiquement malmené (c'était déjà un bon point), mais seul en permanence et n'arrivant pas à se faire accepter des clans constitués. Il déjeunait à la cantine dans la plus complète solitude, entouré de groupes d'ados plaisantant, bavardant entre eux, mais le laissant sur la touche. Seul dans un coin, il attendait dans la cour que le temps passe et que l'heure d'entrer en classe arrive enfin. Un soir, en le récupérant au collège, alors que je lui posais la traditionnelle question « comment ça s'est passé ? », il me dit :

— *Comme tous les jours : tu es la seule personne, excepté les profs, à qui j'ai parlé aujourd'hui. Le matin, je dis « bonjour » en arrivant, et personne ne fait attention à moi.*

Même le camarade de classe avec qui il faisait du karaté, et que nous véhiculions deux fois par semaine au dojo, changeait du tout au tout lorsqu'ils arrivaient dans les murs du collège, rejoignant son groupe et laissant Elijah seul.

Était-ce parce la plupart des élèves, venant des villages alentour, se connaissaient depuis le jardin d'enfants et formaient des groupes étanches ? Ou parce qu'Elijah, appréhensif, dégageait quelque chose de dérangeant ? Ne les intéressait tout simplement pas ? En tout cas, le Geekus Vulgaris¹ qu'il était déjà n'avait pas eu besoin de plus pour basculer dans un ensorcellement par les écrans. Au magnétisme des jeux s'est rapidement ajouté celui de ses YouTubers/gamers fétiches, comme il me l'expliquait, un jour où je voulais savoir ce qui le captivait tant dans ces séquences :

— *Le collège, c'est l'enfer. On m'a frappé et insulté, on se moque de moi dans les couloirs, dans la cour ou au gymnase, on rigole tous les jours dans mon dos à la cantine, quand on ne crache pas sur mon plateau. Et les profs n'arrivent pas à faire stopper ça. Les jeux et l'informatique sont le seul endroit où je ne crains pas d'être agressé ou jugé par les autres, les vidéos que j'aime me donnent l'impression d'avoir des amis qui me parlent de leur vie. C'est mon seul moment de répit !*

J'entendais bien, mais je voyais aussi que ce remède à la mélancolie raccourcissait dangereusement ses nuits, fragilisait son attention et qu'il avait le plus grand mal à se montrer raisonnable dans son attitude pour ces mondes virtuels. L'échappatoire devenait leitmotiv, les devoirs étaient torchés dans l'unique objectif de retourner à ses occupations dans les plus brefs délais. Nulle possibilité d'avoir une conversation sans entendre : « Dans sa vidéo MachinTruc explique

1. En référence à ce billet : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2013/08/30/quand-la-rentree-proche/>

que... », « dans TelJeu j'ai débloqué blablabla... », « on m'a volé mon stuff dans *Minecraft*... ». Je le retrouvais même plusieurs matins les yeux fatigués et rougis par le manque patent de sommeil, disant à peine bonjour et grognant, n'ayant qu'une idée fixe : se jeter dans mon bureau (où était installé tout son attirail, puisque nous avions toujours refusé qu'il ait dans sa chambre télé, console ou ordinateur gamer, ce dont je me félicitais) sans prendre de petit déjeuner, pour jouer le plus possible avant de partir pour le collège.

Son comportement me faisait penser à celui d'un toxicomane qui devenait irritable dès qu'il était en manque ou dès que lui était retiré ce qui était devenu en très peu de temps une drogue. Ce début d'addiction nous l'avait transformé en un enfant prêt à (nous) mentir et à ruser, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là. Il a fallu mettre le holà et réaffirmer un certain nombre de principes élémentaires pour que les jeux reprennent la place qui est la leur : un simple divertissement sur son temps libre.

Je n'ignorais bien sûr rien de son besoin de décompresser, de s'éloigner des traumatismes vécus en 6^e, de la solitude et de la tristesse de cette année. Il fallait cependant le désaccoutumer et le réancrer dans la réalité, dans le concret de la vie, pas dans un sens restrictif et contraignant – le but n'était pas qu'il me perçoive comme un ayatollah –, mais dans l'idée de définir une certaine routine, qui le sécurisait, s'appuyant sur une forme nécessaire de rigueur.

Cette reconfiguration lui permettrait d'être à la fois plus opérant dans son travail à la maison, et finalement dans son travail au collège. Il m'apparaissait important de renouer avec un comportement sain vis-à-vis des jeux et des écrans avant que l'addiction ne devienne trop grave.

Le défi de l'adolescence

Avec la période de l'adolescence, l'entêtement et la détermination du surdoué à remettre en question l'autorité à la maison deviennent parfois très pesants pour la famille entière. Les parents sont constamment mis au défi de se faire entendre par un AIP qui prend maintenant un malin plaisir à les faire tourner en bourriques. Il peut être pénible en fin de journée de devoir répéter dix fois la même chose avant que son préado ou son ado (T)HPI ne daigne s'exécuter.

Ses extraordinaires capacités d'observation sont intactes. Il note les plus petits détails (parfois au détriment d'une image globale) et il enregistre tout d'une manière maladive. Mais, à l'adolescence, il met à profit ces qualités pour taquiner sa famille et tester plus encore les limites fixées par les parents. C'est une période où ces derniers ont tout intérêt à maintenir la « fermeté bienveillante », pour reprendre la fameuse expression d'Olivier Revol, qui devrait l'encadrer depuis sa prime enfance.

Les parents sont la cible préférée des sarcasmes de leur jeune doué, quelles que puissent être leurs capacités, leurs connaissances, leur profession. Le jeune surdoué trouvera à coup sûr un élément à tourner en dérision et si jamais il réalise que cela fonctionne, que l'adulte se crispe, il insistera longtemps sur ce point avec délectation.

Le grand sens de la justice et de l'équité du jeune précoce ne l'empêche bien sûr pas de traverser ces années délicates de l'adolescence. Son intolérance à l'injustice et sa moralité provoquent des

réactions épidermiques pouvant sembler excessives. Néanmoins, dans l'enceinte de la famille, il peut se montrer d'une mauvaise foi éhontée. Le respect pointilleux des règles étant valable pour l'extérieur, elles sont âprement dénoncées à la maison qui va jusqu'à être comparée, toujours avec modération, à un régime dictatorial.

L'univers des (T)HQI est peuplé de contradictions : comme le fait de comprendre bien plus vite que les autres, mais de pouvoir pourtant être très lents dans leur travail ou dans leurs gestes, longuets à ranger leurs affaires, à se mettre à bosser ou même jugés paresseux. Celui de ne pas aimer être attendus au tournant comme surdoués dans leur classe, mais détestant plus encore être niés par leurs enseignants ou camarades dans leur facultés intellectuelles. De se montrer très intuitifs et clairvoyants, mais aussi d'une naïveté incroyable faisant d'eux les victimes rêvées de ceux ayant vite fait de repérer cette grande part de candeur. D'avoir une pensée abstraite prodigieusement performante, mais dont l'application concrète peut carrément leur échapper.

Ils sont capables d'une extrême concentration, mais sont aussi bien plus vite fatigués de cette mobilisation intense de leurs capacités et, de fait, décrocheurs avant tous les autres. Équipés d'une parole qui fuse, ils s'inscrivent pourtant dans un silence de plomb lorsqu'ils ne vont pas bien. Ayant un fonctionnement cognitif truffé d'humour et en usant même dans les moments les plus graves, ils sont aussi hypersusceptibles, prenant la mouche pour un rien. Ils sont épris de justice au point de ne tolérer aucun préjudice pour autrui, quitte à se mettre en difficulté, mais propres à essayer eux-mêmes les pires maltraitements sans moufter. Affirmant souvent des avis très tranchés, voire prompts à émettre des jugements, ils hésitent, raturent, ne finissent pas la totalité des exercices donnés par l'enseignant, quand tous les autres ont terminé.

Leur aisance hors pair dans les concepts verbaux peut aussi cohabiter avec une rigidité en accord avec le sens littéral des mots, ayant du mal à s'emparer de ce que l'on appelle les codes implicites et allant toujours chercher plus loin que ce qui est en fait demandé en classe. Comme si la simplicité ne leur réussissait pas.

En grandissant, mettant son idéalisme au service des autres, le jeune doué se rêve parfois en chevalier, altruiste et plein de compassion. Voulant devenir délégué des élèves, il est rarement élu, car rarement populaire dans ce nouveau monde qui connaît des codes bien différents de l'école élémentaire. Son empathie le porte à venir en aide à tous ceux qui en témoignent le besoin, et en profitent. Je ne compte plus les distributions de copies simples et doubles, les prêts de stylos, de crayons de couleur, de cartouches d'encre que l'on n'a jamais revus, pour dépanner les copains d'un jour. Par égard pour le règlement intérieur de la classe ou de l'établissement, à ses yeux sacré, affectionnant par-dessus tout l'ordre juste, il ne peut se taire quand il est témoin d'une triche ou d'un acte de vandalisme. Cela ne manque pas d'être utilisé à bon escient par certains enseignants qui voient en cet élève le parfait agent infiltré. À l'adolescence, les tourments et l'anxiété se font aussi plus présents encore. Et s'ils n'ont jamais déserté la tête du jeune intellectuellement doué, le retour en force n'est pas sans conséquence.

Mais être intellectuellement doué ne fait pas d'un enfant, d'un ado ou d'un adulte un individu d'exception. Il reste ordinaire, avec ses qualités, ses défauts et ses failles. Tout en ayant un très haut **QI** et trois sauts de classe à son actif, à tout juste 12 ans, Elijah est toujours incapable de faire ses lacets, de se sécher les cheveux seul ou de se servir à boire sans en renverser partout. J'avais été très surprise de l'avalanche de réactions de parents m'écrivant pour me remercier vivement d'avoir souligné combien le décalage entre les facultés

cognitives et d'autres aspects de leur personnalité pouvait être grand chez les enfants intellectuellement doués.

Interviewée dans une émission radio d'Isabelle Brès¹ en septembre 2015, j'avais ainsi évoqué cet exemple du souci de réussir à trouver des chaussures à scratch en pointure 41. Ces familles étaient heureuses d'entendre cette réalité-là, que peu de psychologues ne remarquent, n'étant pas dans le rôle de parents et ne voyant les enfants que ponctuellement, dans des circonstances qui ne laissent pas forcément place à ce type d'expériences. Les parents ont souvent honte d'en parler, même devant un psy, redoutant parfois que l'on pointe leur mauvaise éducation, voire que l'on remette en question la douance de l'enfant ou qu'il ne passe pour un « neuneu ».

N'oublions pas non plus que notre culture colore notre façon de voir le monde, et qu'être doué dans notre société ne signifie pas être doué en toutes circonstances et dans tous domaines. On n'est jamais performant partout. J'aime cette anecdote d'un adulte présentant le syndrome d'Asperger, ancien élève de Sciences Po, né en 1981. Alors que l'école voulait qu'il redouble la grande section, les parents de Josef Schovanec² s'y sont fermement opposés ; le désormais docteur en philosophie raconte : « Tout le monde, à commencer par la maîtresse, voulait que je redouble parce que je n'avais pas du tout les compétences requises pour passer en CP. Rétrospectivement, je me dis que si on avait attendu que je les acquière, je serais peut-être encore en grande section ! On peut savoir lire et écrire, se passionner pour les différentes espèces de moisissures, et être incapable de jouer au cerceau avec ses camarades. »

1. Émission diffusée sur Sud Radio : <http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2015/09/01/confiance-en-soi-comment-lutter-contre-le-regard-des-autres-sud-radio-septembre-2015/>

2. Extrait de *Je suis à l'Est*, paru en 2012 aux éditions Plon.

Il est des caractéristiques qui se retrouvent chez l'ensemble des surdoués, quel que soit leur âge ou leur caractère, comme l'impossibilité d'arrêter de penser ! Ce petit vélo dans la tête peut même être vécu comme particulièrement envahissant et difficile à gérer, provoquant un épuisement immense. Certains parviennent instinctivement à dégoter une manière de canaliser cette overdose de pensées, ou apprennent à le faire avec diverses techniques (comme la *Mindfulness*¹ ou le yoga, par exemple). D'autres ont toutes les peines du monde à les contrôler et à les dompter sans qu'aucun truc ne les soulage malheureusement.

Autre point commun à tous les surefficients intellectuels, ce que je qualifierais de pics émotionnels qui pourraient être comparés à des montagnes russes dans la poitrine, tant ils peuvent faire passer du très haut au très bas en une seconde. Le cœur et la gorge se serrent si facilement et si fréquemment que l'on se couvre d'opprobre, on ne sait plus comment cacher que l'on est débordé par nos émotions. Un rien, ou presque, suffit à provoquer un chambardement. Une situation semblant normale et neutre aux autres peut tournebouler, positivement ou négativement, un surdoué sans même qu'il soit capable d'en expliquer la cause. Cette réactivité affective présente à chaque instant dans la vie des enfants comme des adultes à haut potentiel est elle aussi très accaparante, conditionnant pour beaucoup les choix, les attitudes, les sabotages aussi...

Être une éponge émotionnelle n'est pas agréable à supporter dans un monde où la stratégie occupe une place de choix, et qui ne voit en cette façon de réagir qu'un être soupe au lait. Les mots de Gustave Flaubert prennent ici tout leur sens : « Je suis doté d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. »

1. La méditation dite de pleine conscience.

Il faudrait parvenir à cloisonner, à dégager l'intellect de l'affect, mais ça, les (T)HPI savent plutôt mal le faire sans un solide entraînement, et leurs émotions sur-réagissent, parlant pour eux.

À l'école, ils peuvent exceller dans une matière avec un enseignant à leur goût et l'année suivante s'effondrer lamentablement car ils ont aussitôt repéré que le courant ne passait avec un le nouveau prof, voire, qu'il ne les aimait pas. Ils ont une perception très précoce de la qualité des liens qui s'établiront entre eux et les gens sur leur route. Ce sentiment de savoir bien avant les autres, d'avoir le feeling d'une situation ou d'une personne peut être source de découragement, parce qu'il se heurte de coutume à la circonspection, pour ne pas dire à l'incrédulité de l'entourage.

L'épisode de l'éclipse

L'année de la 5^e, le vendredi était le jour où Elijah ne mangeait pas à la cantine, seul moment de son planning sans atelier ou cours pour sa seconde langue calé immédiatement après le repas. Cette coupure lui permettait alors de faire un break avec le collègue où il se sentait infiniment seul, ne parlant en ses murs à personne d'autre qu'au personnel. J'allais le récupérer pour que nous déjeunions ensemble, avant de le ramener pour qu'il assiste aux derniers cours de l'après-midi, avant de mettre tout cela de côté, le temps du week-end.

Le vendredi était également le jour du cours de SVT¹, et pour un enfant passionné de sciences comme lui, cela présageait toujours d'un repas haut en couleur pour moi. Nous mangions en tête à tête pendant qu'il me dépeignait avec exaltation sa séance de dissection de poumons/trachée/cœur de chèvre, Elijah ne se lassant jamais de m'en parler longuement.

Le 20 mars 2015, j'aurais finalement préféré qu'il me parle avec toujours autant d'enthousiasme d'une nouvelle dissection ou de tout autre plaisir pour lui. Au lieu de cela, c'est un enfant effondré et en état de choc que j'ai récupéré ce jour-là à la sortie de l'établissement. À moins que vous ne viviez dans une grotte, vous n'avez pas pu zapper l'annonce de l'éclipse solaire qui avait lieu, à la louche, entre neuf heures du matin et midi. Et si le phénomène est courant (de

1. Sciences de la vie et de la terre.

deux à cinq fois par an), il est en revanche rarement observable depuis l'Hexagone. Quinze jours qu'il m'avait fait acheter les lunettes spéciales, qu'il lisait et relisait son numéro de *Sciences et Vie Junior*.

La direction de l'établissement s'était contentée de distribuer une note à l'attention des familles informant des risques à observer le soleil sans protection ad hoc, pour indiquer qu'il incombait à chacun de prévoir le nécessaire. Autant dire que ce matin, il piaffait d'impatience en partant au collège avec sa paire de lunettes, en dépit d'un ciel fort nuageux, chez nous, qui laissait augurer un spectacle largement altéré.

En voyant mon fils repasser le portail en fin de matinée, j'ai immédiatement compris que les choses ne s'étaient pas bien passées. Reconnaisant on ne peut mieux cette expression contrariée sur son visage, celle qu'il avait si souvent arborée l'an dernier à la sortie des classes ou lorsqu'il avait été harcelé, insulté ou violenté, avant de fondre en larmes sitôt assis dans la voiture.

En l'espace d'une seconde, me voilà projetée dans le passé comme si nous avions fait un bond en arrière à bord d'une DeLorean¹. Je m'attends déjà au pire tout en espérant fébrilement qu'il me donnera tort, alors que nous trottons vers la voiture. Une fois installés et au moment où j'allais mettre la clé sur le contact, abandonnant sa pudeur au claquement de la portière, Elijah, anéanti, sort de la poche de son blouson sa paire de lunettes, écrasée, déchiquetée sur une branche, n'arrétant plus de pleurer.

Je l'exhorte à respirer calmement pour reprendre son souffle et, surtout, à essayer de m'expliquer ce qu'il vient de se passer en cette

1. La célèbre voiture qui permet de voyager dans le temps dans le film *Retour vers le futur*.

funeste matinée. Je présupposais le problème, mais il me fallait en connaître tout le déroulé exact. La gorge nouée par l'émotion, Elijah me raconte entre deux sanglots qu'au moment de la récréation, tombant tout juste lors du pic de l'éclipse, il avait chaussé ses lunettes et attendait avec exaltation le point culminant entre deux gros nuages. Soudain, un camarade redoublant les lui a tout bonnement arrachées en sommant l'intello de les lui prêter : vision toute personnelle du prêt, lorsqu'on prend sans même demander, n'est-ce pas ?

S'en est suivi un passage de main en main interminable, des moqueries, des insultes et le point d'orgue avec un garçonnet qui a fini par rater ce qu'il attendait impatiemment depuis des semaines. Après que la cloche a retenti appelant les élèves à repartir en cours, il a retrouvé sa paire de lunettes fracassée. On les lui avait jetées au sol, avec le plus grand mépris. Le pion auprès de qui il était allé se plaindre l'avait simplement renvoyé dans la cour. Ce n'est pas un collège, c'est une jungle, une fosse aux lions. Celui-ci ou un autre bien entendu, je ne parle même pas d'un établissement en particulier, mais de tous au sens large, ce qui est encore plus affolant, finalement.

J'eus beau tenter de le rassurer, m'époumoner à lui expliquer qu'il n'avait de toute façon probablement pas raté grand-chose au vu des circonstances météorologiques, lui promettre que l'on apprécierait tous les deux l'éclipse sur Internet ; rien n'y faisait. Il ne voyait que la profonde injustice de ce saccage en règle. Il connaissait sur le bout des doigts les dates listées dans son magazine et savait que la prochaine occasion ne se représentait pas de sitôt. Il était inconsolable. Pendant le repas, les yeux rougis de tant de larmes, il me dit que le plus inacceptable pour lui était qu'eux s'en fichaient éperdument, de cette éclipse ; lui, par contre, l'attendait depuis des semaines.

— *Ils m'ont pris gratuitement quelque chose qui comptait énormément pour moi, et que personne ne pourra jamais me rendre.*

Comme la sensation de recevoir le coup de grâce. Non par sa faute, car ce sont ces enfants les coupables, ces adultes les responsables qui laissent faire en silence, presque avec dédain. La lame qui me blesse, c'est cette irrationalité, cette folie qui me souffle qu'Elijah ne pourra trouver sa place qu'après avoir pu se libérer d'eux.

Le plus dur pour moi est que j'ai l'intime conviction qu'il aurait suffi d'un ami, un seul, pour rendre tout plus supportable. Mais cet ami se fait désespérément attendre, et l'espoir de le voir arriver s'est peu à peu consumé de son côté. Du mien, je n'ose plus y croire pour cette année. Si le candidat idéal s'était trouvé par chance parmi les enfants avec qui il partage son temps en classe, nous l'aurions su depuis...

Je comptais sur le week-end pour faire redescendre la tension et parler avec mon fils, sachant très bien qu'il aurait besoin de verbaliser tout ça pour aller mieux. Je ne m'attendais pas à ce qu'il s'enfonce aussi brutalement. Le samedi soir, c'est un enfant affolé, dans tous ses états et me parlant ouvertement de suicide, que j'ai eu en face de moi. Il prononçait des mots qu'aucun parent ne voudrait entendre, et en même temps des mots qui me rassuraient presque. J'estimais que j'avais de la chance qu'Elijah m'ouvre son cœur, qu'il me dise avec franchise tout ce qu'il ressentait, et ne veuille pas me cacher ce désespoir sans limite qui l'habitait alors.

Je sais, de par mon activité de blogueuse et les échanges permanents que j'ai avec des milliers de familles depuis des années, que ce n'est pas le cas de tous les EIP au collège. Certains gardent toutes ces idées noires enfouies en eux, se coupant sans même s'en rendre compte de toute possibilité d'aide. Je sais aussi les cas d'enfants qui passent à l'acte, souvent sans jamais oser confier à leurs parents tout ce qu'ils vivent à l'école, parmi ceux censés être des camarades. J'ai toujours été très affectée par ces drames lorsque je dois en partager sur le blog

dans la catégorie des informations, ou échanger avec des familles qui les ont vécus. Ce sont des parents accablés par la perte d'un enfant et hantés par le fait de n'avoir rien vu de ce qui se tramait.

Aussi, même si ce sont des confidences très dures à entendre de la bouche de mon fils, je le félicite de m'en faire part et lui dis combien il faut toujours appeler à l'aide, quand on se sent aussi mal. Ne surtout pas garder tout ça pour soi en croyant que l'on va protéger ses parents en les tenant loin de ces tourments.

Le torrent de larmes n'en finit plus. La digue a cédé, fragilisée en continu durant l'année de la 6^e. Ses fissures ont ipso facto poursuivi leur route sur ces sept mois de classe de 5^e, et l'épisode de l'éclipse a fini par faire voler en éclats ce qui restait de résistance. Elijah sent que personne, dans son quotidien, excepté nous, ne l'aime. Il m'explique qu'il a réalisé qu'il ne manquerait à personne s'il n'était plus là, s'il mourrait.

— *Personne ne m'attend, huit cents élèves s'agitent tous les jours au collège, et je t'assure que pas un ne prête attention à moi. Ou quand ils le font, c'est pour se moquer de moi, me traiter d'intello ou de bouffon.*

Il se rend compte qu'il ne représente rien pour ces enfants, certains décidés à lui en faire voir de toutes les couleurs et pourtant indubitablement indifférents à sa souffrance comme à sa solitude. Il me dit que même mort, ils ne pleureraient pas son absence. Mon cœur de maman se craquelle sous le poids de ces mots ; il se durcit instantanément comme du verre dans ma poitrine et éclate en mille morceaux.

Le temps qu'il passe seul, sur un banc dans la cour ou à la cantine, rejeté de tous, il l'utilise à observer les autres comme un petit anthropologue essayant de décrypter les codes d'une étrange tribu. Il est spectateur de ce jeu social auquel on lui interdit de prendre part, mais il l'a si bien analysé qu'il ne m'est pas permis de lui affirmer qu'il se

trompe. Mes paroles ne seraient ni authentiques ni sensées, qui plus est je comprends tellement bien ce qu'il ressent que j'ai de la peine à imaginer une porte de sortie acceptable.

Cela me renvoie à ce que je vivais moi-même, la solitude, les ricanelements des groupes serrés qui se croient tout-puissants. Pour ne plus avoir à y faire face, je n'allais plus en cours, aussi souvent que possible. C'était ma façon de me soustraire à tout ça ; et l'idée qu'il puisse être amené à faire de même me terrifie.

Le long dialogue a essentiellement consisté à essayer de reconforter mon zébrillon et à lui faire prendre de la distance avec tout cela, expliquant que pour le moment la blessure était très à vif, et qu'il fallait laisser passer du temps pour y voir plus clair. Mais ces mots, résonnant dans le vide, n'arrivèrent pas à contrer son ressenti et sa souffrance.

La méchanceté gratuite de ce vendredi avait été la goutte d'eau de trop pour lui. Ne pas aller au collège lundi pour souffler, pour déconnecter ? Bien sûr, mais cela ne résoudrait rien, bien au contraire. Je savais les dangers de cette fuite, je devinais sans problème d'avance le mal à y retourner ensuite. Elijah me demandait avec insistance d'être scolarisé à domicile, mais tant dans le passé qu'aujourd'hui, je n'étais pas convaincue par cette solution, pensant que tous les enfants avaient le droit d'être scolarisés classiquement. Cette perspective me faisant l'impression d'une double peine, toujours la même : celle de la victime obligée de fuir, de se cacher, de renoncer à exister.

Cependant, les jours suivants, l'état d'Elijah n'allait pas en s'améliorant. Brisé, il était envahi par des idées sombres, dessinant de funestes projets qui n'étaient pas pour me rassurer. Il nourrissait une colère colossale à l'encontre de ceux qui lui avaient arraché les lunettes et avaient foulé au pied son éclipse, dans l'unique but de lui faire du mal.

Le mercredi soir suivant, il avait longuement parlé par téléphone à Arielle Adda, qui était certainement aussi inquiète que moi des conséquences de ce drame, afin qu'elle sonde l'ampleur du traumatisme. Ses conclusions étaient sans appel : elle préconisait une rupture dès à présent avec le collègue, arguant qu'il aurait la plus grande peine à continuer ainsi jusqu'à la fin de l'année, dans l'état qui était le sien à l'époque.

Ma confiance en elle était, et est toujours, totale, aussi je décidai d'alerter par e-mail (à la demande des secrétaires de ces messieurs) le lendemain à la première heure le référent précocité de l'académie, sous la férule du coordonnateur des référents des différents départements qui recevrait également mon message électronique. Si le premier resta à jamais sourd à mon SOS, ne prenant pas même le soin de me répondre poliment, le second se montra à l'inverse très disponible et à l'écoute le vendredi, mais aussi excellemment connaisseur des enfants intellectuellement doués. Il me précisa qu'il avait rencontré plusieurs cas de garçons au *QI* élevé avec souvent les plus grands soucis au virage de la 5^e, mais qu'ils s'épanouissaient au lycée. Au contraire, il avait croisé des filles au *QI* élevé se faisant extrêmement discrètes au collège qu'elles traversaient sans souci, mais qui rencontraient de grandes difficultés au lycée.

Il me conseilla en outre de contacter sans tarder le médecin de l'académie pour tenter de mettre en place avec lui une solution, et finir l'année sans plus de dommages. Ce que je fis immédiatement mais dus attendre le lundi 30 mars en fin de journée pour obtenir une réponse par téléphone, envisageant dès lors avec lui plusieurs possibilités, assez peu satisfaisantes à vrai dire.

Il me semble qu'un enfant déjà stigmatisé par deux années d'avance, rejeté massivement et à ce point isolé ne saurait être aidé par des aménagements partiels, le mettant plus encore au ban de la classe et

en position d'Ovni parmi les autres. Le seul pis-aller qui nous était offert restait la scolarisation par le Cned¹. Mais à la manière de Jack Bauer dans la série *24 Heures chrono*, le temps jouait contre nous. Le médecin m'annonçait que la date limite pour une inscription au Cned, pour ce troisième trimestre déjà entamé, était le 31 mars... soit le lendemain, à minuit. Nous avions le sentiment d'être acculés.

Il n'est pas si simple d'avoir accès à cette instruction à domicile réglementée. Il fallait, dans l'urgence absolue, aller voir le matin un psychiatre trouvé à la hâte et qui accepte de nous recevoir le jour même, afin de faire constater une phobie scolaire ou tout autre problème justifiant une scolarisation pour maladie. Ensuite, il fallait se dépêcher de faire valider par e-mail ce certificat psychiatrique, dans un premier temps par le service du médecin de l'académie, puis du Dasen², avant de renvoyer le tout (avec certificat de déscolarisation de l'enfant, émis par le collège) par e-mail au centre de Rouen. Tout ça sans gage que le dossier soit validé dans les temps, mais avec la certitude d'avoir un enfant qui reste sur le carreau s'il ne pouvait finalement pas intégrer la scolarisation à distance.

N'ayant aucune envie de nous retrouver à la rue pas plus que de gâcher l'année de 5^e d'Elijah (si pas de scolarisation : pas d'avis de passage, donc pas d'année scolaire validée) ; ni pour habitude de nous engager avec précipitation dans une voie qui nous semblait justement devoir être mûrement réfléchie, nous décidions d'abandonner.

Un détail et non des moindres (ne dit-on pas que le diable s'y cache) m'indisposait également dans cette marche à suivre : l'impératif d'apposer sur le dos de mon fils, et par extension dans son dossier

1. Centre national d'enseignement à distance.

2. Le directeur académique des services de l'Éducation nationale.

scolaire, une pathologie ou un handicap médicalement attesté. Je refusais que la sauvagerie et le béotisme de ces collégiens n'aient des conséquences fâcheuses sur ses éventuels futurs choix. Quelle utilisation pourrait être faite dans quelques années d'une trace de dépression ou de phobie ayant nécessité la déscolarisation, lui qui chérit l'idée depuis longtemps de devenir pilote d'avion de chasse ? Nous jugions que l'estampiller d'un quelconque trouble qu'il n'avait pas, souffrant seulement de la sottise des autres et de la solitude qui en résultait, pourrait lui causer du tort à moyen ou long terme.

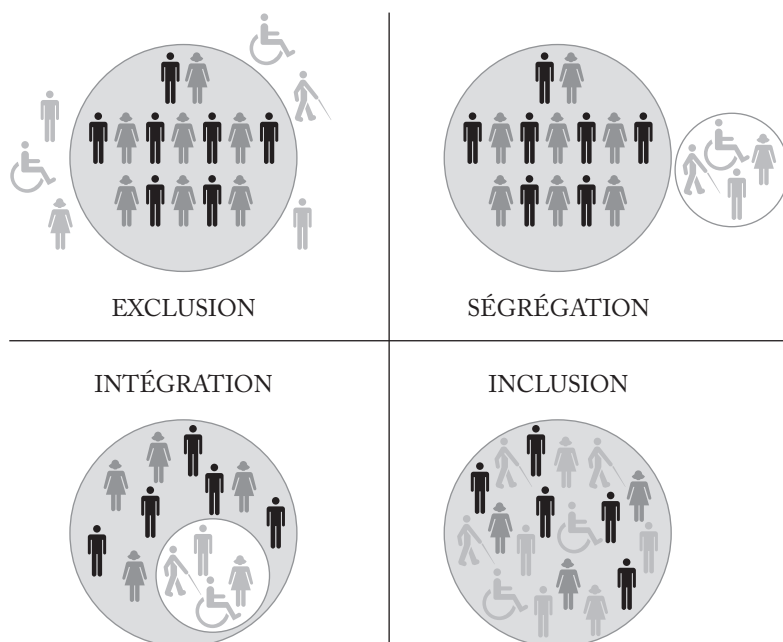
À cette période, j'ai souvent pensé au *Que sais-je*¹ du Dr Gabriel Wahl que je venais de lire avec bonheur et dans lequel l'auteur, s'inspirant du modèle du célèbre sigle TDA/H², proposait l'utilisation de l'expression EIP/H. Il dissociait par là même les enfants intellectuellement précoces avec ou sans hypersensibilité, insistant sur le fait que le surdon émotionnel représente un obstacle à la réussite scolaire et sociale. Nous en étions là, l'hyperémotivité de mon enfant lui mettait des bâtons dans les roues alors que ses capacités cognitives lui ordonnaient de foncer.

Cette pression sociale qui pèse sur lui, alors qu'il a tout à fait cette conscience d'être différent et qu'il le sent (au travers de chacune de ses pensées et de ses idées), n'est pas gérable pour un enfant d'une telle délicatesse. Pas plus qu'être regardé comme un monstre par les autres jeunes fréquentant le collège, et ne rien pouvoir faire pour changer ça. Le rapport aux autres est épineux de la 6^e à la 3^e pour de nombreux EIP, traités de *No life*, de boulets, et placés sur l'échelle de considération à l'exact opposé des populaires.

1. N° 3698, *Les Enfants intellectuellement précoces*, paru aux PUF en 2015.

2. TDA/H pour Trouble déficitaire de l'attention, avec ou sans hyperactivité.

Les familles de surdoués, comme celles de tous les enfants hors norme, rêvent d'une école inclusive¹, c'est-à-dire qui accueille véritablement en son sein (et en milieu ordinaire) tous les enfants, quels que puissent être leurs particularités, leur handicap ou leurs difficultés, en les considérant sur un pied d'égalité.



Vers une école inclusive

Pourtant elle ne l'est pas, notamment par un rejet provenant de l'intérieur, par les élèves eux-mêmes.

1. Comme la loi d'orientation et de programmation pour la refondation de l'école de la République du 8 juillet 2013 le prévoit en théorie.

Il a donc fallu expliquer à Elijah notre décision de reporter le projet. Nous sommes convenus qu'il finirait l'année dans le collège, même s'il lui faudrait une bonne dose de bravoure pour y parvenir. Nous serions là pour lui tenir la main, le soutenir et tenter d'atténuer l'affliction endurée.

Le médecin académique avait veillé à avertir la principale adjointe du mal-être d'Elijah, et j'avais fait de même avec le CPE. J'avais aussi profité d'une réunion parents-enseignants fin avril pour dire conjointement à sa professeure principale et à son professeur de français la solitude et les malfaisances. Seul ce dernier avait remarqué que le jeune garçon affichait depuis des semaines une irréfrenable grisaille et un isolement plus prononcé que jamais, étant par ailleurs bien plus souvent absent qu'à l'accoutumée. Il me confia d'ailleurs avoir pensé par-devers lui à un souci de santé et semblé compatir au calvaire d'Elijah.

L'année se poursuivit en clopinant jusqu'au mois de juin, enchaînant avec l'aide providentielle du calendrier français les vacances de Pâques au mois d'avril, puis les ponts et les jours fériés du mois de mai. Elijah a franchi tant bien que mal la ligne d'arrivée en atteignant le drapeau du conseil de classe début juin, sur les rotules. Au cours de cette grand-messe, certains professeurs regrettèrent nonobstant le désinvestissement de leur élève doué pour les matières enseignées comme pour la vie de la classe...

Où nous décidons de la scolarisation à la maison : la seule option désormais envisageable

Le bilan de fin de 5^e était misérable. Il se résumait à dix mois passés dans un intraduisible mal-être qui, depuis l'incident de l'éclipse, n'avait pas pu trouver de consolation. Nous vivions depuis la fin du mois de mars avec une épée de Damoclès au-dessus de nous, faisant passer tout le reste en arrière-plan. Cette peur continue que les pensées suicidaires d'Elijah ne prennent une plus grande ampleur était horrible.

Regarder son enfant vivre cela, en étant impuissant, n'est souhaitable à personne. C'était d'autant plus oppressant pour moi que nous étions dans la situation tant redoutée au moment de la prise de conscience après le WPPSI. Je n'imaginais pas de quelle manière il aurait pu s'en sortir en refaisant une année dans ces conditions. La saturation était totale : l'ennui en classe, cet isolement extrême, les railleries, la mise à l'écart. Il n'y avait pas eu d'agression particulière, hormis des noms d'oiseau proférés çà et là, mais les conséquences du choc de mars qui avait matérialisé sa solitude et le mépris affiché des autres à son encontre étaient omniprésentes. Sans doute également l'accumulation

de deux années de collège désastreuses avaient-elles joué leur rôle. Les vicissitudes de ce quotidien étaient devenues trop pesantes pour lui.

Il vivait depuis septembre dans l'inquiétude chronique que son secret ne soit mis au jour et, surtout, que ce soit pire encore si quelqu'un repérait qu'il était un « mytho », selon le mot utilisé par ces jeunes (largement détourné de son sens originel). Elijah tremblait à l'idée que l'un d'eux le découvre, et faisant le constat que le cacher lui causait en fin de compte bien des contrariétés sans lui reverser le plus petit avantage, il décida, à la suite des vacances de février, de révéler son âge. Cela l'avait *libérééé, délivrééé*, comme il me l'avait dit en plaisantant sur l'instant. Mais je pense avec le recul que cet aveu a dynamité la barrière qui retenait certains garçons manifestant depuis septembre des signes d'hostilité envers lui.

Ces deux années d'avance leur présentaient sur un plateau une raison légitime de s'en prendre à cet élève qu'ils sentaient différent, sans toutefois en identifier la cause. Maintenant ils savaient, et leurs attaques s'en trouvèrent augmentées, jusqu'au point culminant du 20 mars.

Peut-on jouer à la roulette russe plus longtemps en redoutant à chaque seconde que la chambre contienne la cartouche que l'on sait présente dans le barillet ? Chaque journée entamait plus encore l'estime qu'Elijah avait de lui-même, l'illustre confiance en soi, le Saint Graal de la douance.

Quel est donc l'intérêt, à 11 ans, de vivre une vie qui n'est majoritairement faite que de déchirures et de peines ? Est-ce pour cela que j'ai fait naître un enfant ? Pour qu'il pleure tous les soirs en allant se coucher à l'idée de devoir revivre ce jour sans fin, cet éternel recommencement ; connaissant à l'avance le déroulé de la journée qui

ne sera que mises à l'écart et rires des autres ? Pour que tous les matins, il ait envie de vomir d'angoisse en sachant que personne ne lui adressera la parole et ne prêterait attention à lui ? Il avait définitivement capitulé, et baissé les bras.

Pourtant, rien ne nous obligeait à accepter cela. Le déclic m'est venu le soir d'une magnifique webconférence à laquelle j'ai pu assister en direct du Canada *via* Internet, organisée le 13 juin 2015 par l'association Haut Potentiel Québec. J'ai subi un électrochoc en écoutant attentivement le professeur François Gagné, docteur en psychologie de l'université de Montréal, développer ses arguments et les résultats de ses nombreux travaux sur les accélérations de cursus. J'ai réalisé que ce qu'il disait, je l'approuvais et le pensais depuis que le surdouement était entré dans nos vies, mais en m'autocensurant par peur de sortir des sentiers battus. Cependant, vouloir à tout prix s'accrocher à une situation normale quand on ne l'est pas (normal), et que cela n'engendre que malheur et spleen, est insensé.

Vaut-il mieux être scolarisé comme tout le monde en faisant semblant de se sentir à son aise dans ce moule où l'on est en dépression, sur un fil, tressaillant à l'évocation du moment où la rupture amènerait le geste fatidique, ou être scolarisé dans un cadre différent, mais en adéquation avec soi, et sans subir des attaques qui tuent de l'intérieur, mettant irréversiblement à mal son identité ?

Comment mettre à profit ces facultés hors du commun, si l'on est incapable d'en saisir la réelle portée ? Pour cela, il faut pouvoir accepter d'être soi-même, sans craindre la jalousie ou la cruauté de ceux qui se sentent menacés, voire diminués par cette différence. À la manière de principes gigognes, l'un ne peut aller sans l'autre.

La vie est dure lorsqu'on ne partage pas les mêmes codes que la majorité, quelle qu'en soit la raison ; mais il me semble qu'il y a sur Terre tellement plus d'êtres humains diablement malchanceux et ne

pouvant compter sur personne pour leur tendre la main, qu'il serait indélicat de verser dans un négativisme plaintif pour ce décalage qui est à l'origine un atout. Certes, il peut être transmué au plus fort de la vie scolaire en une infirmité, mais tel un diamant à l'état brut, il ne demande qu'à resplendir de mille feux, dissimulé sous une épaisse surface rugueuse. Seul le connaisseur peut deviner à ce stade la beauté de la pierre qui devra passer par de multiples étapes avant que tous puissent en admirer la perfection. Toutefois, si l'on n'offre pas cette escorte aux enfants intellectuellement doués, ils ne brilleront jamais de tout leur éclat.

La valse-hésitation ne dura pas longtemps : décision fut prise d'écouter Elijah dans sa supplication d'être sauvé de ce champ de bataille et d'arrêter le massacre avant qu'il ne soit trop tard. L'année suivante se ferait par le biais du Cned dit libre, en *homeschooling*. En France, on appelle officiellement cela l'IEF, pour Instruction en famille, connoté à un enseignement apporté par les parents. C'est pourquoi je lui préfère le terme anglophone qui correspond au sens littéral de la notion de scolarisation à domicile. Le Cned était le support que nous avions choisi pour rester dans des apprentissages strictement définis dans les programmes officiels de l'Éducation nationale.

Déclaration fut donc faite fin août au Dasen de l'académie et au maire de notre commune, le principe de l'obligation d'instruction exigeant que tous les enfants âgés de 6 à 16 ans présents sur le territoire national bénéficient d'une instruction qui peut être suivie dans un établissement scolaire public, dans un établissement scolaire privé ou encore à distance.

Seconde décision adoptée collégialement : celle d'un troisième saut de classe afin de remobiliser notre fils et de juguler l'hémorragie causée par ce désinvestissement. L'objectif était de stimuler à nouveau ses

capacités cognitives en piquant son appétence naturelle et en l'amenant à remettre la machine sur les rails. Il avait toujours été excellent élève, mais jamais zélé. Elijah ne surinvestissait pas la sphère scolaire, mais restait facilement et avec nonchalance dans de très bons résultats. Aussi le laisser se faner comme il le faisait depuis bientôt deux années était impensable.

Le but était donc de le tirer de sa léthargie en le confrontant à un challenge *via* cette nouvelle accélération de cursus, et éviter qu'il ne décroche des programmes imposés dans lesquels il s'ennuyait ferme depuis le dernier saut. Il passerait en conséquence de la fin de la 5^e en 3^e à la rentrée, zappant la 4^e. Il avait déjà eu l'expérience des cours dispensés par le Cned en 5^e, auprès de qui il avait fait toute l'année du latin¹. Le collègue ne pouvant combiner son emploi du temps et cette option, j'avais eu l'idée d'invoquer les cours à la carte afin de ne pas le léser après le changement d'établissement entre la fin de la 6^e et l'entrée en 5^e.

Décider ou accepter un saut ou un glissement de classe n'est jamais simple pour la famille (alors un 3^e, je vous laisse imaginer). Il est normal d'hésiter, de se demander quelle serait la meilleure chose pour notre enfant, sur le court et le moyen terme, mais aussi sur le long terme. Lorsqu'il ou elle sera adulte, nous en voudra-t-il(elle) d'avoir dit oui ? Ou à l'inverse d'avoir refusé, quand l'établissement le proposait, par exemple ?

Un proverbe indien que j'adore implore : « Ne jugez pas un homme tant que vous n'avez pas marché deux lunes d'affilée dans ses mocassins. » Je pense que c'est un ressenti extrêmement personnel,

1. Billet « *Comment faire du latin quand l'emploi du temps ne le permet pas ?* »
<http://les-tribulations-dun-petit-zebre.com/2014/09/08/comment-faire-du-latin-quand-lemploi-du-temps-ne-le-permet-pas/>

dépendant de tellement de paramètres qu'il n'y a aucune réponse type à apporter. Il me semble qu'il n'existe pas de bon ou de mauvais choix dans l'absolu. Aucune solution modèle, pas de réponse standardisée, seulement un faisceau d'indices à prendre en compte pour tenter de faire au mieux, en fonction de chacun et de chaque situation. Dans la question des années d'avance, seul l'intéressé (c'est-à-dire l'enfant) pourra dire, des années plus tard, comment il a vécu tout cela en vérité. Mais, quoi qu'il en soit, son expérience n'aura pas de valeur pour un autre enfant, différent de lui. Il n'y a que des cas uniques.

Tous nos choix en tant que parents sont un pari sur l'avenir et entraînent leur lot d'incertitudes. Mais on a beau savoir tout ça, certains moments sont étroitement propices aux doutes et aux questions. Peser le pour et le contre peut rendre le sommeil compliqué.

À l'aube de sa dixième rentrée scolaire, un état des lieux aussi formel que catégorique s'imposait : Elijah n'avait pas été épargné. Je réfute fermement l'argument qui tendrait à insinuer que scolariser son enfant à domicile équivaldrait à avoir pour finalité de le désocialiser. De quoi parle-t-on ? D'éducation ou d'anéantissement ? Quand cessera-t-on, pour mieux culpabiliser les parents, d'instrumentaliser des notions si éloignées de la réalité qu'elles en perdent tout leur sens ? Parce que ce que je constate de ma propre expérience, comme de celle vécue par mon fils en portant cette fois-ci un regard de parent, c'est que ce que l'on place dans le mot « socialisation » est plus empreint de souffrance, de tourments et de mal-être que de valeurs humaines conviviales et fraternelles.

Quand Elijah a débuté sa vie de petit écolier, il était équilibré et bien dans ses baskets. L'école lui a permis de s'ouvrir sur un monde nouveau, mais certainement pas appris à bien se comporter avec les autres : tout ça, il l'avait déjà ancré en lui. Proportionnellement, son

immersion dans cette vie en communauté l'a abîmé, affecté, broyé. Il a été de plus en plus bafoué dans ce qu'il était de nature et indéfectiblement fragilisé. Ce n'est pour autant pas un incontournable, il y a bien sûr des EIP qui échappent à cela et qui slaloment sans trop de dommages. La problématique est, comme tant d'autres, multifactorielle.

À côté de l'école

L'école est une part très importante de la vie d'un enfant. Il y passe le plus clair de son temps, confronté à une mini-société avec toutes les difficultés que cela comporte lorsqu'on n'en saisit pas les codes ou que l'on a bien du mal face aux implicites et aux conventions sociales régissant toutes les interactions humaines. Mais la scolarité ne fait pas tout ! Et heureusement. Un enfant est un individu avec une personnalité, des passions, des ambitions qui lui sont propres, et qu'il tient parfois prudemment éloignées de sa vie d'élève. Autant d'îlots refuges qui viennent, plus encore lorsque l'école n'est pas idéalement vécue, embellir son univers.

Elijah a toujours été un garçon rayonnant, plein d'humour et bourré d'inventivité qu'il était libre d'exprimer à la maison, sans jugement ni restriction. J'ai conservé des boîtes pleines de ses œuvres, souvenirs d'une enfance pétulante.

Passionné par les animaux depuis son plus jeune âge, en particulier par la faune marine et les insectes, il est un inconditionnel des documentaires des chaînes Planète+ et Ushuaia TV. Il connaît par cœur tous les parcs animaliers et les aquariums de la région, toujours surpris d'entendre certains commentaires de visiteurs ignorant ce qu'est un capibara, un glaucus atlanticus, ou n'étant pas fichus de différencier un lycaon d'un loup...

Parfois, dans les instants les plus dolents, il m'est arrivé de penser que la vie aurait été bien plus douce pour mon fils s'il avait eu des

attirances plus conventionnelles, comme aimer le football, aduler les chanteurs formatés, avoir l'esprit d'équipe. Seulement, à l'âge où les enfants jouent aux Pokémon, il élevait des fourmis et se passionnait pour les axolotls ; et à celui où il faut se tenir au courant des frasques des candidats de télé-réalité, le mien n'en a cure et s'habille avec ce qui lui tombe sous la main, sans accorder le plus petit intérêt pour les jeux d'apparence.

Les sorties culturelles, les visites de salons du livre, les activités musicales et créatrices ont de tout temps fait partie de sa vie. Nous avons toujours eu à cœur de lui faire découvrir le monde et sa pluralité. Non parce qu'en tant que surdoué il lui faudrait un traitement spécial, pas plus par souci de stimuler son intelligence ou de chercher à améliorer ses performances, mais simplement parce qu'il est né glouton de ce côté-là. Le fait qu'il doive être porté sur les épaules de ses parents pour avoir une vue d'ensemble la plus large possible m'apparaissait banal et évident à la fois. Sans parler de *QI*, de douance ou de potentiel, sans aucune arrière-pensée quant au développement de capacités.

Nous n'avons appris son surdouement qu'à 4 ans passés, et le loustic était déjà un habitué des musées depuis ses premiers pas (il se régalaît au cinéma alors qu'il portait encore des couches). Durant les quatre années de maternelle, il était le seul à repartir fin juin avec trois cahiers de vie emplis de tout ce qu'il aimait, faisait, fabriquait, là où les camarades n'en avaient laborieusement garni qu'un. Cela m'avait d'ailleurs valu les reproches d'une maman dont la fille réclamait ces sorties.

En outre, j'ai toujours grincé des dents face à ce qui m'apparaît, pour le coup, comme un abus parental : s'emparer de terres arables, et gaver plus que nourrir. Espérer, dans un calcul malsain, booster artificiellement l'intellect d'un enfant : ce rêve, dont certains parents

se bercent, est largement exploité par la littérature anglo-saxonne. Il consiste à présager qu'un petit surdoué se fabrique, se façonne comme on sculpte un personnage de pâte à modeler. Non seulement c'est une hérésie, mais c'est à mon sens indigne de monnayer l'éveil un enfant en attendant une forme de retour sur investissement.

La curiosité innée (dévorante) et l'incalculable appétit d'apprendre de notre zébrillon battent ainsi la mesure de notre vie, à l'instar du rythme qu'il nous impose depuis tout petit. Donnant lieu au parcours, le temps d'un week-end, du Muséum d'histoire naturelle et son Jardin des plantes au trot, ivre de bonheur dans les galeries d'anatomie comparée. À peine arrivions-nous à un squelette qu'Elijah nous entraînait déjà, des étoiles plein les yeux, vers le suivant. Nous avons enchaîné les explorations à la Cité de l'espace, les quiz et les fouilles chez Vulcania, les manipulations dans les expositions de la Cité des sciences et de l'industrie, notre fils buvant du petit-lait en arpentant le musée de l'Air et de l'Espace, baignant dans l'immensité des galaxies offertes par les planétariums ou voyageant dans le temps grâce à la réplique de la grotte Chauvet-Pont-d'Arc.

Elijah est un garçon d'une grande émotivité, pétri de douceur. Il aime les câlins avec ses quelques proches autant qu'il fuit le contact physique avec tous ceux qui lui sont étrangers. Adorant aussi séjourner en vacances chez sa mamie et son papi, il passe avec lui des heures à attraper des crabes dans les eaux céruléennes de la Méditerranée (avant de relâcher les captifs, furieux et toutes pincées en l'air).

Boris Vian écrivait : « Il était si heureux que ça lui faisait énormément de peine », ce qui convient très bien à l'état d'esprit de mon enfant. Tourneboulé par des choses simples de la vie, il exprime face à moi, sans difficulté, des émotions dont beaucoup sans doute auraient honte. Comme cet après-midi de printemps, où il avait assisté à une

naissance féline chez nous, il me dit en caressant du doigt l'un des nouveau-nés serré au chaud contre sa mère :

— *Tu sais, c'est tellement beau quand ils naissent que ça me donne envie de pleurer.*

Je sais combien il est précieux d'avoir un fils loquace et osant confier ces choses, même lorsqu'elles sont parfois abruptes à entendre. Je reçois aussi beaucoup de témoignages de parents, parmi mes lecteurs, qui, eux, n'ont pas eu cette chance et n'ont pas vu s'installer l'état dépressif, ou pire.

C'est pourquoi il faut aimer vos jeunes zèbres ! Choyez-les, accompagnez-les... même quand ils sont casse-pieds. La vie est parfois si fragile. Il faut les entourer, les protéger à l'aide d'un bouclier champ de force, tant qu'ils ne peuvent concevoir le leur !

Et aujourd'hui ?

Le passage à l'instruction en famille nous rendit un quotidien éthéré et soulagé de bien des maux. À quelques encablures de la scolarisation classique se trouvait la solution ou, a minima, l'une des solutions qui convenait à notre enfant et l'autorisait enfin à sortir la tête de l'eau. Mais un enfant qui étudie à la maison place le parent qui l'accompagne, même aidé de cours par correspondance, dans la peau d'un professeur, et les limites sont alors redéfinies. C'est un élément à prendre en compte, et pourtant rarement évoqué dans les récits sur l'IEF, car il n'est pas si simple de parvenir à gérer cette nouvelle relation, qui s'en trouve modifiée.

Avoir un enfant surdoué nécessite un engagement parental largement supérieur à celui qui est sans doute suffisant pour un enfant situé dans la norme. Si les enfants HP sont des petites personnes à la sensibilité exacerbée, il faut bien comprendre que les parents, de leur côté, se doivent d'être beaucoup plus présents pour eux, beaucoup plus à l'écoute, pour ne pas dire capables de devancer ces crises d'anxiété aigües qui peuvent parfois prendre des proportions incroyables.

Loin de moi l'envie de tomber dans une diatribe contre l'école, car je n'en veux à personne. Je ne nourris pas de rancœur, même vis-à-vis des adultes qui ont failli et n'ont pas montré le moindre signe de commisération à l'endroit d'Elijah. Dans ma philosophie de vie, il me semble que cela ne sert pas à grand-chose.

Je crois aussi sûrement qu'il ne faut pas attendre en vain une solution de l'Éducation nationale quand celle-ci n'arrive pas très rapidement.

L'école française n'est pas adaptée à toute une catégorie d'enfants qui s'éloigne trop de la norme, quel que soit le sens de cet écart, c'est un fait. Plus vite on le comprend en tant que parent, et plus efficace on sera pour trouver des solutions, plus encore dans le cas d'enfants portant les stigmates d'agressions et d'insultes.

Être parent de surdoué implique d'être très disponible mentalement. Il faut être capable de manier savamment et en permanence plusieurs fonctions, dont celle de défenseur en chef de son enfant.

Que ce soit dit : personne d'autre ne le fera à votre place, même pour les plus insignifiantes questions (comme négociier pour assouplir une règle qui interdit l'inscription des moins de 7 ans à un cours de dessin... que votre EIP de 5 ans convoite). Personne ne vous donnera quoi que ce soit, il faudra aller chercher les solutions, une par une, parfois se battre au lieu de marcher main dans la main avec l'école, avec les intervenants dans le cadre des activités extrascolaire, et ne pas lâcher. Mais, contrairement aux générations précédentes, peu imprégnées des caractéristiques de la douance, les parents d'aujourd'hui ont un avantage : elle est tout de même de mieux en mieux comprise. À eux de devenir, comme l'encourage la psychologue Monique de Kermadec, les alliés fondamentaux de leur enfant.

Je suis de celles qui croient dans les bienfaits d'accompagner autant que nécessaire, et dans un élan inconditionnel, les enfants doués, sans leur lâcher la main au milieu du gué. Ils tirent véritablement profit de cette aide familiale, plus encore pour les *Twice exceptional*, qui ont d'autres troubles associés au (T)HPI (comme un ou des Dys, un TDA/H, un TSA). Elle n'est pas un simulacre, ils la réclament.

Il ne s'agit pas de jouer les parents hélicoptères ou les mères poules, mais bien de répondre à un authentique besoin, en les prenant par le bras et les guidant, tant qu'ils ne pourront pas encore être pleinement autonomes.

Le manque d'amis, déjà criant au collège, demeurerait. Cela ne changeait donc rien sur ce plan-là pour Elijah, si ce n'est qu'il ne vivait plus dans l'angoisse quotidienne d'être ignoré et rudoyé par tous. Juste avant le mois de décembre, il me dit un soir :

— *Moi, ce dont je rêve, c'est être ami avec George Lucas...*

Avant d'ajouter en riant :

— *... ou même d'avoir un ami !*

Il aurait tant aimé trouver un enfant qui rie avec lui (et non de lui), qui partage son engouement pour les mêmes choses ! Mais cette pause dans une scolarisation lui avait permis de retrouver sa joie de vivre et son humour, ce qui était déjà énorme, considérant le puits dans lequel il avait sombré. Il remontait tout doucement la pente.

Que peut-on lui souhaiter alors pour l'avenir ? Je répondrais qu'il retrouve suffisamment de force et de confiance en lui pour faire partie intégrante de la société, car il sera amené à y vivre, à y travailler avec toute une palette de personnalités, dont certaines surdouées et la plupart dans la norme. C'est cette diversité qui fait toute la beauté du monde, et la tolérance qui en est le ciment.